



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



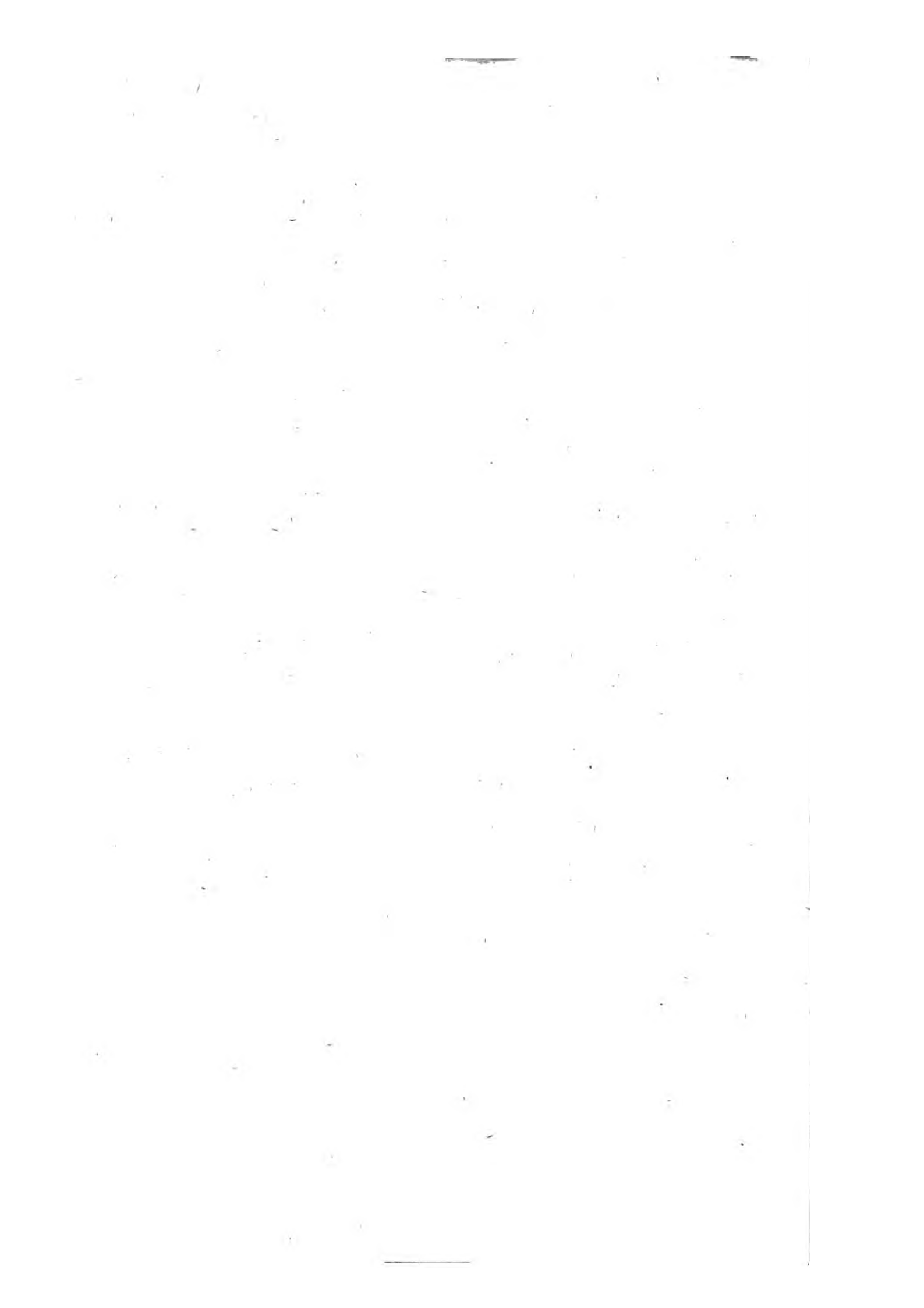




~~FF 8 (Final)~~



VI. 1785/2 (8)













O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E H U I T I E M E.

---

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



# THEATRE.

*Théâtre.* Tome VIII.

a





# T A B L E

## DES PIÈCES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

<b>L'ECOSSAISE</b> , <i>comédie.</i> PAR M. HUME, TRADUITE EN FRANÇAIS PAR JEROME CARRÉ. Page 1	
ÉPIÎRE DEDICATOIRE DU TRADUCTEUR DE L'ECOSSAISE A M. LE COMTE DE LAURAGUAIS.	3
A MESSIEURS LES PARISIENS.	7
AVERTISSEMENT.	11
PREFACE.	15
VARIANTES DE L'ECOSSAISE.	107
LE DROIT DU SEIGNEUR, <i>comédie.</i>	109
VARIANTES DU DROIT DU SEIGNEUR.	180
CHARLOT OU LA COMTESSE DE GIVRY, <i>pièce dramatique.</i>	223
PREFACE imprimée dans l'édition de 1737.	224
VARIANTES DE CHARLOT OU LA COMTESSE DE GIVRY.	279
LE DEPOSITAIRE, <i>comédie de société.</i>	285

iv

T A B L E.

PREFACE.	287
SOCRATE, OUVRAGE DRAMATIQUE.	395
PREFACE DE M. FATEMA, <i>traducteur.</i>	397

Fin de la Table du Tome huitième.

L'ECOSSAISE,

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

PAR M. HUME.

TRADUITE EN FRANÇAIS

PAR JEROME CARRÉ.

Représentée à Paris au mois d'auguste 1760.

*J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.*





ÉPITRE DEDICATOIRE

DU TRADUCTEUR

DE L'ÉCOSSAISE

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MONSIEUR,

LA petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux arts et au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène *César* et *Ptolomé*, *Athalie* et *Joad*, *Méropé* et son fils entourés et pressés d'une foule de jeunes gens, si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable que l'art de la tragédie et de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage : il n'en est aucun dans lequel ils n'aient de très-illustres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons

#### 4 E P I T R E D E D I C A T O I R E .

philosophes ; mais , il faut l'avouer , nous ne fommes que les disciples des *Newton* , des *Locke* , des *Galilée*. Si la France a quelques historiens , les Espagnols , les Italiens , les Anglais même nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul *Maffillon* aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable ; mais qu'il est encore loin de l'archevêque *Tillotson* aux yeux du reste de l'Europe ! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance : je vous dis seulement comment pensent les autres peuples ; et vous savez , Monsieur , vous qui dans votre première jeunesse avez voyagé pour vous instruire , vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie , qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part , quel peintre oferions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'est dans le seul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre ; c'est pourquoi dans plusieurs villes d'Italie la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces , ou dans notre langue , ou en italien ; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux , ces tableaux frappans , ces actions grandes et terribles , qui bien ménagées font un des plus grands ressorts de la tragédie ? comment apporter le corps de *César* sanglant sur la scène ? comment faire descendre une

E P I T R E D E D I C A T O I R E. 5

reine éperdue dans le tombeau de son époux, et l'en faire fortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule ?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène; et quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire et la vivacité d'une action également terrible et vraisemblable à la force des pensées, et surtout à la belle et naturelle poésie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien, ce fera vous, Monsieur, que la postérité devra remercier. (1)

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble et d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce

(1) Il y avait long-temps que M. de *Voltaire* avait réclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs sur le théâtre, et de rétrécir l'avant-scène par des banquettes, lorsque M. le comte de *Lauraguais* donna les sommes nécessaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet usage.

M. de *Voltaire* s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout et tumultueux; et dans les nouvelles salles construites à Paris le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importans. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises, l'établissement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont ordonnée des évêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe et celle de la torture. Tous ces changemens se sont faits, à la vérité, lentement, à demi, et comme si l'on eût voulu prouver en les faisant qu'on suivait non sa propre raison, mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. de *Voltaire* avait donnée aux esprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'est établie peu de temps après sa mort en Suède et dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche; et, quoi qu'on en dise, nous la verrons bientôt s'établir en France.

## 6 ÉPÎTRE DEDICATOIRE.

bien pendant qu'il respire; et si on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'est-il plus, on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable et malheureux secouru par vous; je veux qu'on sache que tandis que vous occupez votre loisir à faire revivre par les soins les plus coûteux et les plus pénibles un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente. ( 2 )

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions qu'ils font incapables de faire; et c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

*P. S.* Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

( 2 ) M. le comte de *Lauraguais* avait fait une pension au célèbre *du Marçais*, qui sans lui eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun secours, parce qu'il était soupçonné d'être janséniste, et même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

A MESSIEURS

LES PARISIENS. (a)

MESSIEURS,

JE suis forcé par l'illustre M. F..... de m'exposer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai sur le *ton* du sentiment et du respect; ma plainte sera marquée au *coin* de la bienfiance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'espère que M. F..... sera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *sentimentés*, sont *métier et marchandise* d'insulter le tiers et le quart, sans aucune *provocation*, comme dit Cicéron dans l'oraison *pro Murena*, page 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. L. F..... de P..... m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoffaise de M. Hume. Les comédiens français, et les italiens, voulaient la représenter: elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, et voilà que M. F..... emploie son autorité et son crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était jésuite, les opprime aujourd'hui: il a fait une feuille entière contre moi; il

(a) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. *Hume*, M. *Home*; et puis il dit que M. *Hume* le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. *Hume* le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal encyclopédique du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137 :

*L'auteur de Douglas est le ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété.*

Je ne fais pas si M. *David Hume* est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, et je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de l'Ecoffaie est M. *Hume* le prêtre, parent de M. *David Hume*, ce qu'il fallait prouver, et ce qui est très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère ; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Ecoffaie. Il est vrai que dans le journal que je cite, l'Ecoffaie n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que d'Agis et de Douglas ; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Ecoffaie, que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

*My dear translator*, mon cher traducteur, *you have comitted many a blunder in your performance*, vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction : *you*

*have quite impoverish'd the character of Wasp, and you have blotted his chastisement at the end of the drama.....*  
vous avez affaibli le caractère de *Frélon*, et vous avez supprimé son châtement à la fin de la pièce.

Il est vrai, et je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son *Wasp* ( ce mot *wasp* veut dire *frélon* ); mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue; et j'espère que messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. *Hume* ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son *Wasp* sur la scène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage; j'ai aussi retranché quelque chose de miladi *Alton* pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. *F.....* dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi *Frélon*, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. *Hume*? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice: il dit, page 115, que le bruit courut long-temps qu'il avait été condamné aux galères; et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu:



mais, je vous en supplie, que ce Monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais ? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur*. Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. *Hume* doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'*Ecoffaïse*. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

*Votre très-humble et très-obéissant*

*Serviteur*, JEROME CARRÉ,

natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de Saint-Thomas du Louvre ; car j'appelle *impasse*, Messieurs, ce que vous appelez *cu de sac* : je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cu ni à un sac : je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cu, en dépit du sieur F..... ci-deyant J.....

## AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'auguste 1760. On commença tard, et quelqu'un demandant pourquoi on attendait si long-temps ? *C'est apparemment*, répondit tout haut un homme d'esprit, *que F..... est monté à l'hôtel de ville.* Comme ce *F.....* avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de l'Ecoffaise, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut aussi. La comédie était vue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne fais quelles feuilles, intitulées *l'Année littéraire*, que l'Ecoffaise n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient et le méprisaient souverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales : tout Paris fait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire ; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F.....* et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir *F.....* dans *Frélon*. Un Avocat à la seconde représentation s'écria : *Courage*, *M. Carré*, *vengez le public* ; le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par des battemens

de mains qui ne finissaient point. *Carré*, au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, *M. Carré*, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume ! Eh, Messieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale et d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de *F.....*. Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un français nommé *F.....* et toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris.

On peut dire à cela que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale ; mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un faquin , vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes ; intéressez , vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de milord *Boldthinker* au prétendu *Hume* , au sujet de sa pièce de l'Ecoffaïse :

„ Je crois , mon cher *Hume* , que vous avez  
 „ encore quelque talent ; vous en êtes comptable  
 „ à la nation : c'est peu d'avoir immolé ce vilain  
 „ *Frélon* à la risée publique , sur tous les théâtres  
 „ de l'Europe , où l'on joue votre aimable et  
 „ vertueuse Ecoffaïse ; faites plus , mettez sur la  
 „ scène tous ces vils persécuteurs de la litté-  
 „ rature , tous ces hypocrites noircis de vices ,  
 „ et calomniateurs de la vertu : traînez sur le  
 „ théâtre , devant le tribunal du public , ces  
 „ fanatiques enragés , qui jettent leur écume  
 „ sur l'innocence , et ces hommes faux , qui vous  
 „ flattent d'un œil , et qui vous menacent de  
 „ l'autre , qui n'osent parler devant un philo-  
 „ sophe , et qui tâchent de le détruire en secret ;  
 „ exposez au grand jour ces détestables cabales  
 „ qui voudraient replonger les hommes dans  
 „ les ténèbres.

14 A V E R T I S S E M E N T.

„ Vous avez gardé trop long-temps le silence ;  
„ on ne gagne rien à vouloir adoucir les per-  
„ vers, il n’y a plus d’autre moyen de rendre  
„ les lettres respectables que de faire trembler  
„ ceux qui les outragent : c’est le dernier parti  
„ que prit *Pope* avant que de mourir : il rendit  
„ ridicules à jamais , dans sa *Dunciade* , tous  
„ ceux qui devaient l’être : ils n’osèrent plus se  
„ montrer , ils disparurent , toute la nation lui  
„ applaudit ; car si dans les commencemens  
„ la malignité donna un peu de vogue à ces  
„ lâches ennemis de *Pope* , de *Swift* et de leurs  
„ amis , la raison reprit bientôt le dessus. Les  
„ *Zoïles* ne sont soutenus qu’un temps. Le vrai  
„ talent des vers est une arme qu’il faut employer  
„ à venger le genre-humain. Ce n’est pas les  
„ *Pantolabes* et les *Nomentanus* seulement qu’il  
„ faut effleurer ; ce sont les *Anitus* et les *Mélitus*  
„ qu’il faut écraser. Un vers bien fait transmet  
„ à la dernière postérité la gloire d’un homme  
„ de bien et la honte d’un méchant. Travaillez ,  
„ vous ne manquerez pas de matière , &c. „

## P R E F A C E.

LA comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature est (a) de M. *Hume*, pasteur de l'église d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il est parent et ami de ce célèbre philosophe M. *Hume*, qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondemens de la métaphysique et de la morale : ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie intitulée *l'Ecoffaise* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est par-tout la même : il a la naïveté et la vérité de l'estimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force et d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne et celui de *Freeport* ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ; et cependant c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages ; rien

(a) On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

d'étranger au sujet ; point de tirade d'écolier , de ces maximes triviales qui remplissent le vide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru , par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de *Frélon* , qui paraissait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce ; mais cette justice qu'on lui rendait semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit au dénouement.

De plus , le caractère de *Frélon* est si lâche et si odieux que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage , plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature ; car dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté , on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans, et pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces  
deux



deux hommes de génie, qui ont préfidé au Dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre-humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des effais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* est une espèce d'état en Angleterre; il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraissent dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, et que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un



coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu et d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place, sans être appelés, sans être attendus; ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'Ecoffaie.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique: car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être!

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent

les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, et digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, et un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raisonnemens. Il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, et le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote *Montagne* sur les spectacles :

„ J'ai soutenu les premiers personnages ès  
„ tragédies latines de *Buchanan* et de *Guerente*,  
„ et de *Muret*, qui se représentèrent à notre  
„ collège de Guienne avec dignité. En cela,  
„ *Andreas Goveanus* notre principal, comme en

„ toutes autres parties de sa charge , fut sans  
 „ comparaison le plus grand principal de  
 „ France , et m'en tenait-on maître ouvrier.  
 „ C'est un exercice que je ne méprise point  
 „ aux jeunes enfans de maison , et ai vu nos  
 „ princes s'y adonner depuis , en personne , à  
 „ l'exemple d'aucuns des anciens , honnestement  
 „ et louablement : il estait loisible même d'en  
 „ faire mestier aux gens d'honneur et en Grèce.  
 „ *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus ,*  
 „ *et fortuna honesta erant : nec ars , quia nihil tale*  
 „ *apud Græcos pudori est , ea deformabat.* Car j'ai  
 „ toujours accusé d'impertinence ceux qui con-  
 „ damnent ces esbatemens , et d'injustice ceux  
 „ qui empêchent l'entrée de nos bonnes villes  
 „ aux comédiens qui le valent , et envient au  
 „ peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices  
 „ prennent soin d'assembler les citoyens , et les  
 „ rallier comme aux offices sérieux de la dévo-  
 „ tion , aussi aux exercices et jeux. La société  
 „ et amitié s'en augmente , et puis on ne leur  
 „ scaurait concéder des passe-temps plus réglés  
 „ que ceux qui se font en présence de chacun ,  
 „ et à la vue même du magistrat ; et trouverais  
 „ raisonnable que le prince à ses dépens en  
 „ gratifiast quelquefois la commune ; et qu'aux  
 „ villes peuplées il y eût des lieux destinés et  
 „ disposés pour ces spectacles , quelque diver-  
 „ tissement de pires actions et occultes. Pour

P R E F A C E.

21

» revenir à mon propos , il n'y a tel que  
» d'allécher l'appétit et l'affection , autrement  
» on ne fait que des afnes chargés de livres, on  
» leur donne à coup de fouet en garde leur  
» pochette pleine de science ; laquelle , pour  
» bien faire , il ne faut pas seulement loger chez  
» soi, il la faut époufer.

## **P E R S O N N A G E S.**

**Maître FABRICE**, tenant un café avec des  
appartemens.

**LINDANE**, écoffaife.

Le lord **MONROSE**, écoffais.

Le lord **MURRAI**.

**POLLY**, fuivante.

**FREEPORT**, *qu'on prononce FRIPORT*,  
gros négociant de Londres.

**FRELON**, écrivain de feuilles.

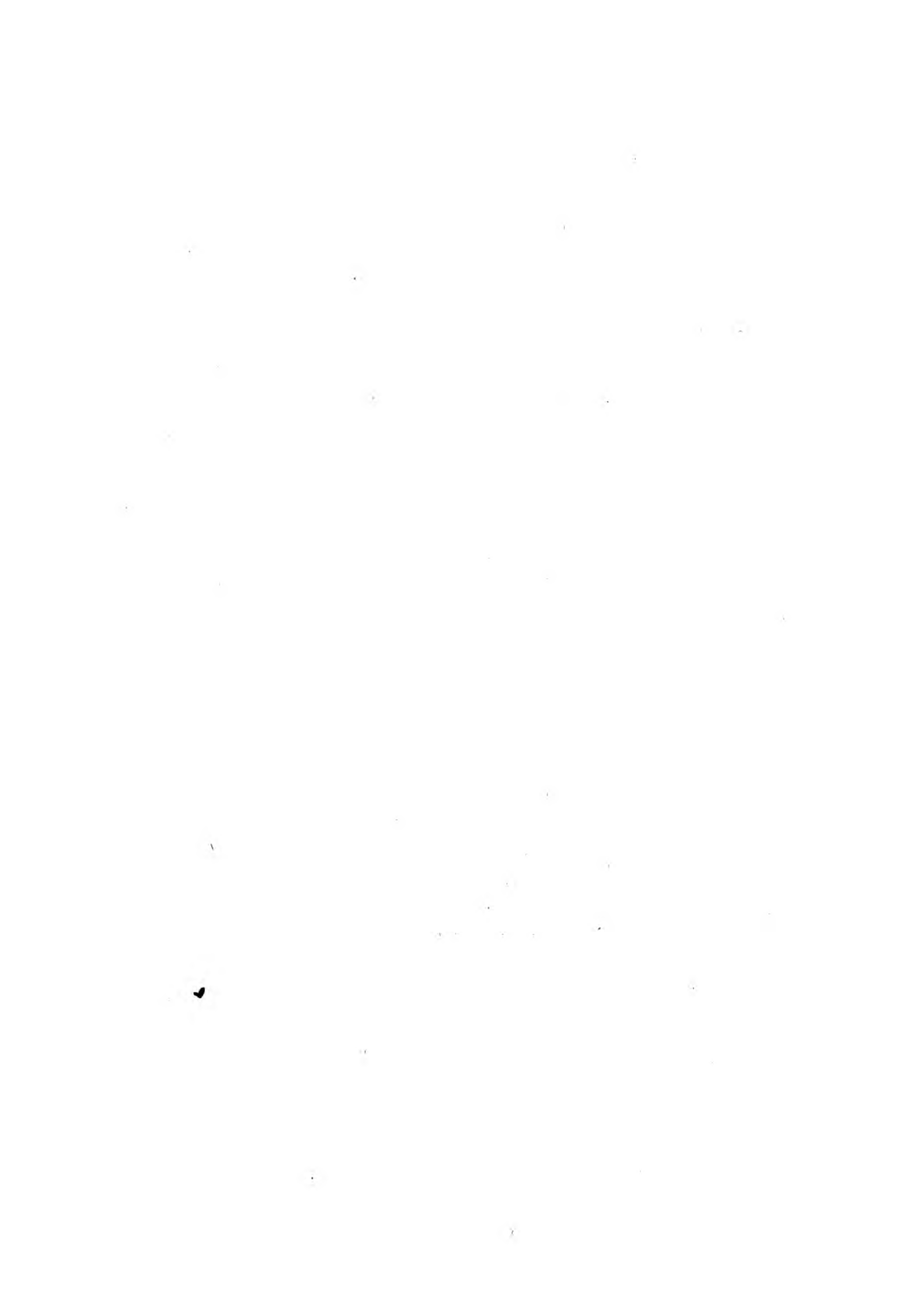
Ladi **ALTON**, *on prononce Lédi*.

Plusieurs anglais qui viennent au café.

Domestiques.

Un messager d'Etat.

*La scène est à Londres.*







Gardez votre résolution & votre promesse : fachez  
que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux ;

*L'Essence des 2. & 2.*

*J. M. Moreau le jeune. Del.*

1784

*L. M. H. Hubou. Sculp.*

# L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

*(La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le café.) (\*)*

FRELON, dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.

QUE de nouvelles affligeantes ! des grâces répandues sur plus de vingt personnes ! aucunes sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! et à moi rien ! Encore, encore, et à moi rien. *(il jette la gazette et se promène.)* Cependant je rends service à l'Etat, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier. ...

(\*) On a fait hauffer et baiffer une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre ; la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.



et à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je puis parvenir à en faire , ma fortune est faite. J'ai loué des fots , j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire , c'est à nuire qu'on fait fortune.

( *au maître du café.* )

Bon jour , monsieur Fabrice , bon jour. Toutes les affaires vont bien , hors les miennes : j'enrage.

F A B R I C E.

M. Frélon , M. Frélon , vous vous faites bien des ennemis.

F R E L O N.

Oui , je crois que j'excite un peu d'envie.

F A B R I C E.

Non , sur mon ame , ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis , M. Frélon ?

F R E L O N.

C'est que j'ai du mérite , M. Fabrice.

F A B R I C E.

Cela peut être , mais il n'y a encore que vous qui me l'avez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux , et cela me fâche , car je suis bon homme.

F R E L O N.

J'ai le cœur bon , j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes ,

M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

F A B R I C E.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

F R E L O N.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en feriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

F A B R I C E.

Oh non: elle a quelque chose de si noble dans son air que je n'ose jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs sa vertu...

F R E L O N.

Ha ha ha ha, sa vertu!...

F A B R I C E.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domestique en livrée qui porte une malle: c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

F R E L O N.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

## SCÈNE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O Ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je suis!... On m'a dit que je ferais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle et très-vertueuse.

FRELON.

Eh oui, très-vertueuse, hé, hé.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne font pas faites pour moi.

Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

F A B R I C E.

M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus; il est très-utile aux étrangers.

M O N R O S E, *en se promenant.*

Je n'en ai que faire.

F A B R I C E.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.  
(*il sort.*)

F R E L O N.

Voici un nouveau débarqué: c'est un grand seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

M O N R O S E.

Je ne suis point milord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis; quel est votre emploi dans la maison?

F R E L O N.

Je ne suis point de la maison, Monsieur; je passe ma vie au café; j'y compose des brochures, des feuilles; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

M O N R O S E.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

F R E L O N.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

M O N R O S E.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

F R E L O N.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

## S C E N E I I I.

FRELON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café. MONROSE avance au bord du théâtre.*

M O N R O S E.

**M**ES infortunes font-elles assez longues, assez affreuses ? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière ; une fille me reste, errante comme moi, misérable et peut-être déshonorée ; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*un de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

U N A U T R E.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

F R E L O N , *écrivain.*

Cela n'est pas vrai, la pièce ne vaut rien, l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'Etat est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

U N S E C O N D.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque. (a)

M O N R O S E , *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père!

U N T R O I S I E M E I N T E R L O C U T E U R , *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

F R E L O N.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

L E T R O I S I E M E I N T E R L O C U T E U R.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

## LE SECOND.

(b) Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut fiffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, se tournant.

Quel fabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

A C T E P R E M I E R. 31

FABRICE, arrivant avec une serviette.

Messieurs, on a servi; surtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (à *Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

M O N R O S E.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il se retire à part et dit à Fabrice:*) Ecoutez, un mot, milord Falbrige est-il à Londres?

F A B R I C E.

Non, mais il revient bientôt.

M O N R O S E.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

F A B R I C E.

Il m'a fait cet honneur.

M O N R O S E.

Cela suffit: bon jour. Que la vie m'est odieuse!  
(*il sort.*)

F A B R I C E.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme. (*les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)



## S C E N E I V.

F A B R I C E , M<sup>lle</sup> P O L L Y , F R E L O N .

F A B R I C E .

**M**ADEMOISELLE Polly, Mademoifelle Polly!

P O L L Y .

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

F A B R I C E .

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

P O L L Y .

Hélas ! je n'ose, car ma maîtresse ne mange point, comment voulez-vous que je mange ? Nous sommes si tristes !

F A B R I C E .

Cela vous égayera.

P O L L Y .

Je ne puis être gaie : quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

F A B R I C E .

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra. *(il sort.)*F R E L O N , *se levant de sa table.*

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? vous rebutez toutes mes prières.

P O L L Y .

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

F R E L O N .

F R E L O N.

Eh, de quelle forte est-elle donc ?

P O L L Y.

D'une forte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

F R E L O N.

C'est-à-dire que si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

P O L L Y.

Affurément non.

F R E L O N.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne ?

P O L L Y.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux et méchant.

F R E L O N.

C'est bien à ta maîtresse qu'il languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner.

P O L L Y.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtresse est très-riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie ; elle mange peu, c'est par régime ; et vous êtes un impertinent.

F R E L O N.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

P O L L Y.

Quoi donc ? que connaissez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correspondances.

POLLY.

O Ciel ! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose, et je suis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc ; cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise, de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah, je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon !

*(il sort.)*

S C E N E V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

L I N D A N E.

AH! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'infinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais fortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

P O L L Y.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais....

L I N D A N E.

Il veut me voir; et milord Murrain n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

P O L L Y.

Non, Madame; mais parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

L I N D A N E.

Ah! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde; je veux bien vivre de pain et d'eau; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris: je fais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

P O L L Y.

Hélas, ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant: pour vous, ce n'est pas de même; la

grandeur d'ame vous soutient, il semble que vous vous plaisez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecoffe, je ne me reconnais plus.

L I N D A N E.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

P O L L Y.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler!

L I N D A N E.

Hélas! milord Murrain n'est point venu! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrain nous fera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

P O L L Y.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

L I N D A N E.

Eh comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne fait rien, personne ne m'écrit ; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le fais ; je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecoffe. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Windfor ; j'attends son retour. Mais hélas ! Murrain ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur ; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

P O L L Y.

Et à qui en parlerais-je ? je ne fors jamais d'auprès de vous ; et puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui !

L I N D A N E.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés ; et si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère ; et je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas ! milord Murrain ne viendra point !

## S C E N E V I.

LINDANE , POLLY , FABRICE *avec une serviette.*

F A B R I C E .

**P**ARDONNEZ... Madame... Mademoiselle... je ne fais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je fors de table pour vous demander vos volontés... je ne fais comment m'y prendre.

L I N D A N E .

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

F A B R I C E .

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point diné hier.

L I N D A N E .

J'étais malade.

F A B R I C E .

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

L I N D A N E .

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

F A B R I C E .

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

L I N D A N E.

Que voulez-vous dire ?

F A B R I C E.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

L I N D A N E.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

F A B R I C E.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

L I N D A N E.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

F A B R I C E.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

L I N D A N E.

Je vous rends grâce avec sensibilité ; mais je n'ai besoin de rien.

F A B R I C E.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire.

L I N D A N E.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?



F A B R I C E.

Pardon !

L I N D A N E.

Ah ! Polly, il est deux heures, et milord Murray ne viendra point !

F A B R I C E.

Eh bien, Madame, ce Milord dont vous parlez, je fais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'est peut-être votre parent ?

L I N D A N E.

Vous extravezuez, mon cher hôte.

F A B R I C E, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

P O L L Y.

Ah ! ma chère maîtresse, c'est miladi Alton, celle qui voulait épouser Milord ; je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'est elle.

L I N D A N E.

Milord ne viendra point, c'en est fait, je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

( *elle rentre.* )

SCENE VII.

Ladi ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras.*

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame ?

Ladi ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diableffe de femme !

*Fin du premier acte.*

## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

**J**E ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Ladi ALTON.

Vous m'osez affurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Milord y est venu, il n'y est point venu en secret ; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; et quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

Ladi ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

F A B R I C E.

Oh quelle femme ! quelle femme !

Ladi A L T O N , *elle va à la porte de Lindane ,  
et frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

S C E N E I I.

L I N D A N E , Ladi A L T O N.

L I N D A N E.

E H qui peut frapper ainsi ? et que vois-je ?

Ladi A L T O N.

Connaissez-vous les grandes passions , Mademoiselle ?

L I N D A N E.

Hélas , Madame , voilà une étrange question.

Ladi A L T O N.

Connaissez-vous l'amour véritable , non pas l'amour insipide , l'amour langoureux , mais cet amour , là , qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale , tuer son amant , et se jeter ensuite par la fenêtre ?

L I N D A N E.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

Ladi A L T O N.

Sachez que je n'aime point autrement , que je suis jalouse , vindicative , furieuse , implacable.

L I N D A N E.

Tant pis pour vous , Madame.

Ladi A L T O N.

Répondez-moi , milord Murrain n'est-il pas venu ici quelquefois ?

L I N D A N E.

Que vous importe, Madame? et de quel droit venez-vous m'interroger? suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

Ladi A L T O N.

Je suis votre partie : si Milord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidelle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

L I N D A N E.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

Ladi A L T O N.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais fachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

L I N D A N E.

Eh bien, Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

Ladi A L T O N.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaissez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà son portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je.....

L I N D A N E, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuse!... Madame...

Ladi A L T O N.

Eh bien?...

L I N D A N E.

Je ne l'aime plus.

Ladi A L T O N.

Gardez votre résolution et votre promesse : sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère. . . .

L I N D A N E.

Arrêtez, Madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

P O L L Y.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, et qu'est devenu votre courage ?

L I N D A N E.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(elles sortent.)

S C E N E I I I.

Ladi A L T O N, F R E L O N.

Ladi A L T O N.

Q U O I ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (à Frélon.) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je fais qu'elle est écossaise , et qu'elle se cache.

Ladi ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

Ladi ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose , on ajoute quelque chose , et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

Ladi ALTON.

Comment , pédant , une hypothèse !

FRELON.

Oui , j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

Ladi ALTON.

Ce n'est point supposer , rien n'est posé plus vrai : elle est très-mal intentionnée , puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble , une écossaise qui se cache est une ennemie de l'État.

Ladi ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas , mais j'en jurerais.

Ladi ALTON.

Et tu ferais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

F R E L O N.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre ; je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée ; je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous ? cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Ladi A L T O N.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule (c) ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison ; une écossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'Etat ; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé ; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

F R E L O N.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.



Ladi ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu ayes étudié à Saint-Omer (\*). Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

## SCENE IV.

Ladi ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, et lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître, faisons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous, mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

Ladi ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

(\*) Il y avait à Saint-Omer un collège de jésuites anglais très-renommé dans toute la Grande-Bretagne.

SCENE

S C E N E V.

FREEPORT *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

F A B R I C E.

AH ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, M. Freeport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

F R E E P O R T.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

F A B R I C E.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

F R E E P O R T.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour fucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

F A B R I C E.

Rien pour le présent.

F R E E P O R T.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? Qui logez-vous à présent ?

F A B R I C E.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

F R E E P O R T.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand' chose, fripons ou fots : voilà pour les trois quarts ; et pour l'autre quart il se tient chez soi.

F A B R I C E.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

F R E E P O R T.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante ?

F A B R I C E.

Elle est encore plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

F R E E P O R T.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

F A B R I C E.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle, pauvre et vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

F R E E P O R T.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

F A B R I C E.

Oh point, sa fierté est encore une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le fache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore

ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit , ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser , et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin , c'est un prodige de malheur , de noblesse et de vertu ; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

F R E E P O R T.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point , moi ; je n'admire personne , mais j'estime... Ecoutez ; comme je m'ennuie , je veux voir cette femme-là ; elle m'amusera.

F A B R I C E.

Oh ! Monsieur , elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avons un milord qui venait quelquefois chez elle , mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus , et elle vit plus retirée que jamais.

F R E E P O R T.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

F A B R I C E.

Le voici , de plain-pied au café.

F R E E P O R T.

Allons , je veux entrer.

F A B R I C E.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*il pousse la porte et entre.*)

## SCENE VI.

LINDANE, *paraissant tout effrayée*, POLLY *la suit*,  
FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

**E**H mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Où, Monsieur, si Madame le permet.  
(*Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'œil sur Lindane et sur Polly : il ôte son chapeau et le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asséyez-vous pas quand je suis assis ?

L I N D A N E.

Monfieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je fuis très-étonnée, c'est que je ne reçois point de vifite d'un inconnu.

F R E E P O R T.

Je fuis très-connu ; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourfe.

L I N D A N E.

Monfieur, je ne connais perfonne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

F R E E P O R T.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aifes, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapifferie, et prenez du chocolat avec moi.... ou fans moi.... comme vous voudrez.

P O L L Y.

Voilà un étrange original !

L I N D A N E.

O Ciel ! quelle vifite je reçois ! Et Milord ne vient point ! Cet homme bizarre m'affaffine ; je ne pourrai m'en défaire ; comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'affeoir.

*(elle s'affied, et travaille à fon ouvrage.)*

*(un garçon apporte du chocolat ; Freeport en prend fans en offrir ; il parle et boit par reprises.)*

F R E E P O R T.

Ecoutez. Je ne fuis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuſe ; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

P O L L Y.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur?

F R E E P O R T.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

L I N D A N E.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé, Monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

F R E E P O R T.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière : je fais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

P O L L Y.

C'est par ordre du médecin.

F R E E P O R T.

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi vous ?

P O L L Y.

Oh l'original ! l'original !

F R E E P O R T.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi ( et ce doit être celle de tout bon chrétien ) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes . . . oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point

de remerciement , point de reconnaissance ; gardez l'argent et le secret.

(il jette une grosse bourse sur la table.)

P O L L Y.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

L I N D A N E, *se levant et se détournant.*

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas ! que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! mais quel outrage !

F R E E P O R T, *continuant à lire les gazettes, et à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le roi est venu en haute personne.* Eh, malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? dis le fait tout rondement.

L I N D A N E, *s'approchant de lui.*

Monfieur...

F R E E P O R T.

Eh bien ?

L I N D A N E.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

F R E E P O R T.

Qui vous parle de le rendre ?

L I N D A N E.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé , mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.



P O L L Y.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde?

F R E E P O R T.

Hé que veux-tu dire, toi? en quoi suis-je bizarre?

P O L L Y.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous fers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus diffimuler; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez su malgré elle: obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

L I N D A N E.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

P O L L Y.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

L I N D A N E.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

F R E E P O R T, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là?

P O L L Y.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

L I N D A N E.

Polly, que dirait Milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, et j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu!

P O L L Y.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refuser. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

L I N D A N E.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui fait donner, et qui ne fait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

F R E E P O R T, *toujours prenant son chocolat et lisant.*

Hem, que dit-elle là?

P O L L Y, *s'approchant de lui.*

Hélas, Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille.....

F R E E P O R T.

Ah, ah! est-ce qu'elle est fille?

P O L L Y.

Oui, Monsieur, et moi aussi.

F R E E P O R T.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille?...

P O L L Y.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

F R E E P O R T .

Elle ne fait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête , quand je fais une action honnête ?

P O L L Y .

Entendez-vous , Mademoiselle ?

L I N D A N E .

Oui , j'entends , je l'admire , et je suis inébranlable dans mon refus. Polly , on dirait qu'il m'aime : oui , ce méchant homme de Frélon le dirait , je serais perdue.

P O L L Y , *allant vers Freeport.*

Monfieur , elle craint que vous ne l'aimiez.

F R E E P O R T .

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Rassurez-vous , Mademoiselle , je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hafard , et vous auffi à m'aimer , à la bonne heure... comme vous vous aviferez je m'aviferaï. Si vous vous en paffez , je m'en pafferai. Si vous dites que je vous ennuie , vous m'ennuyerez. Si vous voulez ne me revoir jamais , je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne , je reviendrai. Adieu , adieu. (*il tire fa montre.*) Mon temps fe perd , j'ai des affaires , ferviteur.

L I N D A N E .

Allez , Monfieur , emportez mon eftime et ma reconnoiffance ; mais furtout emportez votre argent , et ne me faites pas rougir davantage.

F R E E P O R T .

Elle eft folle.

L I N D A N E .

Fabrice ! Monfieur Fabrice ! à mon fecours , venez.

F A B R I C E , *arrivant en hâte.*

Quoi donc , Madame ?

L I N D A N E , *lui donnant la bourse.*

Tenez , prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde ; remettez-la lui , je vous en charge ; assurez-le de mon estime ; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

F A B R I C E , *prenant la bourse.*

Ah ! Monsieur Freeport , je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiselle vous trompe , et qu'elle en a très-grand besoin.

L I N D A N E .

Non , cela n'est pas vrai. Ah ! Monsieur Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

F A B R I C E .

Je vais vous obéir , puisque vous le voulez. (*bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent , et il servira , sans qu'elle le sache , à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me faigne ; son état et sa vertu me pénètrent l'ame.

F R E E P O R T .

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

S C E N E V I I .

L I N D A N E , P O L L Y .

P O L L Y .

Vous avez-là bien opéré , Madame ; le ciel daignait vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu , dans

laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

L I N D A N E.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant ; Milord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale ; il l'aime encore sans doute : c'en est fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

P O L L Y.

Elle paraît désespérée ; hélas ! elle a sujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien ; une suivante a toujours des ressources ; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

L I N D A N E , *ayant plié sa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne ferai plus, porte cette lettre à celui..

P O L L Y.

Que dites-vous ?

L I N D A N E.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

P O L L Y.

Ah, mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

L I N D A N E.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu sans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille?

P O L L Y.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Milord qui...

L I N D A N E.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

P O L L Y.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent....

L I N D A N E.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais!

P O L L Y.

A l'aide! M. Fabrice, à l'aide! ma maîtresse s'évanouit.

F A B R I C E.

Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

*(la femme et la servante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans sa chambre.)*

L I N D A N E, *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

S C E N E V I I I.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'Y A-T-IL donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait; mais ce ne fera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, et ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Écosse?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le fais que d'aujourd'hui; c'est notre seigneur de feuilles qui me l'a dit, car il fait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

M O N R O S E.

Je ne connais point ce nom là. (*il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie!

F A B R I C E, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

M O N R O S E.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

F A B R I C E.

Monfieur, elle a repris ses sens; elle se porte très-bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

M O N R O S E.

Ah! ce n'est que cela. Il faut que je forte, que j'aïlle, que je hafarde.... oui.... je le veux.

(*il sort.*)

F A B R I C E.

Cet homme ne se foucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne ferait pas si indifférent.

*Fin du second acte.*



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Ladi A L T O N , A N D R É.

Ladi A L T O N.

OUI, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison ; une écossaise cachée ici dans ce temps de trouble ! elle conspire contre l'Etat ; elle fera enlevée, l'ordre est donné : ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire ! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de Milord ; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'est-il pas vrai ?

A N D R É.

Oui, Madame.

Ladi A L T O N.

Elle est pour moi ?

A N D R É.

Non, Madame, je vous jure.

Ladi A L T O N.

Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

A N D R É.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

Ladi

Ladi ALTON.

Eh bien , ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non , Madame ; il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour et nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent , vous dis-je.

Ladi ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe , je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus ?

ANDRÉ.

Oui , Madame.

Ladi ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

ANDRÉ.

Oui , mais elle est pour Lindane.

Ladi ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi , et pour vous le prouver voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui , Madame , vous m'y faites penser , vous avez raison , la lettre est pour vous , je l'avais oublié..... mais cependant , comme elle n'était pas pour vous , ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Ladi ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal , après tout , de donner à une femme une

lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu ; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre , elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions , moi !  
( *il sort.* )

Ladi ALTON ouvre la lettre et lit.

Lisons : *Ma chère , ma respectable , ma vertueuse Lindane... il ne m'en a jamais tant écrit... il y a deux jours , il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds , mais c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous êtes , et ce que je vous dois : je périrai , ou les choses changeront. Mes amis agissent ; comptez sur moi , comme sur l'amant le plus fidelle , et sur un homme digne peut-être de vous servir.*

( *après avoir lu.* )

C'est une conspiration , il n'en faut point douter ; elle est d'Ecosse , sa famille est mal intentionnée ; le père de Murrel a commandé en Ecosse ; ses amis agissent , il court jour et nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci , j'ai agi aussi ; et si elle n'accepte pas mes offres , elle fera enlevée dans une heure , avant que son indigne amant la secoure.

## S C E N E I I.

Ladi ALTON , POLLY , LINDANE.

Ladi ALTON à Polly , *qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*

**M**ADEMOISELLE , allez dire tout à l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle , qu'elle ne craigne rien , que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire ;

ACTE TROISIEME. 67

qu'il s'agit de son bonheur (*avec emportement*) et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure, tout à l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

P O L L Y.

Oh Madame ! nous ne craignons rien ; mais votre physionomie me fait trembler.

Ladi A L T O N.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame ? venez-vous insulter encore à ma douleur ?

Ladi A L T O N.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je fais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Milord pour jamais, et qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

L I N D A N E.

Hélas, Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Ladi A L T O N.

Comme vous me répondez, téméraire !

L I N D A N E.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ;

mon cœur vaut peut-être mieux ; et quant à ma fortune , elle ne dépendra jamais de personne , encore moins de ma rivale. *(elle sort.)*

Ladi ALTON *seule.*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin , elle m'y a forcée. Infidelle amant ! passion funeste ! je suffoque.

### S C E N E I I I.

FREEPORT, MONROSE *paraissent dans le café avec la femme de Fabrice, la fervante, les garçons du café, qui mettent tout en ordre ; FABRICE, Ladi ALTON.*

Ladi ALTON *à Fabrice.*

**M**ONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici souvent : c'est votre faute.

F A B R I C E.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions....

Ladi ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je. *(elle sort.)*

F A B R I C E.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente !

F R E E P O R T.

Oui. A propos, vous m'y faites songer ; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

F A B R I C E.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue ; il en aurait été touché.

M O N R O S E , *à part.*

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête.... malheureux que je suis !

F R E E P O R T.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature, beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois.... C'est dommage qu'elle soit si fière.

M O N R O S E *à Freeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

F R E E P O R T.

Moi ? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

M O N R O S E.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

F R E E P O R T.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*il prend les gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le lord Falbrige mort !

M O N R O S E , *s'avançant.*

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter !

F R E E P O R T .

Il était votre ami ? j'en suis fâché.... *D'Edimbourg le 14 avril.... On cherche par-tout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

M O N R O S E .

Juste Ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? milord Monrose condamné à....

F R E E P O R T .

Oui parbleu, le lord Monrose.... lisez vous-même, je ne me trompe pas.

M O N R O S E *lit.**(froidement.)*

Oui, cela est vrai.... *(à part.)* Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique.... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme, *(à son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.)* Hé, va faire feller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit.... Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

F R E E P O R T .

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte : elle est fort jolie et fort honnête.

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens, UN MESSAGER d'Etat.

LE MESSAGER.

**V**ous vous appelez Fabrice ?

F A B R I C E.

Oui, Monsieur ; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, et des appartemens ?

F A B R I C E.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune écossaise nommée Lindane ?

F A B R I C E.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

F R E E P O R T.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait fonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'affurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

F A B R I C E.

Je n'ai pas une goutte de fang dans les veines.

M O N R O S E, à part.

Une jeune écossaise qu'on arrête ! et le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ?



elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née ?

F R E E P O R T.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : si, que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal, M. le Messager d'Etat.

F A B R I C E.

Ouais ! mais si c'était une aventurière, comme le difait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maison . . . me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien . . . Non, non, elle est très-honnête.

L E M E S S A G E R.

Point de raisonnement, en prison, ou caution ; c'est la règle.

F A B R I C E.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

L E M E S S A G E R.

Votre personne, et rien, c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où est-il ? il faut de l'argent.

F A B R I C E.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

F R E E P O R T.

Belle demande ! apparemment . . . M. le Messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut ; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je répons de la vertu de la fille . . . autant que je peux . . . mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

ACTE TROISIEME. 73

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

**M**ONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'est pas complimenter, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

M O N R O S E .

Le seul ami que j'avais à Londres est mort !... Que fais-je ici ?

F A B R I C E .

Nous la ferions évanouir encore une fois.

## S C E N E V I .

M O N R O S E *seul.*

**O**N arrête une jeune écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement ! Je ne fais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

## S C E N E V I I .

M O N R O S E , P O L L Y ,

M O N R O S E , *apercevant Polly qui passe.*

**M**ADEMOISELLE, un petit mot, de grâce... Etes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui...

P O L L Y .

Oui, Monsieur, je suis assez jeune ; je suis Écossaise, et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

M O N R O S E .

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

P O L L Y .

Oh non, Monsieur, il y a si long-temps que je l'ai quitté !

M O N R O S E.

Et qui font vos parens , je vous prie ?

P O L L Y.

Mon père était un excellent boulanger , à ce que j'ai ouï dire , et ma mère avait servi une dame de qualité.

M O N R O S E.

Ah , j'entends , c'est vous apparemment qui servez cette jeune perfonne dont on m'a tant parlé : je me méprenais.

P O L L Y.

Vous me faites bien de l'honneur.

M O N R O S E.

Vous savez fans doute qui est votre maîtresse ?

P O L L Y.

Oui , Monsieur , c'est la plus douce , la plus aimable fille , la plus courageuse dans le malheur.

M O N R O S E.

Elle est donc malheureuse ?

P O L L Y.

Oui , Monsieur , et moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

M O N R O S E.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

P O L L Y.

Monsieur , ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

M O N R O S E.

Une inconnue ! O Ciel , si long-temps impitoyable ! s'il était possible qu'à la fin je pusse !... mais quelles

vaines chimères ! Dites-moi , je vous prie , quel est l'âge de votre maîtresse ?

P O L L Y .

Oh pour son âge , on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

M O N R O S E .

Dix-huit ans !... hélas ! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose , ma chère fille , seul reste de ma maison , seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans ?...

P O L L Y .

Oui , Monsieur , et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne fais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge ?

M O N R O S E .

Dix-huit ans , et née dans ma patrie ! et elle veut être inconnue ! je ne me possède plus : il faut avec votre permission que je la voye , que je lui parle tout à l'heure.

P O L L Y .

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur , il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

M O N R O S E .

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

P O L L Y .

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée , qui ont déchiré son cœur , lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle , et le

peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, Monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote ; je partage toutes ses afflictions ; je les diminuerai peut-être ; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrifiez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-temps à se remettre avant de recevoir une visite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MONSIEUR, n'y a-t-il personne là ?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, *se tournant,*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne fais qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rode autour de la maison , on s'informe , on entre , on passe , on repasse , on guette , et je ne ferai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle , qui est , dit-on , de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite , croyez-moi ; notre ami Freeport ne ferait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon.... Je ne fais.... où j'étais.... je vous entendais à peine.... Que faire ? où aller , mon cher hôte ? Je ne puis partir sans la voir.... Venez , que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire , et surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune écossaise.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

*Fin du troisième acte.*

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABRICE, FRELON, dans le café à une table.  
FREEPORT, une pipe à la main au milieu d'eux.

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, M. Frélon, si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poison.

FREEPORT, se tournant vers Fabrice.

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, à Frélon.

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, à Frélon.

Un fripon.... entendez-vous, cela passe la raillerie.



FRELON.

Je suis compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, si je répète ce qu'on dit) et d'un mauvais auteur!

FRELON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits; savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être écossais.

FRELON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences  
avec

avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce milord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

F R E E P O R T à *Frélon*.

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

F A B R I C E.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

F R E E P O R T.

Un milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

F A B R I C E.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

F R E E P O R T.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je fors. Mon ami, je ne fais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoffaise: je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement; ferviteur. Cette Ecoffaise est belle et honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

## SCÈNE II.

Lord MURRAI, *pensif et agité*. FRELON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas*. FABRICE *s'éloignant un peu*.

Lord MURRAI à Fabrice, *d'un air distrait*.

JE suis très-aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés ! Grâce à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice*.) laissez-moi parler en particulier à cet homme. (*en montrant Frélon*.)

FRELON à Fabrice.

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en sortant*.

Je ne vois point cela.

Lord MURRAI à Frélon.

Mon ami !

A C T E   Q U A T R I E M E.   83

F R E L O N.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?...

Lord M U R R A I.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse ; c'est vous qui l'avez dépeint , qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'Etat ?

F R E L O N.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

Lord M U R R A I, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le favoir ; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire , et que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme , et de mademoiselle Lindane , je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

F R E L O N.

Grand-merci , Monseigneur : tout le monde me dit des injures , et me donne de l'argent ; je suis bien plus habile que je ne croyais.

S C E N E   I I I.

Lord M U R R A I, P O L L Y.

Lord M U R R A I, *seul un moment.*

U N vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse , Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était possible que je pûsse réparer les torts de mon père ! si le ciel permettait !..

F 2

Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*)  
 Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de temps sans venir ici? deux jours entiers!... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose; les ministres étaient à Vindfor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

P O L L Y.

J'en tremble encore : ma maîtresse me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je me ferais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

Lord M U R R A I.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

P O L L Y.

Milord, j'accepte vos dons; je ne suis pas si fière que la belle Lindane qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

Lord M U R R A I.

Juste Ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! malheureux que je suis! que m'as-tu dit? combien je suis coupable! que je vais tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

P O L L Y.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

ACTE QUATRIÈME. 85

Lord MURRAI.

Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, Milord! gardez-vous en bien : elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes!

Lord MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAI.

O destinée! Juste Ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit? Et que se disaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; et comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

SCÈNE IV.

Ladi ALTON, Lord MURRAI, POLLY.

Ladi ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre et de votre intrigue.

Lord M U R R A I.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*)  
 Quel contre-temps effroyable !

Ladi A L T O N.

Monstre, perfide !

Lord M U R R A I.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Ladi A L T O N.

Après une promesse de mariage ! scélérat ! après m'avoir juré tant d'amour !

Lord M U R R A I.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais : quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

Ladi A L T O N.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

Lord M U R R A I.

Votre caractère, vos emportemens ; je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Ladi A L T O N.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord M U R R A I.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les grâces.

Ladi A L T O N.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

Lord M U R R A I.

Je fais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre ; mais vous ferez forcée à respecter celle que j'aime.

Ladi A L T O N.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je fais qui elle est ; je fais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je fais tout : des hommes plus puissans que vous font instruits de tout ; et bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

Lord M U R R A I.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

P O L L Y.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

Lord M U R R A I.

Ah ! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez....

Ladi A L T O N.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle sort.*)



## SCÈNE V.

Lord MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI.

QUE prétend cette furie ? que la jalousie est affreuse ! O Ciel ! fais que je sois toujours amoureux , et jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane et cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer ; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le suis aussi ; et sans un gros homme , qui est la bonté même , et qui a bien voulu être notre caution , nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire , mais le moyen de se taire avec vous ?

Lord MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! et que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel , la fortune , mon amour , l'équité , la raison , allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente ; il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez le ministre ; je vais tout presser , tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours , et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (il sort.)

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons , et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

S C E N E V I.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

M O N R O S E.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! et témoin de tant d'horreurs , persécutée , errante et si malheureuse avec des sentimens si nobles.

L I N D A N E.

Peut-être je dois ces sentimens même à mes malheurs ; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse , cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune n'eût été que faible.

M O N R O S E.

O vous ! digne du plus beau fort du monde , cœur magnanime , ame élevée , vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites , dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles , et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance !

L I N D A N E.

Ce que je dois à mon père me force au silence ; il est proscrit lui-même ; on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement , mais je ne vous connais pas ; je

dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière; un mot peut me perdre.

M O N R O S E.

Hélas ! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux ?

L I N D A N E.

Je n'avais que cinq ans.

M O N R O S E.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

L I N D A N E.

Quoi ! vous versez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

M O N R O S E, *s'effuyant les yeux.*

Achievez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

L I N D A N E.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

M O N R O S E.

Ah ! je succombe ! Quel moment, et quel souvenir ! Chère et malheureuse épouse !... fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de défaits ! Reconnaissez-vous ce portrait ? (*il tire un portrait de sa poche.*)

L I N D A N E.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arrosent , et mon cœur qui se fend s'échappe vers vous.

M O N R O S E.

Oui , c'est-là votre mère , et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite , et dont les mains tremblantes vous embrassent.

L I N D A N E.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie... O mon père !... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

M O N R O S E.

Ma chère fille , vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrain , toujours jalouse de la nôtre , nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami , qui pouvait par son crédit me tirer de l'abyme où je suis , qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé , qu'on me cherche en Ecosse , que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore ; il faut que je meure de sa main , ou que je lui arrache la vie.

L I N D A N E.

Vous venez , dites-vous , pour tuer milord Murrain ?

M O N R O S E.

Oui , je vous vengerai , je vengerai ma famille ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

L I N D A N E.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendre ? Ah mon père !

M O N R O S E.

Ma fille , je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

L I N D A N E.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez.... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

M O N R O S E.

Résolu comme à la mort.

L I N D A N E.

Mon père, je vous conjure par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui font peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve.... ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

M O N R O S E.

Vous m'attendrifiez, votre voix pénètre mon cœur ; je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! que voulez-vous ?

L I N D A N E.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai.... C'en est fait, partons.

ACTE QUATRIEME. 93

M O N R O S E.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

L I N D A N E.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons , vous dis-je.

M O N R O S E.

Eh bien , l'amour paternel l'emporte ; puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée , je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; foyez prête , et recevez encore mes embrassemens et mes larmes.

S C E N E V I I.

L I N D A N E , P O L L Y.

L I N D A N E.

C'EN est fait , ma chère Polly ; je ne reverrai plus milord Murrain ; je suis morte pour lui.

P O L L Y.

Vous rêvez , Mademoiselle ; vous le verrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

L I N D A N E.

Il était ici ! et il ne m'a point vue ! c'est-là le comble. O mon malheureux père ! que ne fais-je partie plus tôt ?

P O L L Y.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable miladi Alton....

L I N D A N E.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver , après avoir été trois jours sans me voir , sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va , sois sûr que je m'arracherais la vie dans ce moment , si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

P O L L Y.

Mais , Mademoiselle , écoutez-moi donc ; je vous jure que Milord....

L I N D A N E.

Lui perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Père infortuné , je ne penserai désormais qu'à vous.

P O L L Y.

Je vous jure que vous avez tort , que Milord n'est point perfide , que c'est le plus aimable homme du monde , qu'il vous aime de tout son cœur , qu'il m'en a donné des marques.

L I N D A N E.

La nature doit l'emporter sur l'amour ; je ne fais où je vais ; je ne fais ce que je deviendrai : mais sans doute je ne ferai jamais si malheureuse que je le suis.

P O L L Y.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits , ma chère maîtresse : on vous aime.

L I N D A N E.

Ah Polly , es-tu capable de me fuivre ?

P O L L Y.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais on vous aime , vous dis-je.

ACTE QUATRIÈME. 95

L I N D A N E.

Laisse-moi : ne me parle point de milord : hélas !  
quand il m'aimerait , il faudrait partir encore. Ce gentil-  
homme que tu as vu avec moi. . . .

P O L L Y.

Eh bien ?

L I N D A N E.

Viens , tu apprendras tout : les larmes , les sours  
me suffoquent. Suis-moi , et sois prête à partir.

*Fin du quatrième acte.*



## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

F A B R I C E.

CELA perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

L I N D A N E.

Mon cher hôte, et vous, Monsieur, à qui je dois tant; vous qui avez déployé un caractère si généreux; vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits; je ne vous oublierai de ma vie.

F R E E P O R T.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

F A B R I C E.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce Monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble: je pleure aussi en vous parlant.

F R E E P O R T.

Je n'ai pleuré de ma vie; si! que cela est sot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme  
pour

pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que fait-on ? ne manquez pas de m'écrire.... n'y manquez pas.

L I N D A N E.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance ; et si jamais la fortune....

F R E E P O R T.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit au moins.

F A B R I C E.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

L I N D A N E.

O Ciel ! autre infortune ! autre humiliation ! quoi ! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que Milord... et mon père....

F R E E P O R T à *Fabrice*.

Oh qu'à cela ne tienne ; quoiqu'elle ait je ne fais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie ; il ne faut point gêner les filles ; je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez. Mademoiselle, partez quand il vous plaira ; écrivez-moi ; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

## S C E N E I I.

Lord MURRAI, et ses gens, *dans l'enfoncement* ;  
LINDANE, et les Acteurs précédens, *sur le devant*.

Lord MURRAI, *à ses gens*.

**R**ESTEZ ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il fera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'affurer le bonheur de Lindane!

L I N D A N E *à Polly*.

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

F R E E P O R T.

Ce Milord-là vient toujours mal à propos ; il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement ; mais après tout, que cela me fait-il ? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

L I N D A N E.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

F R E E P O R T.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendriez peut-être. Je vous dis que je n'aime point.... je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCÈNE III.

Lord MURRAI, LINDANE, POLLY.

Lord MURRAI.

**E**NFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baïffez les yeux, et vous pleurez ! quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimé, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

Lord MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a , je le vois bien , intercepté mes lettres ; sa méchanceté augmente encore , s'il se peut, ma tendresse : qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle , pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre , et l'état malheureux où vous êtes , si peu fait pour ce grand nom ?

LINDANE.

Qui vous l'a dit ?

LORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même , votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même ; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien , vous me connaissez ; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher ; et vous son fils ! vous ! vous osez m'aimer.

LORD MURRAI.

Je vous adore , et je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la Providence ; mon cœur , ma fortune , mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! et il faut que je parte , et que je vous quitte pour jamais.

ACTE CINQUIÈME. 101

LORD MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolutions défectées. Milord, fécondéz-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh, qui a pu vous inspirer le deffein de me fuir, de rendre tous mes foins inutiles ?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Votre père ? eh, où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il est ici ; il m'emmène, c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici ? conduifez-moi à fes pieds.

LINDANE.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie ; il n'est venu ici que pour finir fes malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible réfolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi ! on n'est pas encore revenu ? Ciel, que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur !

L I N D A N E.

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez , ne vous montrez pas à lui , privez-vous de ma vue , épargnez-lui l'horreur de la vôtre , écarterez-vous du moins pour quelque temps.

L o r d M U R R A I.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les fiennes de ses mains.

## S C E N E I V.

M O N R O S E , L I N D A N E.

M O N R O S E.

A L L O N S , ma chère fille , seul foutien , unique consolation de ma déplorable vie ! partons.

L I N D A N E.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

M O N R O S E.

Quoi ! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir , après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces ! avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature ?

L I N D A N E.

Je n'ai point changé , j'en suis incapable . . . je vous suivrai . . . mais , encore une fois , attendez quelque

ACTE CINQUIÈME. 103

temps ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages ; ne me refusez pas des instans précieux.

M O N R O S E.

Ils sont précieux en effet , et vous les perdez ; fongez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts , que vous avez été arrêtée , qu'on me cherche , que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ?

L I N D A N E.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé... cependant j'avais quelque espoir... n'importe , vous êtes mon père , je vous suis. Ah malheureuse !

S C E N E V.

FREEPORT et FABRICE *paraissant d'un côté , tandis que MONROSE et sa fille parlent de l'autre.*

F R E E P O R T à Fabrice.

S A suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point ; j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point , mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie , une espèce de trouble... je ne fais quoi de fort extraordinaire.

M O N R O S E à Freeport.

Adieu , Monsieur , nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre-humain.



F R E E P O R T .

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

## S C E N E V I et dernière.

Les Acteurs précédens , le lord MURRAI *dans le fond* ,  
*recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

L o r d M U R R A I .

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni ! ô Ciel ! qui m'avez fécondé.

F R E E P O R T .

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Milord ? Que cet homme me choque avec ses grâces !

M O N R O S E *à sa fille , tandis que milord Murray*  
*parle à son domestique.*

Quel est cet homme , ma fille ?

L I N D A N E .

Mon père , c'est . . . . ô Ciel ! ayez pitié de nous.

F A B R I C E .

Monfieur , c'est milord Murray , le plus galant homme de la cour , le plus généreux.

M O N R O S E .

Murray ! grand Dieu ! mon fatal ennemi , qui vient encore insulter à tant de malheurs ! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie , ou moi la sienne .

ACTE CINQUIÈME. 105

L I N D A N E.

Que faites-vous, mon père ? arrêtez.

M O N R O S E.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez ?

F A B R I C E, *se jetant au-devant de Monrose.*

Monfieur, point de violence dans ma maifon, je vous en conjure, vous me perdriez.

F R E E P O R T.

Pourquoi empêcher les gens de fe battre quand ils en ont envie ? les volontés font libres, laissez-les faire.

Lord M U R R A I, *toujours au fond du théâtre, à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable perfonne, n'est-il pas vrai ?

L I N D A N E.

Je me meurs !

M O N R O S E.

Oui, puisque tu le fais, je ne le défavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon fang.

F A B R I C E.

Monfieur, encore une fois.....

Lord M U R R A I.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le défarmer. (*il tire son épée.*)

L I N D A N E *entre les bras de Polly.*

Cruel ! ... vous oferiez ! ...

Lord M U R R A I.

Oui, j'ose. ... Père de la vertueufe Lindane, je fuis le fils de votre ennemi : (*il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

F R E E P O R T.

En voici bien d'une autre !

Lord M U R R A I.

Percez mon cœur d'une main , mais de l'autre , prenez cet écrit , lisez , et connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

M O N R O S E.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! O Ciel ! et c'est à vous , c'est à vous , Murrai , que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur !... (*il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups. (*d*)

L I N D A N E.

Ah que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

Lord M U R R A I.

Embrassez-moi , mon père.

M O N R O S E.

Hélas ! et comment reconnaître tant de générosité ?

Lord M U R R A I, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

M O N R O S E.

Le père et la fille font à vos genoux pour jamais.

F R E E P O R T à *Fabrice.*

Mon ami , je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais après tout elle est tombée en bonnes mains , et cela me fait plaisir.

*Fin du cinquième et dernier acte.*

# V A R I A N T E S

## D E L' E C O S S A I S E.

(a) **E**DITION de 1768.

U N S E C O N D.

Tes feuilles font des feuilles de chêne : la vérité est que le grand Turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, et que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

(b)

L E S E C O N D.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

(c) **A**CTE II, SCENE III, *édition de 1760.*

Ladi A L T O N.

Ah! je respire : les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, &c.

(d)

*Ibid.* **A**CTE V, SCENE VI.

M O N R O S E.

.... Ah, mon bienfaiteur ! ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

*Fin des variantes.*



**LE DROIT**  
**DU**  
**SEIGNEUR,**  
**COMEDIE.**

Représentée à Paris, en 1762, en cinq actes ;  
sous le nom de l'ECUEIL DU SAGE, qui  
n'était pas son véritable titre ; remise au  
théâtre en 1778, en trois actes, après la  
mort de l'auteur.

**P E R S O N N A G E S.**

Le marquis du CARRAGE.

Le chevalier de GERNANCE.

METAPROSE, bailli.

MATHURIN, fermier.

DIGNANT, ancien domestique.

ACANTE, élevée chez *Dignant*.

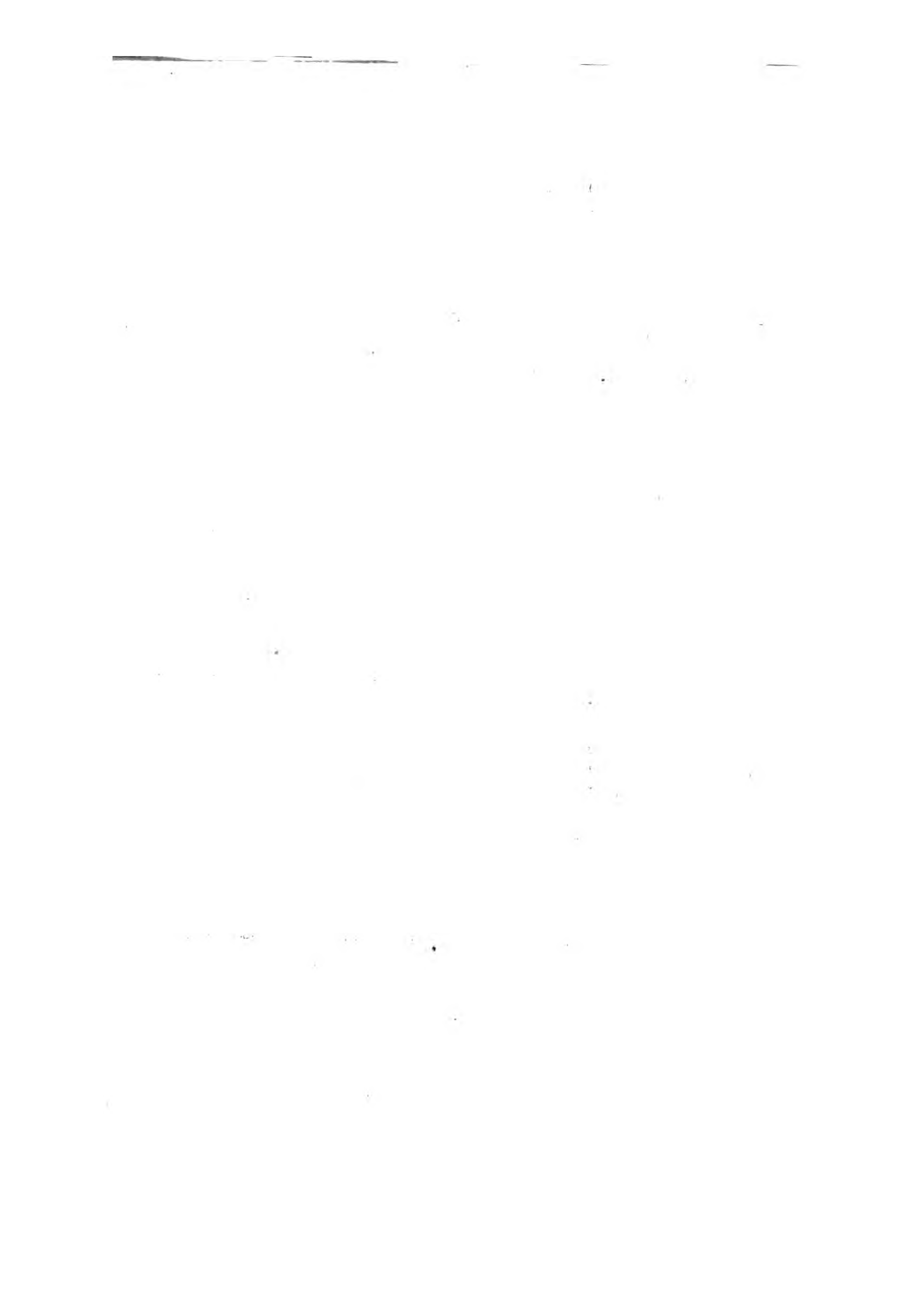
BERTHE, seconde femme de *Dignant*.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domestiques.

*La scène est en Picardie, et l'action du temps de  
Henri II.*







Eh ! relevez-vous donc . . . . .

*Le Droit du Seigneur act. 3. Sc. 6.*

*J. M. Moreau le jeune, Inv.*

1785.

*J. L. Delignon, Sculp.*

LE DROIT  
DU  
SEIGNEUR,  
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

ÉCOUTEZ-MOI, monsieur le Magister ;  
Vous savez tout , du moins vous avez l'air  
De tout favoir ; car vous lisez fans cesse  
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse  
S'appelle Acante , et n'a point d'autre nom ?  
D'où vient cela ?

LE BAILLI.

Plaisante question !

Eh, que t'importe ?

MATHURIN.

Oh ! cela me tourmente :

J'ai mes raifons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.

C'est un beau nom ; il vient du grec *Antos*,  
 Que les latins ont depuis nommé *Flos*.  
*Flos* se traduit par *Fleur* ; et ta future  
 Est une fleur que la belle nature  
 Pour la cueillir façonna de sa main ;  
 Elle fera l'honneur de ton jardin.  
 Qu'importe un nom ? chaque père à sa guise  
 Donne des noms aux enfans qu'on baptise.  
 Acante a pris son nom de son parrain ,  
 Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acante vient du grec ?

LE BAILLI.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il ?

LE BAILLI.

Ah ! qu'il vienne

De Picardie ou d'Artois , un savant  
 A ces noms-là s'arrête rarement.  
 Tu n'as point de nom , toi ; ce n'est qu'aux belles  
 D'en avoir un , car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne fais , mais ce nom grec me déplaît.  
 Maître , je veux qu'on soit ce que l'on est ;  
 Ma maîtresse est villageoise , et je gage  
 Que ce nom-là n'est pas de mon village.  
 Acante , soit. Son vieux père Dignant  
 Semble accorder sa fille en rechignant ;  
 Et cette fille , avant d'être ma femme ,  
 Paraît aussi rechigner dans son ame.

Oui ,

Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,  
 Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur  
 De supporter que Mathurin la cueille.  
 Elle est hautaine et dans foi se recueille,  
 Me parle peu, fait de moi peu de cas;  
 Et quand je parle, elle n'écoute pas:  
 Et n'eût été Berthe sa belle-mère  
 Qui haut la main régente son vieux père,  
 Ce mariage en mon chef résolu  
 N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin, et de manière exacte;  
 Chez ses parens je t'en dresserai l'acte;  
 Car si je suis le magister d'ici,  
 Je suis bailli, je suis notaire aussi;  
 Et je suis prêt dans mes trois caractères  
 A te servir dans toutes tes affaires.  
 Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment  
 On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très-pressé... Voyez-vous? l'âge avance.  
 J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aïfance;  
 J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;  
 Mais l'être seul!... il vaut mieux l'être deux.

Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit : et quand donc ?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre sacrement ,  
Mons Mathurin , peut mettre empêchement .  
Elle vous aime avec quelque tendresse ,  
Vous et vos biens ; elle eut de vous promesse  
De l'épouser .

MATHURIN.

Oh bien , je dépromets .

Je veux , pour moi , m'arranger désormais ,  
Car je suis riche et coq de mon village .  
Colette veut m'avoir par mariage ,  
Et moi je veux du conjugal lien  
Pour mon plaisir , et non pas pour le sien .  
Je n'aime plus Colette : c'est Acante ,  
Entendez-vous ? qui seule ici me tente .  
Entendez-vous , Magister trop rétif ?

LE BAILLI.

Oui , j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;  
Et pour figner vous devriez attendre  
Que Monseigneur daignât ici se rendre ;  
Il vient demain , ne faites rien sans lui .

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui .

LE BAILLI.

Comment ?

M A T H U R I N.

Eh oui : ma tête est peu savante ;  
 Mais on connaît la coutume impudente  
 De nos seigneurs de ce canton picard.  
 C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,  
 Sans en avoir encore à nos épouses.  
 Des Mathurins les têtes sont jalouses :  
 J'aimerais mieux demeurer vieux garçon  
 Que d'être époux avec cette façon.  
 Le vilain droit !

L E B A I L L I.

Mais il est fort honnête.  
 Il est permis de parler tête à tête  
 A sa fujette, afin de la tourner  
 A son devoir, et de l'endoctriner.

M A T H U R I N.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine  
 Cette disciple à qui je me destine ;  
 Cela me fâche.

L E B A I L L I.

Acante a trop d'honneur  
 Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur ;  
 Et c'est à nous, en personnes discrètes,  
 A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

M A T H U R I N.

D'où vient ce droit ?

L E B A I L L I.

Ah ! depuis bien long-temps  
 C'est établi... ça vient du droit des gens.

M A T H U R I N.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles  
 Chacun pourrait endoctriner les filles.



L E B A I L L I.

Oh ! point du tout... c'est une invention  
 Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom,  
 Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres  
 De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres  
 De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

M A T H U R I N.

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands fots !

L E B A I L L I.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village  
 Devaient avoir un droit de vasselage.

M A T H U R I N.

Pourquoi cela ? sommes-nous pas pétris  
 D'un seul limon, de lait comme eux nourris ?  
 N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes ?  
 Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes ?  
 Une cervelle avec quoi nous pensons  
 Beaucoup mieux qu'eux ? car nous les attrapons.  
 Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne  
 De voir toujours qu'une seule personne  
 Commande en maître à tous ses compagnons,  
 Comme un berger fait tondre ses moutons.  
 Quand je suis seul, à tout cela je pense  
 Profondément. Je vois notre naissance  
 Et notre mort, à la ville, au hameau,  
 Se ressembler comme deux gouttes d'eau.  
 Pourquoi la vie est-elle différente ?  
 Je n'en vois pas la raison : çà tourmente.  
 Les Mathurins et les godelureaux ;  
 Et les baillis, ma foi sont tous égaux.

L E B A I L L I.

C'est très-bien dit, Mathurin, mais je gage,  
Si tes valets te tenaient ce langage,  
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos  
Réfuterait puiffamment leurs propos :  
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

M A T H U R I N.

Oui, vous avez raison ; ça m'embarrasse ;  
Oui, ça pourrait me donner du fouci.  
Mais pafsembleu, vous m'avoûrez auffi  
Que quand chez moi mon valet se marie,  
C'est pour lui feul, non pour ma feigneurie ;  
Qu'à la moitié je ne prétends en rien ;  
Et que chacun doit jouir de fon bien.

L E B A I L L I.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,  
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.  
Que ton esprit est bas, lourd et brutal !  
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

M A T H U R I N.

Féodal ! qu'est-ce ?

L E B A I L L I.

Il tient fon origine

Du mot *fides* de la langue latine :  
C'est comme qui dirait....

M A T H U R I N.

Sais-tu qu'avec

Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,  
Si tu me dis des sottises pareilles,  
Je pourrais bien froter tes deux oreilles.

(*il menace le Bailli, qui parle toujours en reculant; et  
Mathurin court après lui.*)



L E B A I L L I.

Je suis bailli, ne t'en avise pas.  
*Fides* veut dire *foi*. Conviens-tu pas  
 Que tu dois foi, que tu dois plein hommage  
 A Monseigneur le marquis du Carrage?  
 Que tu lui dois dixmes, champart, argent?  
 Que tu lui dois....

M A T H U R I N.

Baillif outreuidant,  
 Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;  
 Mais palfandié je ne dois point ma femme,  
 Maudit Bailli!

L E B A I L L I, *en s'en allant*.

Va, nous savons la loi;  
 Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

## S C E N E I I.

M A T H U R I N *seul*.

C H I E N de Bailli! que ton latin m'irrite!  
 Ah! sans latin marions-nous bien vite;  
 Parlons au père, à la fille surtout,  
 Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.  
 Voilà comme je suis... J'ai, dans ma tête,  
 Prétendu faire une fortune honnête,  
 La voilà faite. Une fille d'ici  
 Me tracassait, me donnait du souci,  
 C'était Colette, et j'ai vu la friponne  
 Pour mes écus muguetter ma personne;  
 J'ai voulu rompre, et je romps: j'ai l'espoir  
 D'avoir Acante, et je m'en vais l'avoir,

Car je m'en vais lui parler. Sa manière  
Est dédaigneuse, et son allure est fière :  
Moi, je le fais ; et dès que je l'aurai,  
Tout aussitôt je vous la réduirai :  
Car je le veux. Allons. . . .

S C E N E I I I.

MATHURIN, COLETTE, *courant après.*

C O L E T T E.

J E t'y prends, traître.

M A T H U R I N, *sans la regarder.*

Allons.

C O L E T T E.

Tu feins de ne me pas connaître ?

M A T H U R I N.

Si fait. . . . bonjour.

C O L E T T E.

Mathurin, Mathurin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.  
De tes bonjours je suis fort étonnée,  
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.  
C'était tantôt un bouquet de jasmin,  
Que tu venais me placer de ta main ;  
Puis des rubans pour orner ta bergère ;  
Tantôt des vers que tu me faisais faire  
Par le Bailli qui n'y comprenait rien,  
Ni toi ni moi ; mais tout allait fort bien ;

Tout est passé, lâche! tu me délaisses?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,  
Tant de bouquets acceptés et rendus,  
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le diable  
A t'épouser me poussa vivement;  
En sens contraire il me pousse à présent;  
Il est le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette  
N'est plus si sotte, et sa raison s'est faite.  
Le diable est juste, et tu diras pourquoi  
Tu prends les airs de te moquer de moi.  
Pour avoir fait à Paris un voyage,  
Te voilà donc petit-maitre au village?  
Tu penses donc que le droit t'est acquis  
D'être en amour fripon comme un marquis?  
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante!  
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

C O L E T T E.

Et quelle est la raison ?

M A T H U R I N.

C'est que je suis le maître en ma maison :  
 Et pour quelqu'un de notre Picardie  
 Tu m'as parue un peu trop dégourdie.  
 Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous ;  
 Je n'en veux point, car je suis né jaloux.  
 Acante, enfin, aura la préférence :  
 La chose est faite ; adieu, prends patience.

C O L E T T E.

Adieu ! non pas, traître, je te suivrai,  
 Et contre ton contrat je m'inscrirai.  
 Mon père était procureur : ma famille  
 A du crédit, et j'en ai, je suis fille :  
 Et Monseigneur donne protection,  
 Quand il le faut, aux filles du canton ;  
 Et devant lui nous ferons comparaître  
 Un gros fermier qui fait le petit-maître,  
 Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.  
 Je te ferai rentrer dans ton état :  
 Nous apprendrons à ta mine insolente  
 A te moquer d'une pauvre innocente.

M A T H U R I N.

Cette innocente est dangereuse ; il faut  
 Voir le beau-père, et conclure au plutôt.

S C E N E I V.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

ALLONS, beau-père, allons bacler la chose.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppose  
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

(à Acante.)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,  
De vous laisser enjoler sur sa mine :  
Il me trompa quatorze mois entiers.  
Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers ! . . . tout ce train-là me lasse :  
Je suis têtu ; je veux que tout se passe  
A mon plaisir, suivant mes volontés ;  
Car je suis riche . . . Or, beau-père, écoutez ;  
Pour honorer en moi mon mariage,  
Je me dégrasse, et j'achète au bailliage  
L'emploi brillant de receveur royal  
Dans le grenier à sel ; ça n'est pas mal.

Mon fils fera conseiller, et ma fille  
Relèvera quelque noble famille :  
Mes petits-fils deviendront présidens.  
De Monseigneur un jour les descendans  
Feront leur cour aux miens ; et quand j'y pense,  
Je me rengorge, et me quarre d'avance.

D I G N A N T.

Quarre-toi bien ; mais songe qu'à présent  
On ne peut rien sans le consentement  
De Monseigneur ; il est encor ton maître.

M A T H U R I N.

Et pourquoi ça ?

D I G N A N T.

Mais, c'est que ça doit être.

A tous seigneurs tous honneurs.

C O L E T T E à *Mathurin*.

Oui, vilain.

Il t'en cuira, je t'en répons.

M A T H U R I N.

Voisin,

Notre Bailli t'a donné la folie.

Eh dis-moi donc, s'il prend en fantaisie  
A Monseigneur d'avoir femme au logis,  
A-t-il besoin de prendre ton avis ?

D I G N A N T.

C'est différent : je fus son domestique  
De père en fils dans cette terre antique.  
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.  
Le peu d'argent que j'avais amassé  
Fut employé pour élever Acante.  
Notre Bailli dit qu'elle est fort savante,

Et qu'entre nous , son éducation  
 Est au-deffus de sa condition.  
 C'est ce qui fait que ma seconde épouse ,  
 Sa belle-mère , est fâchée et jalouse ,  
 Et la maltraite , et me maltraite aussi :  
 De tout cela je suis fort en fouci.  
 Je voudrais bien te donner cette fille ,  
 Mais je ne puis établir ma famille  
 Sans Monseigneur ; je vis de ses bontés ;  
 Je lui dois tout ; j'attends ses volontés :  
 Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

A C A N T E.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne , mon père ?

C O L E T T E.

Eh bien , fripon , tu crois que tu l'auras ?  
 Moi , je te dis que tu ne l'auras pas.

M A T H U R I N.

Tout le monde est contre moi , ça m'irrite.

## S C E N E V.

Les Acteurs précédens , M<sup>me</sup> BERTHE.

M A T H U R I N à Berthe qui arrive.

**M**A belle-mère , arrivez , venez vite.  
 Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.  
 Chacun rebèque , et je vous avertis  
 Que si la chose en cet état demeure ,  
 Si je ne suis marié tout à l'heure ,

Je ne le ferai point, tout est fini,  
Tout est rompu.

B E R T H E

Qui m'a défobéi?  
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?  
Serait-ce vous, mon mari? vous?

D I G N A N T.

Personne;

Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien  
Prendre ma fille à peu-près avec rien;  
J'en suis content, et je dois me promettre  
Que Monseigneur daignera le permettre.

B E R T H E.

Allez, allez, épargnez-vous ce foin;  
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;  
Et quand la chose une fois fera faite,  
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

D I G N A N T.

Mais...

B E R T H E.

Mais il faut suivre ce que je dis.  
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,  
A mes dépens, une fille indolente,  
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,  
Qui s'imagine avoir de la beauté  
Pour être en droit d'avoir de la fierté.  
Mademoiselle, avec sa froide mine,  
Ne daigne pas aider à la cuisine;  
Elle se mire, ajuste son chignon,  
Fredonne un air en brodant un jupon,  
Ne parle point, et le soir en cachette  
Lit des romans que le Bailli lui prête.



126 LE DROIT DU SEIGNEUR.

Eh bien , voyez , elle ne répond rien.  
Je me repens de lui faire du bien.  
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

M A T H U R I N.

Ah c'est tout jeune , et ça n'a pas encore  
L'esprit formé ; ça vient avec le temps.

D I G N A N T.

Ma bonne , il faut quelques ménagemens  
Pour une fille ; elles ont d'ordinaire  
De l'embarras dans cette grande affaire ;  
C'est modestie et pudeur que cela.  
Comme elle , enfin , vous passâtes par là ;  
Je m'en souviens , vous étiez fort revêche.

B E R T H E.

Eh ! finissons. Allons , qu'on se dépêche :  
Quels fots propos ! Suivez-moi promptement  
Chez le Bailli.

C O L E T T E à *Acante*.

N'en fais rien , mon enfant.

B E R T H E.

Allons , *Acante*,

A C A N T E.

O Ciel ! que dois-je faire ?

C O L E T T E.

Refuse tout , laisse ta belle-mère ,  
Viens avec moi.

B E R T H E à *Acante*.

Quoi donc ! sans fourciller ?

Mais parlez donc.

A C A N T E.

A qui puis-je parler ?

D I G N A N T.

Chez le Bailli, ma bonne, allons l'attendre,  
Sans la gêner; et laissons-lui reprendre  
Un peu d'haleine.

A C A N T E.

Ah! croyez que mes sens  
Sont pénétrés de vos soins indulgens;  
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

M A T H U R I N.

Madame Berthe, on ne distingue guère  
Ni vous ni moi : la belle a le maintien  
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien;  
Et je réponds, dès qu'elle fera nôtre,  
Qu'en peu de temps je la rendrai tout autre.

*(ils sortent.)*

A C A N T E.

Ah! que je sens de trouble et de chagrin!  
Me faudra-t-il épouser Mathurin?

S C E N E V I.

A C A N T E, C O L E T T E.

C O L E T T E.

AH! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.  
Du mariage aurais-tu tant d'envie?  
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que fait-on?  
Aimerais-tu ce méchant?

A C A N T E.

Mon Dieu non.

Mais vois-tu bien, je ne suis plus soufferte  
 Dans le logis de la marâtre Berthe ;  
 Je suis chassée, il me faut un abri,  
 Et par befoin je dois prendre un mari.  
 C'est en pleurant que je cause ta peine.  
 D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;  
 Mais je ne fais comment m'y prendre, hélas !  
 Que devenir !... Dis-moi, ne fais-tu pas  
 Si Monseigneur doit venir dans ses terres ?

C O L E T T E.

Nous l'attendons.

A C A N T E.

Bientôt ?

C O L E T T E.

Je ne fais guères  
 Dans mon taudis les nouvelles de cour :  
 Mais s'il revient ce doit être un grand jour.  
 Il met, dit-on, la paix dans les familles ;  
 Il rend justice, il a grand foin des filles.

A C A N T E.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

C O L E T T E.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

A C A N T E.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles  
 Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles ;  
 Que Charles-Quint a loué sa valeur.

C O L E T T E.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

A C A N T E.

Un empereur

Qui

Qui nous a fait bien du mal.

C O L E T T E.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas, vous, et que je forte  
A mon honneur du cas triste où je suis.

A C A N T E.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.  
Non loin d'ici quelquefois on me mène  
Dans un château de la jeune Dormène....

C O L E T T E.

Près de nos bois?... ah ! le plaifant château !  
De Mathurin le logis est plus beau ;  
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

A C A N T E.

Oui, je le fais ; mais cette demoiselle  
Est autre chose ; elle est de qualité ;  
On la respecte avec sa pauvreté.  
Elle a chez elle une vieille perfonne  
Qu'on nomme Laure, et dont l'ame est si bonne :  
Laure est auffi d'une grande maifon.

C O L E T T E.

Qu'importe encor ?

A C A N T E.

Les gens d'un certain nom,  
J'ai remarqué cela, chère Colette,  
En favent plus, ont l'ame autrement faite,  
Ont de l'esprit, des sentimens plus grands,  
Meilleurs que nous.

C O L E T T E.

Oui, dès leurs premiers ans,  
Avec grand foin leur ame est façonnée ;  
La nôtre, hélas ! languit abandonnée.

*Théâtre. Tome VIII.*

I

Comme on apprend à chanter, à danser,  
Les gens du monde apprennent à penser.

A C A N T E.

Cette Dormène et cette vieille dame  
Semblent donner quelque chose à mon ame ;  
Je crois en valoir mieux quand je les voi ;  
J'ai de l'orgueil ; et je ne fais pourquoi...  
Et les bontés de Dormène et de Laure  
Me font haïr, mille fois plus encore,  
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

C O L E T T E.

Quitte-les tous.

A C A N T E.

Je n'ose ; mais enfin  
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'affiste.  
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste  
Ce fameux droit du seigneur ?

C O L E T T E.

Oh ! ma foi,

Va consulter de plus doctes que moi.  
Je ne suis point mariée ; et l'affaire,  
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.  
Seconde-moi, fais que je vienne à bout  
D'être épousée, et je te dirai tout.

A C A N T E.

Ah ! j'y ferai mon possible.

C O L E T T E.

Ma mère

Est très-alerte, et conduit mon affaire :  
Elle me fait, par un acte plaintif,  
Pousser mon droit par-devant le Baillif :

J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

A C A N T E.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !  
Chère Colette, agifions bien à point,  
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.  
Tu gagneras assez à ce partage,  
Mais en perdant, je gagne davantage.

*Fin du premier acte.*

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LE BAILLI, PHLIPE son valet,  
ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

**M**A robe, allons.... du respect.... vite Phlipe.

C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :

J'ai des cliens qu'il faut expédier.

Je suis bailli, je te fais mon huiffier.

Amène-moi Colette à l'audience.

*(il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)*

L'affaire est grave, et de grande importance.

*De matrimonio....* chapitre deux.

Empêchemens.... Ces cas-là sont verveux.

Il faut savoir de la jurisprudence.

*(à Colette.)*

Approchez-vous.... faites la révérence,

Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon.

Colette... Il faut dire ensuite son âge.

N'avez-vous pas trente ans, et davantage ?

COLETTE.

Fi donc, Monsieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI, *écrivain.*

Çà, vingt ans, passe : ils sont bien révolus ?

C O L E T T E.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose ;  
Et jeune ou non, sachez que je m'oppose  
A tout contrat qu'un Mathurin fans foi  
Fera jamais avec d'autres que moi.

L E B A I L L I.

Vos oppositions seront notoires.  
Çà, vous avez des raisons péremptoires?

C O L E T T E.

J'ai cent raisons.

L E B A I L L I.

Dites-les.... Aurait-il....

C O L E T T E.

Oh ! oui, Monsieur.

L E B A I L L I.

Mais vous coupez le fil,  
A tout moment, de notre procédure.

C O L E T T E.

Pardon, Monsieur.

L E B A I L L I.

Vous a-t-il fait injure?

C O L E T T E.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari fans lui ;  
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

L E B A I L L I.

Il vous a fait fans doute des promesses?

C O L E T T E.

Mille pour une, et pleines de tendresses.  
Il promettait, il jurait que dans peu  
Il me prendrait en légitime nœud.



LE BAILLI, *écrivant.*

En légitime nœud... quelle malice !  
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait,  
Et je croyais tout ce qu'il me disait.  
Quand tous les jours on parle tête à tête  
A son amant, d'une manière honnête,  
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLI.

Mais du moins,  
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : mon témoin c'est moi-même.  
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?  
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner  
Que Mathurin osât m'abandonner ?  
Il me parlait d'amitié, de constance ;  
Je l'écoutais, et c'était en présence  
De mes moutons, dans son pré, dans le mien ;  
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.  
Votre plainte en droit ne peut suffire.  
On ne produit ni témoins ni billets,  
On ne vous a rien fait, rien écrit...

COLETTE.

Mais,  
Un Mathurin aura donc l'insolence  
Impunément d'abuser l'innocence ?

L E B A I L L I.

En abuser ! mais vraiment , c'est un cas  
Epouvantable , et vous n'en parliez pas !  
Instrumentons . . . . Laquelle nous remontre  
Que Mathurin , en plus d'une rencontre ,  
Se prévalant de sa simplicité ,  
A méchamment contre icelle attenté ;  
Laquelle infiste , et répète dommages ,  
Frais , intérêts , pour raison des outrages  
Contre les lois faits par le suborneur ,  
Dit Mathurin , à son présent honneur.

C O L E T T E.

Rayez cela ; je ne veux pas qu'on dise  
Dans le pays une telle sottise.  
Mon honneur est très-intact ; et pour peu  
Qu'on l'eût bleffé , l'on aurait vu beau jeu.

L E B A I L L I.

Que prétendez-vous donc ?

C O L E T T E.

Etre vengée.

L E B A I L L I.

Pour se venger il faut être outragée ,  
Et par écrit coucher en mots exprès  
Quels attentats encontre vous sont faits ;  
Articuler les lieux , les circonstances ,  
*Quis , quid , ubi* , les excès , insolences ,  
Enormités , sur quoi l'on jugera.

C O L E T T E.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

L E B A I L L I.

Ce n'est pas tout : il faut savoir la fuite  
Que ces excès pourraient avoir produite.

C O L E T T E.

Comment, produite? Eh rien ne produit rien.  
Traître Bailli, qu'entendez-vous?

L E B A I L L I.

Fort bien.

Laquelle fille a dans ses procédures  
Perdu le sens, et nous dit des injures;  
Et n'apportant nulle preuve, du fait,  
L'empêchement est nul, de nul effet.

(il se lève.)

Depuis une heure en vain je vous écoute:  
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

C O L E T T E.

Me débouter, moi?

L E B A I L L I.

Vous.

C O L E T T E.

Maudit Baillif!

Je suis déboutée?

L E B A I L L I.

Oui, quand le plaignant

Ne peut donner des raisons qui convainquent,  
On le déboute, et les adverses vainquent.  
Sur Mathurin n'ayant point action,  
Nous procédons à la conclusion.

C O L E T T E.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,  
Instrumenter et signer, je vous jure  
Qu'il n'aura point son Acante.

L E B A I L L I.

Il l'aura,

De Monseigneur le droit se maintiendra.

Je suis Baillif, et j'ai les droits du maître :  
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.  
Consolez-vous, fachez que vous aurez  
A faire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie  
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh je vous en défie.

SCENE I I.

COLETTE *seule.*

AH! comment faire? où reprendre mon bien?  
J'ai protesté; cela ne sert de rien.  
On va figner. Que je suis tourmentée!

SCENE I I I.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon secours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous est promis.

On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je suis bien pis.

De mes chagrins mon ame est oppressée;  
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,  
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

C O L E T T E.

Ne hais-tu pas mon lâche?

A C A N T E.

Honnêtement.

Entre nous deux, juges-tu sur ma mine  
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

C O L E T T E.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air  
Je ne fais quoi de brillant et de fier;  
A Mathurin cela ne convient guère,  
Et ce maraud était mieux mon affaire.

A C A N T E.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens.  
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

C O L E T T E.

Moi? non, jamais.

A C A N T E.

Le bailli Métaprose  
M'en a prêté... Mon Dieu, la belle chose!

C O L E T T E.

En quoi si belle?

A C A N T E.

On y voit des amans,  
Si courageux, si tendres, si galans!

C O L E T T E.

Oh Mathurin n'est pas comme eux.

A C A N T E.

Colette,  
Que les romans rendent l'ame inquiète!

C O L E T T E.

Et d'où vient donc ?

A C A N T E.

Ils forment trop l'esprit.  
 En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.  
 A réfléchir que de nuits j'ai passées !  
 Que les romans font naître de pensées !  
 Que les héros de ces livres charmans  
 Ressemblent peu , Colette , aux autres gens !  
 Cette lumière était pour moi féconde ;  
 Je me voyais dans un tout autre monde ;  
 J'étais au ciel... Ah ! qu'il m'était bien dur  
 De retomber dans mon état obscur !  
 Le cœur tout plein de ce grand étalage ,  
 De me trouver au fond de mon village !  
 Et de descendre , après ce vol divin ,  
 Des Amadis à maître Mathurin !

C O L E T T E.

Votre propos me ravit ; et je jure  
 Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

A C A N T E.

T'en souvient-il , autant qu'il m'en souvient ,  
 Que ce marquis , ce beau seigneur qui tient  
 Dans le pays le rang , l'état d'un prince ,  
 De sa présence honora la province ?  
 Il s'est passé juste un an et deux mois  
 Depuis qu'il vint pour cette seule fois.  
 T'en souvient-il ? nous le vîmes à table ;  
 Il m'accueillit ; ah , qu'il était affable !  
 Tous ses discours étaient des mots choisis ,  
 Que l'on n'entend jamais dans ce pays.

C'était, Colette, une langue nouvelle,  
Supérieure, et pourtant naturelle;  
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

C O L E T T E.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

A C A N T E.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,  
Où Monseigneur, tout rayonnant de gloire,  
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,  
Le fer en main courait le fanglier ?

C O L E T T E.

Oui, quelque idée et confuse et légère  
Peut m'en rester.

A C A N T E.

Je l'ai distincte et claire.

Je crois le voir avec cet air si grand,  
Sur ce cheval superbe et bondissant;  
Près d'un gros chêne il perce de sa lance  
Le fanglier qui contre lui s'élançe.  
Dans ce moment j'entendis mille voix,  
Que répétaient les échos de nos bois;  
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)  
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.  
De son départ je fus encor témoin;  
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.  
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,  
Tous les romans ont le don de me plaire.  
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;  
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

C O L E T T E.

Ah qu'un roman est beau!

A C A N T E.

C'est la peinture  
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

C O L E T T E.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur  
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur?

A C A N T E.

Oh non, je n'ose; et je sens la distance  
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.  
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux  
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?  
A cette erreur trop de raison s'oppose.  
Non, je ne l'aime point.... mais il est cause  
Que l'ayant vu, je ne puis à présent  
En aimer d'autre.... et c'est un grand tourment.

C O L E T T E.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,  
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?  
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

A C A N T E.

Un étourdi prit quelque liberté;  
Il s'appelait le chevalier Gernance;  
Son fier maintien, ses airs, son insolence,  
Me révoltaient, loin de m'en imposer.  
Il fut surpris de se voir mépriser;  
Et réprimant sa poursuite hardie,  
Je lui fis voir combien la modestie  
Était plus fière, et pouvait d'un coup d'œil  
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.  
Ce Chevalier ferait assez passable,  
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.



Ah ! la douceur est l'appât qui nous prend,  
Que Monseigneur, ô Ciel, est différent !

C O L E T T E.

Ce Chevalier n'était donc guère sage ?  
Çà, qui des deux te déplaît davantage,  
De Mathurin ou de cet effronté ?

A C A N T E.

Oh Mathurin !... c'est sans difficulté.

C O L E T T E.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;  
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?  
Tu me parais si belle.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

Je croi

Que tu pourras mieux réussir que moi.

A C A N T E.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

C O L E T T E.

Sans doute,

Car on le dit.

A C A N T E.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

C O L E T T E.

J'en suis certaine, et je retiens ma part  
De ses bontés.

A C A N T E.

Nous le verrons trop tard ;  
Il n'arrivera point ; on me fiance,  
Tout est conclu, je suis sans espérance.

Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;  
Mathurin presse , et je meurs de douleur.

C O L E T T E .

Eh moque-toi de Berthe.

A C A N T E .

Hélas ! Dormène ,

Si je lui parle , entrera dans ma peine.  
Je veux prier Dormène de m'aider  
De son appui , qu'elle daigne accorder  
Aux malheureux : cette dame est si bonne !  
Laure , surtout , cette vieille personne ,  
Qui m'a toujours montré tant d'amitié ,  
De moi , sans doute , aura quelque pitié ,  
Car fais-tu bien que cette dame Laure  
Très-tendrement de ses bontés m'honore ?  
Entre ses bras elle me tient souvent ,  
Elle m'instruit , et pleure en m'instruisant.

C O L E T T E .

Pourquoi pleurer ?

A C A N T E .

Mais de ma destinée.

Elle voit bien que je ne suis pas née  
Pour Mathurin.... crois-moi , Colette , allons  
Lui demander des conseils , des leçons....  
Veux-tu me suivre ?

C O L E T T E .

Ah oui , ma chère Acante ,

Enfuyons-nous , la chose est très-prudente.  
Viens , je connais des chemins détournés  
Tout près d'ici. (a)

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, BERTHE,  
DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

QUEL chemin vous prenez !  
Etes-vous folle ? et quand on doit se rendre  
A son devoir, faut-il se faire attendre ?  
Quelle indolence ! et quel air de froideur !  
Vous me glacez ; votre mauvaise humeur  
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.  
On vous marie, et vous êtes fâchée !  
Hom, l'idiote ! Allons, ça, Mathurin,  
Soyez le maître, et donnez-lui la main.  
MATHURIN *approche sa main, et veut l'embrasser.*  
Ah ! palfamdié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête !  
Elle rechigne et détourne la tête !

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas ! vous excusez  
Mon embarras, vous le favorisez,  
Et vous sentez quelle douleur amère  
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi ?

MATHURIN.

M A T H U R I N.

Ni rien pour moi non plus ?

C O L E T T E.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

M A T H U R I N.

On me fiance.

C O L E T T E.

Et va, va, fiançailles

Affez souvent ne font pas époufailles.

Laisse-moi faire.

D I G N A N T.

Eh ! qu'est-ce que j'entends ?

C'est un courrier : c'est, je pense, un des gens

De Monfeigneur ; oui, c'est le vieux Champagne.

S C E N E   V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E.

OUI, nous avons terminé la campagne ;  
Nous avons fauvé Metz, mon maître et moi ;  
Et nous aurons la paix. Vive le roi !  
Vive mon maître ! ... il a bien du courage ;  
Mais il est trop sérieux pour son âge :  
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,  
Mon vieux Dignant, de te trouver ici :  
Tu me parais en grande compagnie.

D I G N A N T.

Oui.... Vous ferez de la cérémonie.

*Théâtre. Tome VIII.*

K

Nous marions Acante.

C H A M P A G N E.

Bon, tant mieux!

Nous danserons, nous ferons tous joyeux.  
Ta fille est belle.... Ha, ha, c'est toi, Colette;  
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite?  
Mathurin est ton mari?

C O L E T T E.

Mon Dieu, non.

C H A M P A G N E.

Il fait fort mal.

C O L E T T E.

Le traître, le fripon

Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

C H A M P A G N E.

Il fait fort bien; je répons sur mon ame  
Que cet hymen à mon maître agréera,  
Et que la noce à ses frais se fera.

A C A N T E.

Comment! il vient?

C H A M P A G N E.

Peut-être ce soir même.

D I G N A N T.

Quoi! ce seigneur, ce bon maître que j'aime,  
Je puis le voir encore avant ma mort?  
S'il est ainsi, je bénirai mon fort.

A C A N T E.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,  
De vous prier ( devant ma belle-mère )  
De vouloir bien ne rien précipiter  
Sans son aveu, sans l'oser consulter.

C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;  
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

M A T H U R I N.

Foin du respect.

D I G N A N T.

Votre avis est sensé ;  
Et comme vous en secret j'ai pensé.

M A T H U R I N.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

C O L E T T E à *Acante*.

Bon, tenez ferme.

M A T H U R I N.

Est un sot qui diffère.

Je ne veux point foumettre mon honneur,  
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

B E R T H E.

Eh pourquoi tant s'effaroucher ? la chose  
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,  
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.  
J'en fis l'épreuve ; et je puis protester  
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,  
On s'en alla dès l'instinct qu'on m'eut vue.

C O L E T T E.

Je le crois bien.

B E R T H E.

Cependant la raison  
Doit conseiller de fuir l'occasion.  
Hâtons la noce, et n'attendons personne.  
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(à Colette en s'en allant.)

C'est très-bien dit. Eh bien, l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.

Eh quoi, déjà le chevalier Gernance ?

### SCÈNE VI.

#### LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

**V**ous êtes fin, monfieur le Chevalier,  
Très-à-propos vous venez le premier.  
Dans tous vos faits votre beau talent brille.  
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;  
Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,

Je la connais ; j'apprends en arrivant  
Que Mathurin se donne l'insolence  
De s'appliquer ce bijou d'importance ;  
Mon bon destin nous a fait accourir  
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir  
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices  
D'une beauté qui ferait les délices  
Des plus hupés et des plus délicats.  
Pour le marquis, il ne se hâte pas ;

C'est, je l'avoue, un grave personnage,  
 Pressé de rien, bien compassé, bien sage,  
 Et voyageant comme un ambassadeur.  
 Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :  
 Tiens, il me vient une bonne pensée ;  
 C'est d'enlever *presto* la fiancée,  
 De la conduire en quelque vieux château,  
 Quelque mafure.

C H A M P A G N E.

Oui : le projet est beau.

L E C H E V A L I E R.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,  
 Tout délabré, que possède Dormène  
 Avec sa vieille....

C H A M P A G N E.

Oui, c'est Laure, je crois.

L E C H E V A L I E R.

Oui.

C H A M P A G N E.

Cette vieille était jeune autrefois ;  
 Je m'en souviens, votre étourdi de père  
 Eut avec elle une certaine affaire  
 Où chacun d'eux fit un mauvais marché.  
 Ma foi, c'était un maître débauché,  
 Tout comme vous, buvant, aimant les belles,  
 Les enlevant, et puis se moquant d'elles.  
 Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

L E C H E V A L I E R.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien.  
 Sans nul souci je vis de ses largesses.  
 Je n'aime point l'embarras des richesses :



Est riche assez qui fait toujours jouir.  
Le premier bien , crois-moi , c'est le plaisir.

C H A M P A G N E .

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?  
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine ;  
Elle est très-fraiche , elle est de qualité ;  
Cela convient à votre dignité.  
Laissez pour nous les filles du village.

L E C H E V A L I E R .

Vraiment Dormène est un très-doux partage ;  
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,  
S'il m'en souvient , pour elle un peu d'amour.  
Mais , entre nous , elle sent trop sa Dame.  
On ne pourrait en faire que sa femme.  
Elle est bien pauvre , et je le suis aussi ;  
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.  
Mon cher Champagne , il me faut une Acante ;  
Cette conquête est beaucoup plus plaisante :  
Oui , cette Acante aujourd'hui m'a piqué.  
Je me sentis l'an passé provoqué  
Par ses refus , par sa petite mine.  
J'aime à dompter cette pudeur mutine.  
J'ai deux coquins , qui font trois avec toi ,  
Déterminés , alertes comme moi ;  
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse ,  
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.  
Cela sera plaisant ; j'en ris déjà.

C H A M P A G N E .

Mais croyez-vous que Monseigneur rira ?

L E C H E V A L I E R .

Il faudra bien qu'il rie , et que Dormène  
En rie encor , quoique prude et hautaine ;

Et je prétends que Laure en rie aussi.  
 Je viens de voir à cinq cents pas d'ici  
 Dormène et Laure en très-mince équipage,  
 Qui s'en allaient vers le prochain village,  
 Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

C H A M P A G N E.

C'est bien pensé ; mais vos déportemens  
 Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

L E C H E V A L I E R.

Bon ! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.  
 Tous les gens gais ont le don merveilleux  
 De mettre en train tous les gens sérieux.

C H A M P A G N E.

Fort bien.

L E C H E V A L I E R.

L'esprit le plus atrabilaire  
 Est subjugué ; quand on cherche à lui plaire.  
 On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,  
 Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

C H A M P A G N E.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante  
 Est bien revêche.

L E C H E V A L I E R.

Et c'est ce qui m'enchanter.

La résistance est un charme de plus ;  
 Et j'aime assez une heure de refus.  
 Comment souffrir la stupide innocence  
 D'un sot tendron faisant la révérence,  
 Baissant les yeux, muette à mon aspect,  
 Et recevant mes faveurs par respect ?  
 Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,  
 D'Acante ici j'éprouvai le courage.

152 LE DROIT DU SEIGNEUR.

Va, sous mes lois je la ferai plier.  
Rentre pour moi dans ton premier métier,  
Sois mon trompette, et sonne les alarmes.  
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,  
Vite.

C H A M P A G N E.

Je crois que nous sommes trahis ;  
C'est du secours qui vient aux ennemis ;  
J'entends grand bruit, c'est Monseigneur.

L E C H E V A L I E R.

Sois prêt ce soir à me servir d'escorte. N'importe :

*Fin du second acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur est en paix!  
Que mes regards sont ici satisfaits!  
Que ce château qu'ont habité nos pères,  
Que ces forêts, ces plaines me sont chères!  
Que je voudrais oublier pour toujours  
L'illusion, les manéges des cours!  
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,  
Ces vanités, ces ombres passagères,  
Au fond du cœur laissent un vide affreux.  
C'est avec nous que nous sommes heureux.  
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,  
On est esclave, et chez moi je suis maître.  
Que je voudrais que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut se réjouir par-tout,  
En garnison, à la cour, à la guerre,  
Long-temps en ville, et huit jours dans la terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.

En attendant vous savez qu'on apprête  
 Pour ce jour même une très-belle fête?  
 C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment  
 Fait un beau choix, et mon contentement  
 Est tout acquis à ce doux mariage.  
 L'époux est riche, et sa maîtresse est sage;  
 C'est un bonheur bien digne de mes vœux,  
 En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.  
 Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois  
 Trembler pour vous par vos galans exploits.  
 Tout peut passer dans des villes de guerre;  
 Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment;  
 Daignez en croire un parent qui vous aime.  
 Si vous n'avez du respect pour vous-même,  
 Quelque grand nom que vous puissiez porter,  
 Vous ne pourrez vous faire respecter.  
 Je ne suis pas difficile et sévère,  
 Mais, entre nous, songez que votre père,  
 Pour avoir pris le train que vous prenez,  
 Se vit au rang des plus infortunés,  
 Perdit ses biens, languit dans la misère,  
 Fit de douleur expirer votre mère,

Et près d'ici mourut affaîné.  
 J'étais enfant : son fort infortuné  
 Fut à mon cœur une leçon terrible  
 Qui se grava dans mon âme sensible.  
 Utilement témoin de ses malheurs ,  
 Je m'instruisais en répandant des pleurs.  
 Si comme moi cette fin déplorable  
 Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

L E C H E V A L I E R.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein ;  
 J'y pense quelquefois, mais c'est en vain ;  
 Mon feu m'emporte.

L E M A R Q U I S.

Eh bien, je vous préface  
 Que vous ferez las du libertinage.

L E C H E V A L I E R.

Je le voudrais, mais on fait comme on peut :  
 Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

L E M A R Q U I S.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître ;  
 J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être ;  
 Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,  
 Eut des attraits pour moi comme pour vous :  
 Mais ma raison ne pouvait me permettre  
 Un fol amour qui m'allait compromettre.  
 Je rejetai ce désir passager,  
 Dont la poursuite aurait pu m'affliger,  
 Dont le succès eût perdu cette fille,  
 Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,  
 Et l'eût privée à jamais d'un époux.

L E C H E V A L I E R.

Je ne suis pas si timide que vous.

La même pâte, il faut que j'en convienne,  
N'a point formé votre branche et la mienne.  
Quoi, vous pensez être dans tous les temps  
Maître absolu de vos yeux, de vos sens!

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte;  
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.  
Les plus prudens se laissent captiver,  
Et le vrai sage est encore à trouver.  
Craignez surtout le titre ridicule  
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!

Ce noble nom, ce nom tant combattu,  
Que veut-il dire? amour de la vertu.  
Le fat en raille avec étourderie,  
Le sot le craint, le fripon le décrie;  
L'homme de bien dédaigne les propos  
Des étourdis, des fripons et des fots;  
Et ce n'est pas sur les discours du monde  
Que le bonheur et la vertu se fonde.  
Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui  
Du train des cours, où l'on vit pour autrui;  
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,  
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.  
J'ai le projet de m'établir ici,  
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie

N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais

Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeuneffe,

Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison

Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène

Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

C'est un bonheur si pur, si précieux,

De relever l'indigente noblesse,

De préférer l'honneur à la richesse!

C'est l'honneur seul qui chez nous doit former

Tout notre sang : lui seul doit animer



Ce fang reçu de nos braves ancêtres ,  
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

L E C H E V A L I E R .

Je pense ainfi : les Français libertins  
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,  
Vous avez donc , malgré votre réserve ,  
Un peu d'amour ?

L E M A R Q U I S .

Qui , moi ? Dieu m'en préserve !  
Il faut favoir être maître chez soi ;  
Et si j'aimais , je recevrais la loi.  
Se marier par amour , c'est folie.

L E C H E V A L I E R .

Ma foi , Marquis , votre philosophie  
Me paraît tout à rebours du bon sens.  
Pour moi , je crois au pouvoir de nos sens ;  
Je les consulte en tout , et j'imagine  
Que tous ces gens si graves par la mine ,  
Pleins de morale et de réflexions ,  
Sont destinés aux grandes passions.  
Les étourdis esquivent l'esclavage ,  
Mais un coup d'œil peut subjuguier un sage.

L E M A R Q U I S .

Soit ; nous verrons.

L E C H E V A L I E R .

Voici d'autres époux ;  
Voici la noce ; allons , égayons-nous.  
C'est Mathurin , c'est la gentille Acante ,  
C'est le vieux père , et la mère , et la tante ,  
C'est le Bailli , Colette et tout le bourg.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI  
*à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'EN suis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec jouissance,  
Nous présenter devant votre excellence,  
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....  
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs font superflus.

Je suis picard ; je revois avec joie  
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah finissez !... Notre gros Mathurin,  
La belle Acante est votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-dà, Monsieur, la fiançaille est faite,  
Et nous prions que Monseigneur permette  
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas ;

Je te le dis, tu me demeureras.

Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice ;  
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;  
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, tirer la chose au clair.

A-t-il promis?

LE BAILLI.

La chose est constatée.

Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et Monseigneur fera  
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,  
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente  
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acante?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri  
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême;  
Eh bien, chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS à *Acante*.

Votre père verra

Que j'aime en lui la probité, le zèle

Et les travaux d'un serviteur fidelle.

Votre sagesse à mes yeux satisfait

Augmente encor le prix de vos attraits.

Comptez

Comptez, amis, qu'en faveur de la fille  
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.  
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici ;  
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monseigneur, le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage,  
D'arranger tout suivant l'antique usage ;  
D'un si beau droit je veux m'autoriser  
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton ! mais mon Caton, je pense,  
La fuit des yeux, et non sans complaisance.  
Mon cher cousin....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux

Que vous allez devenir amoureux.

*Théâtre.* Tome VIII.

L

162 LE DROIT DU SEIGNEUR.

LE MARQUIS.

Moi ! mon cousin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.

Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

### SCÈNE III.

LE BAILLI, les autres Acteurs.

MATHURIN.

QUE disent-ils ?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure

Chacun s'en aille et qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi, que je forte !

LE BAILLI.

Oui fans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *au Bailli.*

Mais doit-on....

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.  
Trop de vertu règne au fond de son cœur ;  
Et notre maître est tout rempli d'honneur.

(*à Acante.*)

Quand près de vous il daignera se rendre,  
Quand fans témoin il pourra vous entendre,  
Remettez-lui ce paquet cacheté :

(*lui donnant des papiers cachetés.*)

C'est un devoir de votre piété ;  
N'y manquez pas.... O fille toujours chère !...  
Embrassez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,  
Seront suivis ; ils sont pour moi sacrés :  
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois.... de vous je me sépare,  
C'est pour jamais : mais si le ciel avare,  
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,  
Pouvait sur vous les verser désormais ;  
Si votre sort est digne de vos charmes,  
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

B E R T H E.

Marchons, marchons ; tous ces beaux complimens  
Sont pauvretés qui font perdre du temps.  
Venez, Colette.

C O L E T T E à *Acante*.

Adieu, ma chère amie.

Je recommande à votre prud'homme  
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

A C A N T E.

Le cœur me bat.... que deviendrai-je, hélas!

S C E N E V I.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTE.

M A T H U R I N.

J E n'aime point cette cérémonie,  
Maître Bailli, c'est une tyrannie.

L E B A I L L I.

C'est la condition, *sine qua non*.

M A T H U R I N.

*Sine qua non* ; quel diable de jargon !  
Morbleu, ma femme est à moi.

L E B A I L L I.

Pas encore :

Il faut premier que Monseigneur l'honore  
D'un entretien, selon les nobles us,  
En ce châtel de tous les temps reçus.

ACTE TROISIEME. 165

MATHURIN.

Ces maudits us, quels font-ils ?

LE BAILLI.

L'époufée

Sur une chaise est fagement placée ;  
Puis Monfeigneur dans un fauteuil à bras  
Vient vis-à-vis fe camper à fix pas.

MATHURIN.

Quoi , pas plus loin ?

LE BAILLI.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, paffe.

Et puis après ?

LE BAILLI.

Monfeigneur avec grâce

Fait un présent de bijoux, de rubans,  
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Paffe pour des préfens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle ; il vous la confidère ;  
Il examine à fond fon caractère ;  
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien ;

Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLI.

Expreffément la loi veut qu'on demeure  
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

L 3



MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari  
Peut-il au moins se tenir près d'ici  
Pour écouter sa femme?

LE BAILLI.

La loi porte

Que s'il osait se tenir à la porte,  
Se présenter avant le temps marqué,  
Faire du bruit, se tenir pour choqué,  
S'émanciper à sottises pareilles,  
On fait couper sur le champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà !  
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche ; il faut qu'un mari se retire :  
Point de raisons.

MATHURIN, *sortant.*

Ma femme heureusement

N'a point d'esprit, et son air innocent,  
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère ;  
Songe surtout au pauvre Mathurin,  
Ton fiancé.

*(il sort.)*

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.

Quelle fera cette étrange entrevue?  
La peur me prend ; je suis tout éperdue.

LE BAILLI.

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu  
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

S C E N E V.

A C A N T E *seule.*

IL est aimable.... ah ! je le fais sans doute.  
Pourrai-je hélas ! mériter qu'il m'écoute ?  
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,  
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets ?  
Il me croira du moins fort imprudente  
De refuser le fort qu'on me présente,  
Un mari riche, un état assuré.  
Je le prévois, je ne remporterai  
Que des refus avec bien peu d'estime ;  
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;  
Et si mon ame avait osé former  
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.  
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre  
Chez cette dame et si noble et si tendre,  
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour  
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?...  
Où suis-je?... on ouvre!... à peine j'envisage  
Celui qui vient.... je ne vois qu'un nuage.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

ASSEYEZ-VOUS. Lorsqu'ici je vous vois,  
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.  
J'ai commandé qu'on porte à votre père  
Les faibles dons qu'il convient de vous faire ;  
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, *s'asseyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous ;  
J'en suis confuse ; et ma reconnaissance  
N'a pas besoin de tant de bienfaisance ;  
Mais avant tout il est de mon devoir  
De vous prier de daigner recevoir  
Ces vieux papiers que mon père présente  
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans sa poche.*

Donnez-les, belle Acante ;

Je les lirai ; c'est sans doute un détail  
De mes forêts : ses foins et son travail  
M'ont toujours plu ; j'aurai de sa vieillesse  
Les plus grands foins ; comptez sur ma promesse.  
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux  
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,  
De votre hymen rend la chaîne odieuse ?  
J'en suis fâché... Vous deviez être heureuse.

A C A N T E.

Ah! je le suis un moment , Monseigneur ,  
En vous parlant , en vous ouvrant mon cœur ;  
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien ; parlez avec franchise ;  
Tous vos secrets seront en fureté.

A C A N T E.

Qui douterait de votre probité ?  
Pardonnez donc à ma plainte importune.  
Ce mariage aurait fait ma fortune ,  
Je le fais bien ; et j'avoûrai surtout  
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;  
Que dans les champs élevée et nourrie ,  
Je ne dois point dédaigner une vie  
Qui sous vos lois me retient pour jamais ,  
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.  
Mais après tout , Mathurin , le village ,  
Ces payfans , leurs mœurs et leur langage  
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;  
De mon esprit c'est une injuste erreur ;  
Je la combats ; mais elle a l'avantage.  
En frémissant je fais ce mariage.

L E M A R Q U I S , *approchant son fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

A C A N T E *à genoux.*

J'ose à genoux

Vous demander , non pas un autre époux ,  
Non d'autres nœuds ; tous me seraient horribles :  
Mais que je puisse avoir des jours paisibles ;  
Le premier bien serait votre bonté ,  
Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empressement.*  
 Eh, relevez-vous donc.... Que tout m'étonne  
 Dans vos desseins, et dans votre personne,  
 (*ils s'approchent.*)

Dans vos discours, si nobles, si touchans,  
 Qui ne font point le langage des champs :  
 Je l'avoûrai, vous ne paraissez faite  
 Pour Mathurin ni pour cette retraite.  
 D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,  
 Un ton si noble, un langage si pur ?  
 Par-tout on a de l'esprit ; c'est l'ouvrage  
 De la nature, et c'est votre partage :  
 Mais l'esprit seul sans éducation  
 N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,  
 Qui me surprend.... je dis plus, qui m'enchanté.

A C A N T E.

Ah ! que pour moi votre ame est indulgente !  
 Comme mon sort, mon esprit est borné.  
 Moins on attend, plus on est étonné. (*b*)

LE MARQUIS.

Quoi, dans ces lieux la nature bizarre  
 Aura voulu mettre une fleur si rare,  
 Et le dessein veut ailleurs l'enterrer !  
 Non, belle Acante, il vous faut demeurer.  
 (*il s'approche.*)

A C A N T E.

Pour épouser Mathurin ?

LE MARQUIS.

Sá personne  
 Mérite peu la femme qu'on lui donne :  
 Je l'avoûrai.

A C A N T E.

Mon père quelquefois

Me conduifait tout auprès de vos bois,  
 Chez une dame aimable et retirée,  
 Pauvre, il est vrai, mais noble et révéree,  
 Pleine d'esprit, de sentimens, d'honneur;  
 Elle daigne m'aimer : votre faveur,  
 Votre bonté peut me placer près d'elle.  
 Ma belle-mère est avare et cruelle :  
 Elle me hait ; et je hais malgré moi  
 Ce Mathurin qui compte sur ma foi :  
 Voilà mon sort, vous en êtes le maître.  
 Je ne serai point heureuse peut-être ;  
 Je souffrirai, mais je souffrirai moins,  
 En devant tout à vos généreux soins.  
 Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite  
 Je resterai toujours votre sujette.

L E M A R Q U I S.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,  
 Celle qui prend à vous tant d'intérêt,  
 Qui vous chérit, ayant su vous connaître ;  
 Serait-ce point Dormène ?

A C A N T E.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Mais peut-être....

Il est aisé d'ajuster tout cela.  
 Oui.... votre idée est très-bonne.... oui, voilà  
 Un vrai moyen de rompre avec décence  
 Ce sot hymen, cette indigne alliance.  
 J'ai des projets.... en un mot, voulez-vous  
 Près de Dormène un destin noble et doux ?

A C A N T E.

J'aimerais mieux la servir , servir Laure ,  
 Laure si bonne , et qu'à jamais j'honore ,  
 Manquer de tout , goûter dans leur séjour  
 Le seul bonheur de vous faire ma cour ,  
 Que d'accepter la richesse importune  
 De tout mari qui ferait ma fortune.

L E M A R Q U I S.

Acante , allez.... vous pénétrez mon cœur ;  
 Oui , vous pourrez , Acante , avec honneur  
 Vivre auprès , d'elle.... et dans mon château même.

A C A N T E.

Auprès de vous ! ah Ciel !

L E M A R Q U I S *s'approche un peu.*

Elle vous aime ;  
 Elle a raison.... J'ai , vous dis-je , un projet ;  
 Mais je ne fais s'il aura son effet.  
 Et cependant vous voilà fiancée ,  
 Et votre chaîne est déjà commencée ,  
 La noce prête et le contrat signé.  
 Le ciel voulut que je fusse éloigné  
 Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;  
 J'arrive tard , et je m'en fais un crime.

A C A N T E.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux  
 Mon mariage en est plus odieux !  
 Qu'il le devient chaque instant davantage !

L E M A R Q U I S. (*ils s'approchent.*)

Mais après tout , puisque de l'esclavage

*(il s'approche.)*

Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTE, *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'ose espérer....

Que vos parens, la raison, la loi même,  
Et plus encor votre mérite extrême....

*(il s'approche encore.)*

Oui, cet hymen est trop mal assorti.

*(elle s'approche.)*

Mais.... le temps presse; il faut prendre un parti.  
Ecoutez-moi....

*(ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)*

ACANTE.

Juste Ciel! si j'écoute!

SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI,  
MATHURIN.

MATHURIN, *entrant brusquement.*

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.  
Entrons, entrons; le quart d'heure est fini.

ACANTE.

Eh quoi! fitôt?

LE MARQUIS, *tirant sa montre.*

Il est vrai, mon ami.



174 LE DROIT DU SEIGNEUR.

MATHURIN.

Maître Bailli, ces sièges font bien proches ;  
Est-ce encore un des droits ?

LE BAILLI.

Point de reproches,  
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons ;  
Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.  
Qu'en dites-vous, Bailli ?

LE BAILLI.

L'ami, fois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô Ciel ! quand je naquis,  
De naître hélas ! le vassal d'un marquis ! (c)  
(ils sortent.)

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS *seul.*

**N**ON, je ne perdrai point cette gageure....  
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah je m'affure  
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;  
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.  
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle....  
Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle....

Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois!  
Pour avoir vu Dormène quelquefois,  
Que de progrès! qu'il faut peu de culture  
Pour féconder les dons de la nature!  
J'estime Acante : oui, je dois l'estimer;  
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer :  
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE,  
MATHURIN.

BERTHE.

AH voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi ?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur.

On nous enlève Acante.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE.

Votre honneur

Sera honteux de cette vilénie ;

Et je n'aurais pas cru cette infamie

D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal...

Savez-vous pas qu'à peine chez son père  
 Elle arrivait pour finir notre affaire,  
 Quatre coquins, alertes, bien tournés,  
 Effrontément me l'ont prise à mon nez,  
 Tout en riant, et vite l'ont conduite  
 Je ne fais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite...  
 Holà! quelqu'un.... ne perdez point de temps,  
 Allez, courez, que mes gardes, mes gens  
 De tous côtés marchent en diligence.  
 Volez, vous dis-je, et s'il faut ma présence,  
 J'irai moi-même.

BERTHE à son mari.

Il parle tout de bon;  
 Et l'on croirait, mon cher, à la façon  
 Dont Monseigneur regarde cette injure,  
 Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,  
 Vous qui perdez une si chère enfant,  
 Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,  
 Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,  
 Que de vos bras on osât l'arracher?  
 Un tel malheur semble peu vous toucher.  
 Que devient donc l'amitié paternelle?  
 Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle :  
 Mais je me trompe, ou j'ai dû pressentir  
 Que par votre ordre on la faisait partir.

LE

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?

Allez-vous en, laissez-moi, sortez tous.

Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....

Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS à Dignant.

Non, vous, vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond*.

LE MARQUIS.

**J**E vois d'où part l'attentat qui m'afflige.

Le chevalier m'avait presque promis

De se potter à des coups si hardis.

Il croit au fond que cette gentilleffe

Est pardonnable au feu de sa jeunesse ;

Il ne fait pas combien j'en suis choqué :

A quel excès ce fou-là m'a manqué !

Jusqu'à quel point son procédé m'offense !

Il déshonore, il trahit l'innocence ;

*Théâtre. Tome VIII.*

M

Voilà le prix de mon affection  
 Pour un parent indigne de mon nom !  
 Il est pétri des vices de son père ;  
 Il a ses traits , ses mœurs , son caractère ;  
 Il périra malheureux comme lui.  
 Je le renonce , et je veux qu'aujourd'hui  
 Il soit puni de tant d'extravagance.

D I G N A N T .

Puis-je en tremblant prendre ici la licence  
 De vous parler ?

L E M A R Q U I S .

Sans doute , tu le peux :  
 Parle-moi d'elle.

D I G N A N T .

Au transport douloureux  
 Où votre cœur devant moi s'abandonne ,  
 Je ne reconnais plus votre personne.  
 Vous avez lu ce qu'on vous a porté ,  
 Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?

L E M A R Q U I S .

Eh mon ami ! suis-je en état de lire ?

D I G N A N T .

Vous me faites frémir.

L E M A R Q U I S .

Que veux-tu dire ?

D I G N A N T .

Quoi , ce paquet n'est pas encore ouvert ?

L E M A R Q U I S .

Non.

D I G N A N T .

Juste Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment !... j'ai cru que c'était un mémoire  
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire  
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite.... Une table à l'instant ;  
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître !  
Qu'aura-t-on fait , et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet , qui n'est pas à mon nom ,  
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère  
En d'autres temps aura de quoi vous plaire ;  
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux....  
Je vois d'abord que le ciel la fit naître  
D'un sang illustre.... et cela devait être.  
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux....  
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux

Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?

D I G N A N T.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Mais pourquoi lui serviez-vous de père ?  
Indignement pourquoi la marier ?

D I G N A N T.

J'en avais l'ordre ; et j'ai dû vous prier  
En sa faveur... Sa mère infortunée  
A l'indigence était abandonnée.  
Ne subsistant que des nobles secours  
Que par mes mains vous versiez tous les jours.

L E M A R Q U I S.

Il est trop vrai : je fais bien que mon père  
Fut envers elle autrefois trop sévère...  
Quel souvenir !... que souvent nous voyons  
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !...  
Je le savais : le père de Gernance  
De Laure, hélas ! séduisit l'innocence ;  
Et mes parens , par un zèle inhumain ,  
Avaient puni cet hymen clandestin.  
Je lis , je tremble. Ah douleur trop amère !  
Mon cher ami , quoi ! Gernance est son frère !

D I G N A N T.

Tout est connu.

L E M A R Q U I S.

Quoi ! c'est lui que je vois !...  
Ah ! ce sera pour la dernière fois...  
Sachons dompter le courroux qui m'anime.  
Il semble , ô Ciel ! qu'il connaisse son crime !

Que dans ses yeux je lis d'égarement !  
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.  
Comme il rougit , comme il pâlit. . . le traître !  
A mes regards il tremble de paraître.  
C'est quelque chose.

S C E N E X I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

AH ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?

Vous , malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux. . . .

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,

Dont je ressens l'indigne extravagance ,  
Qui pour jamais m'a servi de leçon ,  
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,



Plus que vous ne pensez : mais votre cœur  
 Est-il sensible à mes soins , à l'honneur ,  
 A l'amitié ? Vous sentez-vous capable  
 D'oser me faire un aveu véritable ,  
 Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;  
 Je suis un libertin , mais point menteur ;  
 Et mon esprit , que le trouble environne ,  
 Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai  
 Que de débauche et d'ardeur enivré ,  
 Plus que d'amour , j'avais fait la folie  
 De dérober une fille jolie  
 Au possesseur de ses jeunes appas ,  
 (Qu'à mon avis , il ne mérite pas.)  
 Je l'ai conduite à la forêt prochaine ,  
 Dans ce château de Laure et de Dormène ;  
 C'est une faute , il est vrai , j'en convien ;  
 Mais j'étais fou ; je ne pensais à rien.  
 Cette Dormène , et Laure sa compagne ,  
 Etaient encor bien loin dans la campagne,  
 En étourdi je n'ai point perdu temps ;  
 J'ai commencé par des propos galans.  
 Je m'attendais aux communes alarmes ,  
 Aux cris perçans , à la colère , aux larmes ;  
 Mais qu'ai-je vu ! la fermeté , l'honneur ,  
 L'air indigné , mais calme avec grandeur.

Tout ce qui fait respecter l'innocence  
 S'armait pour elle, et prenait sa défense.  
 J'ai recouru dans ces premiers momens  
 A l'art de plaire, aux égards séduifans,  
 Aux doux propos, à cette déférence  
 Qui fait souvent pardonner la licence.  
 Mais pour réponse, Acante à deux genoux  
 M'a conjuré de la rendre chez vous ;  
 Et c'est alors que ses yeux moins sévères  
 Ont répandu des pleurs involontaires.

L E M A R Q U I S.

Que dites-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Elle voulait en vain  
 Me les cacher de sa charmante main ;  
 Dans cet état, sa grâce attendrissante  
 Enhardissait mon ardeur imprudente ;  
 Et tout honteux de ma stupidité,  
 J'ai voulu prendre un peu de liberté.  
 Ciel, comme elle a tancé ma hardiesse !  
 Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,  
 Qui rejetait de son auguste autel  
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

L E M A R Q U I S.

Ah ! poursuivez.

L E C H E V A L I E R.

Comment se peut-il faire  
 Qu'ayant vécu presque dans la misère,  
 Dans la bassesse et dans l'obscurité,  
 Elle ait cet air et cette dignité,  
 Ces sentimens, cet esprit, ce langage,  
 Je ne dis pas au-dessus du village,

De son état , de son nom , de son fang ,  
 Mais convenable au plus illustre rang ?  
 Non , il n'est point de mère respectable  
 Qui , condamnant l'erreur d'un fils coupable ,  
 Le rappelât avec plus de bonté  
 A la vertu dont il s'est écarté ;  
 N'employant point l'aigreur et la colère ;  
 Fièrè et décente , et plus sage qu'austère :  
 De vous surtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi? ...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens  
 Votre vertu , qui devait , difait-elle ,  
 Etre à jamais ma honte ou mon modèle.  
 Tout interdit , plein d'un secret respect ,  
 Que je n'avais senti qu'à son aspect ,  
 Je suis honteux ; mes fureurs se captivent.  
 Dans ce moment les deux dames arrivent ;  
 Et me voyant maître de leur logis ,  
 Avec Acante et deux ou trois bandits ,  
 D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;  
 La plus âgée en tombe évanouie.  
 Acante en pleurs la presse dans ses bras ;  
 Elle revient des portes du trépas :  
 Alors sur moi fixant sa triste vue ,  
 Elle retombe , et s'écrie éperdue :  
 Ah ! je crois voir Gernance . . . c'est son fils ,  
 C'est lui . . . je meurs . . . à ces mots je frémis ;  
 Et la douleur , l'effroi de cette Dame ,  
 Au même instant ont passé dans mon ame.

Je tombe aux pieds de Dormène, et je fors,  
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est faisie  
Charme mon cœur, et nous réconcilie.  
Tenez, prenez ce paquet important,  
Lisez bien vite, et pesez mûrement....  
Pauvre jeune homme ! hélas ! comme il soupire !...

*(il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acante.)*

Tenez, c'est là, là surtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur, Acante !...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh ! par ma foi je ne suis pas devin....  
Il faut tout réparer. Mais par l'usage  
Je ne saurais la prendre en mariage.  
Je suis son frère, et vous êtes cousin :  
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin

Honnêtement cette étrange aventure ?  
Ah ! la voici... j'ai perdu la gageure.

*S C E N E X I I et dernière.*

Les Acteurs précédens , ACANTE , COLETTE.

A C A N T E.

Ou suis-je hélas ! et quel nouveau malheur !  
Je vois mon père avec mon ravisseur !

D I G N A N T.

Madame , hélas ! vous n'avez plus de père.

A C A N T E.

Madame , à moi ! qu'entends-je ? quel mystère ?

L E M A R Q U I S.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour  
Les coups du fort , et surtout de l'amour.  
Je me soumets à leur pouvoir suprême.  
Eh quel mortel fait son destin soi-même ?...  
Nous sommes tous , Madame , à vos genoux.  
Au lieu d'un père , acceptez un époux.

A C A N T E.

Ciel ! est-ce un rêve ?

L E M A R Q U I S.

On va tout vous apprendre.

Mais à nos vœux commencez par vous rendre ,  
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

A C A N T E.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur.

L E M A R Q U I S.

Vous , libertin , je vais vous rendre sage ;  
Et dès demain je vous mets en ménage

Avec Dormène ; elle s'y réfoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouferai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc ?

LE MARQUIS.

Toi ! ne crois pas , ma mignonne ,  
Qu'en fefant tous les lots je t'abandonne.  
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui ;  
Je te le donne ; il t'aura malgré lui.  
Tu peux compter fur une dot honnête...  
Allons danfer , et que tout foit en fête.  
J'avais cherché la fageffe ; et mon cœur  
Sans rien chercher a trouvé le bonheur.

*Fin du troifieme et dernier acte.*

# V A R I A N T E S

## D U D R O I T D U S E I G N E U R .

Nous avons cru devoir placer en entier dans les *variantes* les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen les lecteurs auront la pièce en trois actes et en cinq.

(a) Me donna des conseils.

C O L E T T E .

A notre âge

Il faut de bons amis ; rien n'est plus sage.

Tu trembles ?

A C A N T E .

Oui.

C O L E T T E .

Par ces lieux détournés

Viens avec moi.

(b) Moins on attend ; plus on est étonné.

Un peu de soins , peut-être , et de lecture ,

Ont pu dans moi corriger la nature.

C'est vous surtout , vous qui dans ce moment

Formez en moi l'esprit , le sentiment ,

Qui m'élevez , qui dans moi faites naître

L'ambition d'imiter un tel maître.

(c) L E M A R Q U I S .

Nous verrons.

Hé !

(il sonne.)

U N D O M E S T I Q U E .

Monseigneur.

L E M A R Q U I S .

Que l'on remène Acante

Chez ses parens.

M A T H U R I N .

Ouais ! ceci me tourmente.

A C A N T E , *s'en allant.*

Ciel ! prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS , *sortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le désordre où je fuis.

Ah, que j'ai peur de perdre la gageure !

S C E N E V I I I .

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

DIS-MOI, Bailli, ce que cela figure ?

Notre seigneur est forti bien fournois.

Il me parlait poliment autrefois ;

J'aimais assez ses honnêtes manières ;

Et même à cœur il prenait mes affaires :

Je me marie. . . . il s'en va tout pensif.

LE BAILLI.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maitre Baillif,

Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'affomme :

Quand on est prêt, *nous verrons* ! ah, quel homme !

Que je fis mal, ô Ciel ! quand je naquis

Chez mes parens, de naître en ce pays !

J'aurais bien dû choisir quelque village

Où j'aurais pu contracter mariage

Tout uniment, comme cela se doit,

A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit

De disposer de moi-même, à mon âge,

Et de fourrer son nez dans mon ménage,

LE BAILLI.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami Baillival,

Pour notre bien, on nous fait bien du mal.



## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

**N** L E M A R Q U I S *seul.*  
 NON, je ne perdrai point cette gageure.  
 Amoureux ! moi ! quel conte ! ah , je m'affure  
 Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;  
 Pour être sage , on n'a qu'à le vouloir.  
 Il est bien vrai qu'Acante est assez belle. . . .  
 Et de la grâce ! ah ! nul n'en a plus qu'elle. . .  
 Et de l'esprit ! . . . quoi , dans le fond des bois !  
 Pour avoir vu Dormène quelquefois ,  
 Que de progrès ! qu'il faut peu de culture  
 Pour féconder les dons de la nature !  
 J'estime Acante : oui , je dois l'estimer ;  
 Mais , grâce au ciel , je suis très-loin d'aimer.

*(il s'assied à une table.)*

Ah ! respirons. Voyons , sur toute chose ,  
 Quel plan de vie enfin je me propose. . .  
 De ne dépendre en ces lieux que de moi ,  
 De n'en sortir que pour servir mon roi ,  
 De m'attacher par un sage hymenée  
 Une compagne agréable et bien née ,  
 Pauvre de bien , mais riche de vertu ,  
 Dont la noblesse et le fort abattu  
 A mes bienfaits doivent des jours prospères :  
 Dormène seule a tous ces caractères ;  
 Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.  
 Allons la voir . . . d'abord écrivons-lui  
 Un compliment . . . mais que puis-je lui dire ?

*(en se cognant le front avec la main.)*

Acante est là qui m'empêche d'écrire ;  
 Oui , je la vois ; comment la fuir ? par où ?

*(il se relève.)*

Qui se croit sage , ô Ciel ! est un grand fou.  
 Achevons donc . . . , Je me vaincrai sans doute.

*(il finit sa lettre.)*

Holà ! quelqu'un . . . Je fais bien qu'il en coûte.

*S C E N E I I.*

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.  
**T**ENEZ, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.  
Où ?

LE MARQUIS.  
Chez Acante.

LE DOMESTIQUE,  
Acante ? mais vraiment...

LE MARQUIS.  
Je n'ai point dit Acante ; c'est Dormène  
A qui j'écris... on a bien de la peine  
Avec ses gens... tout le monde en ces lieux  
Parle d'Acante ; et l'oreille et les yeux  
Sont remplis d'elle, et brouillent ma mémoire.

*S C E N E I I I.*

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.  
**A**H ! voici bien pardienne une autre histoire !

LE MARQUIS.  
Quoi ?

MATHURIN.  
Pour le coup c'est le droit du seigneur :  
On m'a volé ma femme.

BERTHE.  
Oui, votre honneur  
Sera honteux de cette vilénie ;  
Et je n'aurais pas cru cette infamie

D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

L E M A R Q U I S.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

B E R T H E.

Bien du mal.

M A T H U R I N.

Vous le savez comme moi.

L E M A R Q U I S.

Parle, traître,

Parle.

M A T H U R I N.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître ;  
Oh c'est à moi d'être fâché.

L E M A R Q U I S.

Comment ?

Explique-toi.

M A T H U R I N.

C'est un enlèvement.

Savez-vous pas qu'à peine chez son père  
Elle arrivait pour finir notre affaire,  
Quatre coquins, alertes, bien tournés,  
Effrontément me l'ont prise à mon nez,  
Tout en riant, et vite l'ont conduite  
Je ne fais où.

L E M A R Q U I S.

Qu'on aille à leur poursuite. . . .

Holà ! quelqu'un. . . . ne perdez point de temps ;  
Allez, courez, que mes gardes, mes gens,  
De tous côtés marchent en diligence.  
Volez, vous dis-je, et s'il faut ma présence,  
J'irai moi-même.

B E R T H E à son mari.

Il parle tout de bon ;

Et l'on croirait, mon cher, à la façon  
Dont Monseigneur regarde cette injure,  
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,  
 Vous qui perdez une si chère enfant,  
 Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,  
 Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,  
 Que de vos bras on osât l'arracher ?  
 Un tel malheur semble peu vous toucher.  
 Que devient donc l'amitié paternelle ?  
 Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,  
 C'est mon devoir ; et j'ai dû pressentir  
 Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !  
 Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?  
 Allez-vous en, laissez-moi, fortex tous.  
 Ah ! s'il se peut, modérez mon courroux. . . .  
 Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS à Dignant.

Non, vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond*.

LE MARQUIS.

**J**E vois d'où part l'attentat qui m'afflige.  
 Le chevalier m'avait presque promis  
 De se porter à des coups si hardis.  
 Il croit au fond que cette gentilleffe  
 Est pardonnable au feu de sa jeunesse.

Il ne fait pas combien j'en suis choqué :  
 A quel excès ce fou-là m'a manqué !  
 Jusqu'à quel point son procédé m'offense !  
 Il déshonore , il trahit l'innocence ;  
 Il perd Acante : et pour percer mon cœur ,  
 Je n'ai passé que pour son ravisseur !  
 Un étourdi , que la débauche anime ,  
 Me fait porter la peine de son crime !  
 Voilà le prix de mon affection  
 Pour un parent indigne de mon nom !  
 Il est pétri des vices de son père ;  
 Il a ses traits , ses mœurs , son caractère ;  
 Il périra malheureux comme lui.  
 Je le renonce , et je veux qu'aujourd'hui  
 Il soit puni de tant d'extravagance.

D I G N A N T.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence  
 De vous parler ?

L E M A R Q U I S.

Sans doute , tu le peux :

Parle-moi d'elle.

D I G N A N T.

Au transport douloureux

Où votre cœur devant moi s'abandonne ,  
 Je ne reconnais plus votre personne.  
 Vous avez lu ce qu'on vous a porté ,  
 Ce gros paquet qu'on vous a présenté ? ...

L E M A R Q U I S.

Eh , mon ami ! suis-je en état de lire ?

D I G N A N T.

Vous me faites frémir.

L E M A R Q U I S.

Que veux-tu dire ?

D I G N A N T.

Quoi , ce paquet n'est pas encore ouvert ?

L E M A R Q U I S.

Non.

D I G N A N T.

Juste Ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ? ... j'ai cru que c'était un mémoire  
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire  
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite. ... Une table à l'instant ;  
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître !

Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,  
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère

En d'autres temps aurait de quoi vous plaire ;  
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.  
Je vois d'abord que le ciel la fit naître  
D'un sang illustre : et cela devait être.  
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.  
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux  
Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?  
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?  
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, et j'ai dû vous prier  
En sa faveur.

U N D O M E S T I Q U E .

En ce moment Dormène  
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,  
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

L E M A R Q U I S .

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

## S C E N E V .

L E M A R Q U I S , D I G N A N T , D O R M E N E .

L E M A R Q U I S à *Dormène qui entre.*

**P**ARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,  
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.  
Acante... à peine encore entré chez moi,  
J'attendais peu l'honneur que je reçois...  
Une aventure assez défagréable...  
Me trouble un peu... Que Gernance est coupable!

D O R M E N E .

De tous mes biens il me reste l'honneur ;  
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur  
Ne respectât le malheur qui m'opprime,  
Et d'un parent ne détestât le crime.  
Je ne viens point vous demander raison  
De l'attentat commis dans ma maison....

L E M A R Q U I S .

Comment ? chez vous ?

D O R M E N E .

C'est dans ma maison même  
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

L E M A R Q U I S .

Le traître !

D O R M E N E .

Il est plus criminel cent fois  
Qu'il ne croit l'être... Hélas ! ma faible voix

En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche ;

Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc...

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT, *quelques*  
*Domestiques entrent précipitamment avec MATHURIN.*

MATHURIN.

TOUT va bien, tout va bien,  
Tout est en paix, la femme est retrouvée ;  
Votre parent nous l'avait enlevée ;  
Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard.  
Chacun son bien ; tu dieu, quel égrillard !

LE MARQUIS à Dignant.

Courez foudain recevoir votre fille ;  
Qu'elle demeure au sein de sa famille.  
Veillez sur elle ; ayez soin d'empêcher  
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne  
Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez...

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands  
Sont dans le fond de bien vilaines gens.  
Droit du Seigneur, femme que l'on enlève !  
Défense à moi de lui parler... Je crève.



Mais je l'aurai , car je suis fiancé :  
 Confolons-nous , tout le mal est passé.  
 (*il fort.*)

L E M A R Q U I S .

Elle revient ; mais l'injure cruelle  
 Du chevalier retombera sur elle ;  
 Voilà le monde : et de tels attentats  
 Faits à l'honneur ne se réparent pas.  
 (*à Dormène.*)

Eh bien parlez , parlez ; daignez m'apprendre  
 Ce que je brûle et que je crains d'entendre :  
 Nous sommes seuls.

D O R M E N E .

Il le faut donc , Monsieur ?

Apprenez donc le comble du malheur :  
 C'est peu qu'Acante , en secret étant née  
 De cette Laure illustre infortunée ,  
 Soit sous vos yeux prête à se marier  
 Indignement à ce riche fermier ;  
 C'est peu qu'au poids de sa triste misère  
 On ajoutât ce fardeau nécessaire ;  
 Votre parent qui voulait l'enlever ,  
 Votre parent qui vient de nous prouver  
 Combien il tient de son coupable père ,  
 Gernance enfin . . . . .

L E M A R Q U I S .

Gernance !

D O R M E N E .

Il est son frère.

L E M A R Q U I S .

Quel coup horrible ! ô Ciel ! qu'avez-vous dit ?

D O R M E N E .

Entre vos mains vous avez cet écrit ,  
 Qui montre assez ce que nous devons craindre ;  
 Lisez , voyez combien Laure est à plaindre ;  
 (*le Marquis lit.*)

C'est ma parente ; et mon cœur est lié  
 A tous ses maux que sent mon amié.

Elle mourra de l'affreuse aventure  
Qui sous ses yeux outrage la nature.

L E M A R Q U I S.

Ah, qu'ai-je lu ! que souvent nous voyons  
D'affreux secrets dans d'illustres maisons !  
De tant de coups mon ame est oppressée ;  
Je ne vois rien , je n'ai point de pensée.  
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :  
Ils m'étaient chers , ils me sont odieux.  
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?  
Le malheureux ose chez moi se rendre !  
Le voyez-vous ?

D O R M E N É.

Ah ! Monsieur , je le voi ,

Et je frémis.

L E M A R Q U I S.

Il passe , il vient à moi.

Daignez rentrer , Madame , et que sa vue  
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;  
C'est à moi seul de l'entendre ; et je crois  
Que ce fera pour la dernière fois.  
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

( en regardant de loin. )

Il semble , ô Ciel ! qu'il connaisse son crime.  
Que dans ses yeux je lis d'égarement !  
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.  
Comme il rougit ! comme il pâlit . . . le traître !  
A mes regards il tremble de paraître :  
C'est quelque chose.  
( tandis qu'il parle , Dormène se retire en regardant attentivement Gernance. )

## S C E N E V I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin, se cachant le visage.*

A H ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?

Vous, malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,

Dont je ressens l'indigne extravagance,

Qui pour jamais m'a servi de leçon,

Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible

Plus que vous ne pensez : mais votre cœur

Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,

A l'amitié ? vous sentez-vous capable

D'oser me faire un aveu véritable,

Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;

Je suis un libertin, mais point menteur ;

Et mon esprit, que le trouble environne,

Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout favoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai

Que de débauche et d'ardeur enivré,  
 Plus que d'amour, j'avais fait la folie  
 De dérober une fille jolie  
 Au possesseur de ses jeunes appas,  
 (Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)  
 Je l'ai conduite à la forêt prochaine,  
 Dans ce château de Laure et de Dormène ;  
 C'est une faute, il est vrai, j'en convien ;  
 Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.  
 Cette Dormène et Laure sa compagne  
 Étaient encor bien loin dans la campagne.  
 En étourdi je n'ai point perdu temps ;  
 J'ai commencé par des propos galans.  
 Je m'attendais aux communes alarmes,  
 Aux cris perçans, à la colère, aux larmes ;  
 Mais qu'ai-je ouï ! la fermeté, l'honneur,  
 L'air indigné, mais calme avec grandeur.  
 Tout ce qui fait respecter l'innocence  
 S'armait pour elle, et prenait sa défense.  
 J'ai recouru dans ces premiers momens  
 A l'art de plaire, aux égards séduifans,  
 Aux doux propos, à cette déférence  
 Qui fait souvent pardonner la licence.  
 Mais pour réponse, Acante à deux genoux  
 M'a conjuré de la rendre chez vous ;  
 Et c'est alors que ses yeux moins féroces  
 Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain

Me les cacher de sa charmante main ;  
 Dans cet état, sa grâce attendrissante  
 Enhardissait mon ardeur imprudente ;

Et tout honteux de ma stupidité ,  
 J'ai voulu prendre un peu de liberté.  
 Ciel ! comme elle a tancé ma hardiesse !  
 Oui , j'ai cru voir une chaste déesse ,  
 Qui rejetait de son auguste autel  
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

L E M A R Q U I S .

Ah ! poursuivez.

L E C H E V A L I E R .

Comment se peut-il faire

Qu'ayant vécu presque dans la misère ,  
 Dans la bassesse et dans l'obscurité ,  
 Elle ait cet air et cette dignité ,  
 Ces sentimens , cet esprit , ce langage ,  
 Je ne dis pas au-dessus du village ,  
 De son état , de son nom , de son sang ,  
 Mais convenable au plus illustre rang ?  
 Non , il n'est point de mère respectable ,  
 Qui , condamnant l'erreur d'un fils coupable ,  
 Le rappelât avec plus de bonté  
 A la vertu dont il s'est écarté ;  
 N'employant point l'aigreur et la colère ,  
 Fièr et décente , et plus sage qu'austère.  
 De vous surtout elle a parlé long-temps . . . . .

L E M A R Q U I S .

De moi ? . . . .

L E C H E V A L I E R .

Montrant à mes égaremens

Votre vertu , qui devait , difait-elle ,  
 Etre à jamais ma honte ou mon modèle.  
 Tout interdit , plein d'un secret respect ,  
 Que je n'avais senti qu'à son aspect ,  
 Je suis honteux , mes fureurs se captivent.  
 Dans ce moment les deux dames arrivent ;  
 Et me voyant maître de leur logis ,  
 Avec Acante et deux ou trois bandits ,  
 D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;  
 La plus âgée en tombe évanouie.

Acante en pleurs la presse dans ses bras ;  
 Elle revient des portes du trépas.  
 Alors sur moi fixant sa triste vue,  
 Elle retombe et s'écrie éperdue :  
 Ah ! je crois voir Gernance . . . c'est son fils,  
 C'est lui . . . je meurs . . . à ces mots je frémis ;  
 Et la douleur, l'effroi de cette dame  
 Au même instant ont passé dans mon ame.  
 Je tombe aux pieds de Dormène , et je fors ,  
 Confus , soumis , pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est faisie  
 Charme mon cœur , et nous réconcilie.  
 Tenez , prenez ce paquet important ,  
 Lisez-le seul , pesez-le mûrement ;  
 Et si pour moi vous conservez , Gernance ,  
 Quelque amitié , quelque condescendance ,  
 Promettez-moi , lorsqu'Acante en ces lieux  
 Pourra paraître à vos coupables yeux ,  
 D'avoir sur vous un assez grand empire  
 Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui , je vous le promets , oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez

L'abyme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez , vous tremblerez , vous dis-je.

### SCENE VIII.

LE MARQUIS *seul*.

**Q**UEL jour pour moi ! tout m'étonne et m'afflige.  
 La belle Acante est donc de ma maison !  
 Mais sa naissance avait flétri son nom ;  
 Son noble sang fut fouillé par son père ;  
 Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;

Mais ce beau nom a perdu tous ses droits  
 Par un hymen que réprouvent nos lois.  
 La triste Laure, ô pensée accablante !  
 Fut criminelle en faisant naître Acante ;  
 Je le fais trop , l'hymen fut condamné ;  
 L'amant de Laure est mort assassiné.  
 De maux cruels quel tissu lamentable !  
 Acante, hélas ! n'en est pas moins aimable,  
 Moins vertueuse ; et je fais que son cœur  
 Est respectable au sein du déshonneur ;  
 Il ennoblit la honte de ses pères ;  
 Et cependant, ô préjugés sévères !  
 O loi du monde ! injuste et dure loi !  
 Vous l'emportez . . . .

## S C E N E I X.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MADAME, instruisez-moi :

Parlez, Madame, avez-vous vu son frère ?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, sa douleur est sincère.  
 Il est bien étourdi ; mais, entre nous,  
 Son cœur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh, mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître  
 Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, sa naissance illégitime !

DORMENE.

Hélas !

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

D O R M E N E .

Que dites-vous ?

L E M A R Q U I S , *relisant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était sans crime ;  
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;  
On la trompa ; son destin fut affreux.  
Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux  
Daigne approuver ce qu'un monde profane  
Sans connaissance avec fureur condamne.

D O R M E N E .

Laure n'est point coupable , et ses parens  
Se font conduits avec elle en tyrans.

L E M A R Q U I S .

Mais marier sa fille en un village !  
A ce beau fang faire un pareil outrage !

D O R M E N E .

Elle est sans biens ; l'âge , la pauvreté ,  
Un long malheur abaisse la fierté.

L E M A R Q U I S .

Elle est sans biens ! votre noble courage  
La recueillit.

D O R M E N E .

Sa misère partage

Le peu que j'ai.

L E M A R Q U I S .

Vous trouvez le moyen ,  
Ayant si peu , de faire encor du bien.  
Riches et grands , que le monde contemple ,  
Imitez donc un si touchant exemple.  
Nous contentons à grands frais nos désirs ;  
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.  
Quoi ! pour aider l'amitié , la misère ,  
Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;  
Et vous n'osez donner le superflu.  
O juste Ciel ! qu'avez-vous résolu ?  
Que faire enfin ?

D O R M E N E .

Vous êtes juste et sage.  
Votre famille a fait plus d'un outrage



Au sang de Laure, et ce sang généreux  
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

L E M A R Q U I S.

Comment ? comment ?

D O R M E N E.

Le comte votre père,  
Homme inflexible en son humeur féroce,  
Opprima Laure, et fit par son crédit  
Casser l'hymen ; et c'est lui qui ravit  
A cette Acante, à cette infortunée,  
Les nobles droits du sang dont elle est née.

L E M A R Q U I S.

Ah ! c'en est trop . . . . mon cœur est ulcéré.  
Oui, c'est un crime . . . . il sera réparé,  
Je vous le jure.

D O R M E N E.

Et que voulez-vous faire ?

L E M A R Q U I S.

Je veux . . . .

D O R M E N E.

Quoi donc ?

L E M A R Q U I S.

Mais . . . . lui servir de père.

D O R M E N E.

Elle en est digne.

L E M A R Q U I S.

Oui . . . . mais je ne dois pas

Aller trop loin.

D O R M E N E.

Comment trop loin ?

L E M A R Q U I S.

Hélas! . . . .

Madame, un mot : conseillez-moi de grâce ;  
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

D O R M E N E.

En tous les temps je me ferais honneur  
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... mais, Madame,  
En quel état est Acante ?

DORMENE.

Son ame  
Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.  
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;  
Soyez ici souveraine maîtresse,  
Et pardonnez à mon esprit confus,  
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.  
(il sort.)

S C E N E X.

DORMENE *seule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre ?  
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;  
Un style assez confus, des mots rayés,  
De l'embarras, d'autres mots oubliés.  
J'ai lu pourtant le mot de mariage.  
Dans le pays il passe pour très-sage.  
Il veut me voir, me parler, et ne dit  
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !  
Et pour Acante il paraît bien sensible !  
Quoi ! voudrait-il.... cela n'est pas possible.  
Aurait-il eu d'abord quelque dessein  
Sur son parent.... demandait-il ma main ?  
Le chevalier jadis m'a courtisée,  
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?  
L'amour encor n'est point connu de moi ;

Je dus toujours en avoir de l'effroi ;  
 Et le malheur de Laure est un exemple  
 Qu'en frémissant tous les jours je contemple :  
 Il m'avertit d'éviter tout lien :  
 Mais qu'il est triste, ô Ciel ! de n'aimer rien !

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

LE M A R Q U I S , L E C H E V A L I E R.

L E M A R Q U I S.

**F** E S O N S la paix, Chevalier, je confesse  
 Que tout mortel est pétri de faiblesse,  
 Que le sage est peu de chose ; entre nous,  
 J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

L E C H E V A L I E R.

Vous avez donc perdu votre gageure ?  
 Vous aimez donc ?

L E M A R Q U I S.

Oh non, je vous le jure :  
 Mais par l'hymen tout prêt de me lier,  
 Je ne veux plus jamais me marier.

L E C H E V A L I E R.

Votre inconstance est étrange et soudaine.  
 Passe pour moi : mais que dira Dormène ?  
 N'a-t-elle pas certains mots par écrit,  
 Où par hasard le mot d'hymen se lit ?

L E M A R Q U I S.

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.  
 Je prétendais m'imposer cette chaîne ;  
 Mais à la fin m'étant bien consulté,  
 Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,

Je suis encor le maître de moi-même,  
Et je pourrai réparer tout le mal.  
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,  
Sans m'engager, et fans me compromettre.  
Car en effet, si j'avais pu promettre,  
Je ne pourrais balancer un moment :  
A gens d'honneur promesse vaut ferment.  
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête  
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,  
Pour me tirer d'un pas embarrassant ;  
Et tout le monde ici fera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !  
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde  
Mon changement, j'ose espérer au moins  
Faire approuver ma conduite et mes foins.  
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;  
Je vais l'entendre et commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VENEZ, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur,  
Prête en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

*Théâtre. Tome VIII.*

O

C O L E T T E .

Oui, sur ma vie ;  
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.  
Que faut-il faire ?

L E M A R Q U I S .

En voici le moyen.  
Vous voudriez un époux et du bien ?

C O L E T T E .

Oui, l'un et l'autre.

L E M A R Q U I S .

Eh bien donc, je vous donne  
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne  
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

C O L E T T E .

Ou Mathurin, ou tout autre que lui ;  
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.  
Trois mille francs ! ah l'homme magnifique !  
Le beau présent ! que Monseigneur est bon !  
Que Mathurin va bien changer de ton !  
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !  
De ce pays je ferai la première :  
Je meurs de joie.

L E M A R Q U I S .

Et j'en ressens aussi  
D'avoir déjà pleinement réussi ;  
L'une des trois est déjà fort contente :  
Tout ira bien.

C O L E T T E .

Et mon amie Acante,  
Que devient-elle ? on va la marier,  
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.  
Tout le monde est heureux : j'en suis charmée.  
Ma chère Acante !

L E C H E V A L I E R , *en regardant le Marquis :*

Elle doit être aimée,  
Et le fera.

L E M A R Q U I S *au Chevalier.*

La voici, je ne puis  
La consoler en l'état où je suis.  
Venez, je vais vous dire ma pensée.

*(ils sortent.)*

S C E N E I I I.

A C A N T E , C O L E T T E .

C O L E T T E .  
M A chère Acante , on t'avait fiancée ,  
Moi déboutée ; on me marie.

A C A N T E .  
A qui ?

C O L E T T E .  
A Mathurin.

A C A N T E .  
Le ciel en soit béni.

Et depuis quand ?  
C O L E T T E .  
Et depuis tout à l'heure.

A C A N T E .  
Est-il bien vrai ?

C O L E T T E .  
Du fond de ma demeure  
J'ai comparu par-devant Monseigneur.  
Ah , la belle ame ! ah qu'il est plein d'honneur !

A C A N T E .  
Il l'est , sans doute !

C O L E T T E .  
Oui , mon aimable Acante ;  
Il m'a promis une dot opulente ,  
Fait ma fortune ; et tout le monde dit  
Qu'il fait la tienne , et l'on s'en réjouit.  
Tu vas , dit-on , devenir chevalière :  
Cela te sied , car ton allure est fière.  
On te fera dame de qualité ,  
Et tu me recevras avec bonté.

A C A N T E .  
Ma chère enfant , je suis fort fatishuite  
Que ta fortune ait été si tôt faite.

Mon cœur ressent tout ton bonheur. . . . Hélas !  
Elle est heureuse , et je ne le fuis pas !

C O L E T T E .

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?  
Peut-on souffrir quand on est grande dame ?

A C A N T E .

Va , ces seigneurs qui peuvent tout oser  
N'enlèvent point , crois-moi , pour épouser.  
Pour nous , Colette , ils ont des fantaisies ,  
Non de l'amour ; leurs démarches hardies ,  
Leurs procédés montrent avec éclat  
Tout le mépris qu'ils font de notre état :  
C'est ce dédain qui me met en colère.

C O L E T T E .

Bon , des dédains ! c'est bien tout le contraire ;  
Rien n'est plus beau que ton enlèvement ;  
On t'aime , Acante , on t'aime assurément.  
Le Chevalier va t'épouser , te dis-je ,  
Tout grand seigneur qu'il est . . . . cela t'afflige ?

A C A N T E .

Mais monseigneur le Marquis , qu'a-t-il dit ?

C O L E T T E .

Lui ? rien du tout.

A C A N T E .

Hélas !

C O L E T T E .

C'est un esprit  
Tout en dedans , secret , plein de mystère ;  
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

A C A N T E .

Du Chevalier je déteste l'amour.

C O L E T T E .

Oui , oui , plains-toi de te voir en un jour  
De Mathurin pour jamais délivrée ,  
D'un beau seigneur pour suivie , adorée ;  
Un mariage en un moment cassé  
Par Monseigneur , un autre commencé.

Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,  
Tu me parais difficile, ma chère.....  
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?  
Il vient à toi ; n'est-ce rien que cela ?  
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

A C A N T E.

Allons, fuyons.

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

L E C H E V A L I E R.

**D**EMEUREZ sans me craindre :  
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

C O L E T T E à *Acante*.

Qu'avais-je dit ?

L E C H E V A L I E R à *Acante*.

Eh quoi ! vous me fuyez ?

A C A N T E.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

L E C H E V A L I E R.

Oui, vous devez oublier mon offense ;  
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

A C A N T E.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

( à *Colette qui veut s'en aller.* )

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable....

C O L E T T E.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

L E C H E V A L I E R à *Acante*.

Conservez-vous au fond de votre cœur  
Pour ma présence une invincible horreur ?



A C A N T E.

Vous devez être en horreur à vous-même.

L E C H E V A L I E R.

Oui, je le suis ; mais mon remords extrême  
 Répare tout, et doit vous apaiser.  
 Ma folle erreur avait pu m'abuser.  
 Je fus surpris par une indigne flamme ;  
 Et mon devoir m'amène ici, Madame.

A C A N T E.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !  
 Je fais l'état où mes parens font nés.

C O L E T T E.

Madame !... oh oh ! quel est donc ce langage ?

A C A N T E.

Cessez, Monsieur, ce titre est un outrage ;  
 C'est s'avilir que d'oser recevoir  
 Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.  
 Je suis Acante, et mon nom doit suffire :  
 Il est sans tache.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! que puis-je vous dire ?

Ce nom m'est cher : allez, vous oublierez  
 Mon attentat, quand vous me connaîtrez :  
 Vous trouverez très-bon que je vous aime.

A C A N T E.

Qui ? moi, Monsieur !

C O L E T T E à Acante.

C'est son remords extrême.

L E C H E V A L I E R.

N'en riez point, Colette ; je prétends  
 Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

A C A N T E.

Je ne fais pas quel dessein vous anime ;  
 Mais commencez par avoir mon estime.

L E C H E V A L I E R.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;  
 J'en ferai digne, et je vous le promets.

A C A N T E.

Je le défire, et me plais à vous croire.  
 Vous êtes né pour connaître la gloire ;  
 Mais ménagez la mienne, et me laissez.

L E C H E V A L I E R.

Non, c'est en vain que vous vous offenez.  
 Je ne fuis point amoureux, je vous jure ;  
 Mais je prétends rester.

C O L E T T E.

Bon, double injure.

Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.  
 Dormène vient, ma chère, à ton secours.  
 Démêle-toi de cette grande affaire ;  
 Ou donne grâce, ou garde ta colère.  
 Ton rôle est beau, tu fais ici la loi ;  
 Tu vois les grands à genoux devant toi.  
 Pour moi je fuis condamnée au village :  
 On ne m'enlève point, et j'en enrage.  
 On vient, adieu, fuis ton brillant destin,  
 Et je retourne à mon gros Mathurin.

( elle sort. )

S C E N E V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

A C A N T E.

**H**ELAS, Madame, une fille éperdue  
 En rougissant paraît à votre vue.  
 Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,  
 Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?  
 Et vous aussi, vous m'accablez, mon père !  
 A ce méchant au lieu de me soustraire,  
 Vous m'amenez vous-même dans ces lieux ;  
 Je l'y revois ; mon maître fuit mes yeux.  
 Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère !

D I G N A N T.

O cher objet ! vous n'avez plus de père !

A C A N T E.

Que dites-vous ?

D I G N A N T.

Non, je ne le suis pas.

D O R M E N E.

Non, mon enfant, de si charmans appas  
Sont nés d'un fang dont vous êtes plus digne.  
Préparez-vous au changement infigne  
De votre fort ; et surtout pardonnez  
Au chevalier.

A C A N T E.

Moi, Madame ?

D O R M E N E.

Apprenez,

Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

A C A N T E.

Elle !... Est-il vrai ?

D O R M E N E.

Gernance est votre frère.

L E C H E V A L I E R.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

A C A N T E.

Ah ! je succombe. Hélas ! est-ce un bonheur ?

L E C H E V A L I E R.

Il l'est pour moi.

A C A N T E.

De Laure je suis fille !

Et pourquoi donc faut-il que ma famille  
M'ait tant caché mon état et mon nom ?  
D'où peut venir ce fatal abandon ?  
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,  
Ma mère ici n'a point osé paraître ?  
Ah ! s'il est vrai que le fang nous unit,  
Sur ce mystère éclairez mon esprit.  
Parlez, Monsieur, et dissipez ma crainte.

L E C H E V A L I E R.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte

Sont naturels, et tout vous fera dit.

D O R M E N E .

Dans ce moment, Acante, il vous suffit  
D'avoir connu quelle est votre naissance.  
Vous me devez un peu de confiance.

A C A N T E .

Laure est ma mère, et je ne la vois pas !

L E C H E V A L I E R .

Vous la verrez, vous ferez dans ses bras.

D O R M E N E .

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

A C A N T E .

J'admire en tout ma fortune nouvelle,  
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la maison  
De Monseigneur !

L E C H E V A L I E R .

Vous honorez son nom.

A C A N T E .

Abusez-vous de mon esprit crédule ?  
Et voulez-vous me rendre ridicule ?  
Moi de son fang ? ah ! s'il était ainsi,  
Il me l'eût dit ; je le verrais ici.

D I G N A N T .

Il m'a parlé . . . je ne fais quoi l'accable :  
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

A C A N T E .

Ah ! je le vois.

S C E N E V I *et dernière.*

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER,  
LE MARQUIS *au fond.*

LE MARQUIS *au Chevalier.*

**I**L ne fera pas dit  
Que cette enfant ait troublé mon esprit :  
Bientôt l'absence affermira mon ame.

(apercevant Dormène.)

Ah pardonnez : vous étiez-là, Madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi !... point du tout. Vous ferez convaincu  
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.  
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.  
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permetts, ô Ciel ! qu'ici je puisse faire  
Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.

Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;  
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !

(à Dormène.)

Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,  
L'égarement du coupable Gernance ?

D O R M E N E .

Oui , tout est réparé.

L E M A R Q U I S .

Tout ne l'est pas :

Votre grand nom , vos vertueux appas  
Sont maltraités par l'aveugle fortune.  
Je le fais trop ; votre ame non commune  
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;  
Votre destin doit changer désormais.  
Si j'avais pu d'un heureux mariage  
Choisir pour moi l'agréable esclavage ,  
C'eût été vous ( et je vous l'ai mandé )  
Pour qui mon cœur se ferait décidé.  
Voudriez-vous , Madame , qu'à ma place  
Le Chevalier , pour mieux obtenir grâce ,  
Pour devenir à jamais vertueux ,  
Prit avec vous d'indissolubles nœuds ?  
Le meilleur frein pour ses mœurs , pour son âge ,  
Est une épouse aimable , noble et sage.  
Daignerez-vous accepter un château  
Environné d'un domaine assez beau ?  
Pardonnez-vous cette offre ?

D O R M E N E .

Ma surprise

Est si puissante , à tel point me maîtrise ,  
Que ne pouvant encor me déclarer ,  
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

L E C H E V A L I E R .

J'admire aussi : mais je fais plus , Madame ,  
Je vous foudroie l'empire de mon ame.  
A tous les deux je devrai mon bonheur :  
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?

D O R M E N E .

Consultez-vous , méritez mon estime ,  
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

L E M A R Q U I S .

Et . . . vous . . . Acante . . .

A C A N T E.

Eh bien , mon protecteur....

L E M A R Q U I S , à part.

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

A C A N T E.

Quoi , Monsieur....

L E M A R Q U I S.

Acante.... vous.... qui venez de renaitre,  
 Vous qu'une mère ici va reconnaître,  
 Vivez près d'elle ; et de ses tristes jours  
 Adoucissez et prolongez le cours.  
 Vous commencez une nouvelle vie,  
 Avec un frère, une mère, une amie ;  
 Je veux.... Souffrez qu'à votre mère, à vous,  
 Je fasse un fort indépendant et doux.  
 Votre fortune, Acante, est assurée ;  
 L'acte est passé, vous vivrez honorée,  
 Riche.... contente.... autant que je le peux.  
 J'aurais voulu.... mais goûtez toutes deux,  
 Dormène et vous, les douceurs fortunées  
 Que l'amitié donne aux ames bien nées....  
 Un autre bien que le cœur peut sentir  
 Est dangereux.... Adieu.... je vais partir.

L E C H E V A L I È R.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contente ?  
 Quoi ! vous pleurez ?

A C A N T E.

Je suis reconnaissante,  
 Je suis confuse... Ah c'en est trop pour moi.  
 Mais j'ai perdu plus que je ne reçois....  
 Et ce n'est pas la fortune que j'aime....  
 Mon état change, et mon ame est la même ;  
 Elle doit être à vous.... Ah permettez  
 Que le cœur plein de vos rares bontés,  
 J'aie oublier ma première misère,  
 J'aie pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens font agités !  
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTE.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, Madame ;

La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus....

Acante....

ACANTE.

Hélas !...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille ;

Elle retrouve un frère, une famille ;

Et moi je trouve un mariage heureux.

Mais je vois bien que vous en ferez deux :

Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue.... oui, mon ame est vaincue.

Dormène et Laure, Acante, et vous, et moi,

( à Acante. )

Soyons heureux.... Oui.... recevez ma foi,

Aimable Acante ; allons que je vous mène

Chez votre mère ; elle fera la mienne,

Elle oubliera pour jamais son malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur,

Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;

Mais on n'est pas toujours incorrigible.

*Fin des Variantes.*





C H A R L O T

O U L A

COMTESSE DE GIVRY,

*PIECE DRAMATIQUE.*

Représentée sur le théâtre de Ferney, au  
mois de septembre 1767.

# P R E F A C E

*imprimée dans l'édition de 1767.*

CETTE pièce de société n'a été faite que pour exercer les talens de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse ; du comique , du tragique ; de la morale et de la plaifanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui , en Italie , plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France , et même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la société ; rien ne donne plus de grâce au corps et à l'esprit , ne forme plus le goût , ne rend les mœurs plus honnêtes , ne détourne plus de la fatale passion du jeu , et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres , qui , sachant en faire de meilleures , se sont prêtés à ce genre médiocre , avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

*Henri IV*

*Henri IV* est véritablement le héros de la pièce ; mais il avait déjà paru dans la *Partie de Chasse* représentée sur le même théâtre , et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler. ( 1 )

( 1 ) M. de *Voltaire* avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il préparait ; et c'est d'après ces nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici. *Note des Éditeurs.*

**P E R S O N N A G E S.**

**LA COMTESSE DE GIVRY**, veuve,  
attachée au parti d'*Henri IV*.

**HENRI IV**. Suite.

**LE MARQUIS**, élevé dans le château.

**JULIE**, parente de la maison, élevée avec le  
Marquis.

**LA NOURRICE**.

**CHARLOT**, fils de la Nourrice.

**L'INTENDANT** de la maison.

**BABET**, élevée pour être à la chambre  
auprès de la Comtesse.

**GUILLOT**, fils d'un fermier de la terre.

Domestiques, Courriers, Gardes.

*La scène est dans le château de la Comtesse de  
Givry, en Champagne.*

[Faint, illegible text or markings]



.....fors d'ici tout à l'heure:  
Je te l'ordonne.

*Charlot act. 2. Scene 3.*

*J. H. Morcau le j. inv.*

1785

*Longueil Sculp.*

# CHARLOT

OU LA

COMTESSE DE GIVRY,

PIECE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre représente une grande salle où les domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT de la maison est à une table, UN COURRIER en bottes à côté. M<sup>me</sup> AUBONNE nourrice coud, et BABET file à un rouet, UNE SERVANTE prend des mesures avec une aune, une autre balaye.)

L'INTENDANT, écrivant.

QUATORZE mille écus!... ce compte perce l'ame....  
Ma foi je ne fais plus comment fera Madame  
Pour recevoir le roi qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour fera beau !

P 2



Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,  
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître !

M<sup>me</sup> A U B O N N E, *cousant.*

Il est vrai.

B A B E T.

Mais cela devrait vous dérider.

Je ne vous vis jamais que pleurer ou boudier.  
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,  
Notre Bonne est toujours dans sa mine dolente.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.  
Ris tant que tu pourras; chaque chose a son temps.

L E C O U R R I E R à *l'Intendant.*

Expédiez-moi donc.

L' I N T E N D A N T.

La fête fera chère....

Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

L E C O U R R I E R.

Faites donc vite.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui  
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L' I N T E N D A N T.

Le bon prince !

L E C O U R R I E R.

Allons donc.

L' I N T E N D A N T.

La dernière campagne.....

Il assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

L E C O U R R I E R.

Dépêchez.

L' I N T E N D A N T.

Il était, comme chacun le dit,  
Le premier à cheval, et le dernier au lit.

L E C O U R R I E R.

Quel bavard !

L' I N T E N D A N T.

On avait, sous peine de la vie,  
Défendu qu'on portât à la ville investie  
Provision de bouche.

L E C O U R R I E R.

Aura-t-il bientôt fait ?

L' I N T E N D A N T.

Trois jeunes payfans par un chemin secret  
En ayant apporté s'étaient laissé surprendre :  
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(*M<sup>me</sup> Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte ;  
deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par  
terre, et tendent le cou ; une servante qui balayait s'approche  
et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.*)

M<sup>me</sup> A U B O N N E, *se levant.*

Les pauvres gens !

B A B E T.

Eh bien ?

L E C O U R R I E R.

Achievez donc.

L' I N T E N D A N T, *écrivain.*

Le roi. . . .

Quatorze mille écus en six mois. . . .

L E C O U R R I E R.

Sur ma foi,

P 3

Je n'y puis plus tenir.

L' I N T E N D A N T, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y pense ! . . . .

Le roi les rencontra . . . son auguste clémence . . .

B A B E T.

Leur fit grâce, sans doute.

( *ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.* )

L' I N T E N D A N T.

Hélas ! il fit bien plus ;

Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois, dit-il, est mal en équipage,

Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

*Tous ensemble.*

Le bon roi ! le grand roi !

L' I N T E N D A N T.

Ce n'est pas tout : le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim ;

Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

( *il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.* )

L E C O U R R I E R.

Vous me faites pleurer.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Je l'aime.

B A B E T.

Je l'adore !

L' I N T E N D A N T.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel

Un grave ambassadeur, je ne fais plus lequel,

Vit sa jeune noblesse admise à l'audience

L'entourer, le presser sans trop de bienséance.

Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas ;

Ils me pressent de même au milieu des combats.

L E C O U R R I E R.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

B A B E T.

Oui, ça m'en donne aussi.

L' I N T E N D A N T.

Qu'en dites-vous, nourrice ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E, *se remettant à l'ouvrage.*

Ah ! j'ai bien d'autres soins.

L' I N T E N D A N T.

Je prétends aujourd'hui

Vous faire en l'attendant trente contes de lui.

Un soir près d'un couvent. . . .

L E C O U R R I E R.

Mais donnez donc la lettre.

L' I N T E N D A N T.

C'est bien dit. . . la voilà. . . tu pourras la remettre

Au premier des fourriers que tu rencontreras :

Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.

Madame de Givry veut favoir à quelle heure

Il doit de sa présence honorer sa demeure. . . .

Quatorze mille écus ! . . . . et cela clair et net ! . . .

On en doit la moitié. . . Va vite.

L E C O U R R I E R.

Adieu, Babet.

( *il sort.* )

B A B E T, *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste ;

Faites-lui quelque conte.

L' I N T E N D A N T.

On voit ce qui l'attriste.

Notre jeune Marquis, que la Bonne a nourri,  
Est un grand garnement, et j'en suis bien marri.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Je le fais plus que vous.

L' I N T E N D A N T.

      Votre fils au contraire,  
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

B A B E T.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Notre Marquis pourra se corriger.

L' I N T E N D A N T.

      Oh non ;

Il n'a point d'amitié ; le mal est sans remède.

M<sup>me</sup> A U B O N N E, *cousant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L' I N T E N D A N T, *écrivant.*

Les vices de l'esprit peuvent se corriger ;

Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

## S C E N E I I.

Les femmes, G U I L L O T, *accourant.*

G U I L L O T.

**A**H ! le méchant Marquis ! comme il est malhonnête !

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

G U I L L O T.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.

C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.

Passe encor pour un seul; mais deux!

B A B E T.

Bon, c'est de joie

Qu'il t'aura souffleté; tout le monde est en proie  
A des transports si grands, en attendant le roi,  
Qu'on ne fait où l'on frappe.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Allons, console-toi.

L' I N T E N D A N T, *écrivain*.

La chose est mal pourtant... Madame la Comtesse  
N'entend pas que l'on fasse une telle careffe  
A ses gens; et Guillot est le fils d'un fermier,  
Homme de bien.

G U I L L O T.

Sans doute.

L' I N T E N D A N T.

Et fort lent à payer.

G U I L L O T.

Ça peut être.

L' I N T E N D A N T.

Guillot est d'un bon caractère.

G U I L L O T.

Oui.

L' I N T E N D A N T.

C'est un innocent.

G U I L L O T.

Pas tant.

B A B E T.

Qu'as-tu pu faire

Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis ?

G U I L L O T.

Il est jaloux, il t'aime.

B A B E T.

Est-il bien vrai ? . . . tu dis

Que je plais à Monsieur ?

G U I L L O T.

Oh tu ne lui plais guère ;

Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.

Je dois, comme tu fais, épouser tes attraits ;

Et pour présent de noce il donne des soufflets.

B A B E T.

Monsieur m'aimerait donc !

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Quelle fotte folie !

Le Marquis est promis à la belle Julie ,

Cousine de Madame, et qui dans la maison

Est un modèle heureux de beauté, de raison,

Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même :

C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

G U I L L O T.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.

Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits ;

Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,

Et de village encore : ils en ont une file ;

Ils vous écrément tout, et jamais n'aiment rien.

Qu'ils me laissent Babet ; parbleu, chacun le sien.

B A B E T.

Tu m'aimes donc vraiment ?

G U I L L O T.

Oui, de tout mon courage ;

Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage

Je vois passer Charlot , ce garçon si bien fait,  
 Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,  
 Je rendrais , si j'osais , à son joli visage  
 Les deux pefans soufflets que j'ai reçus en gage.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Des soufflets à mon fils !

G U I L L O T.

Eh... j'entends si j'osais...

Mais Charlot m'en impose , et je n'ose jamais.

L' I N T E N D A N T, *se levant.*

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.  
 Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France ;  
 Il faut couper des bois , emprunter chèrement ,  
 Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'Intendant...  
 Ça , je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye  
 Une vieille baronne et sa fille jolie ,  
 Apercevant le roi qui venait tout courant...  
 Le duc de Bellegarde était son confident :  
 C'est un brave seigneur , et que par-tout on vante ;  
 Madame la Comtesse est sa proche parente :  
 De notre belle fête il fera l'ornement.

S C E N E I I I.

Les Acteurs précédens , LE MARQUIS. (*tous se levant.*)

L E M A R Q U I S.

**M**ON vieux seigneur de conte , il me faut de l'argent.  
 Bonjour , belle Babet , bonjour , ma vieille Bonne...  
 (*à Guillot.*)

Ah ! te voilà , maraud ; si jamais ta personne



S'approche de Babet, et surtout moi présent,  
Pour te mieux corriger je t'affomme à l'instant.

G U I L L O T.

Quel diable de Marquis !

L E M A R Q U I S.

Va, détale.

B A B E T.

Eh, de grâce,

Un peu moins de colère, un peu moins de menate.  
Que vous a fait Guillot ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Tant de brutalité

Sied horriblement mal aux gens de qualité.

Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.  
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

L E M A R Q U I S.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant,  
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L' I N T E N D A N T.

Je n'en ai point, Monsieur.

L E M A R Q U I S.

Ayez-en, je vous prie.

Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,  
Pour mes chevaux de chasse et pour d'autres plaisirs.  
J'ai très-peu d'écus d'or, et beaucoup de désirs.  
Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

L' I N T E N D A N T.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.  
Quel temps prenez-vous là ! quoi, dans le même jour  
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour !

Songez - vous bien aux frais où tout nous précipite ?

L E M A R Q U I S.

Je me passerais fort d'une telle visite.  
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,  
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :  
Je vois qu'il a raison.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Fi ! quel discours infame !  
Soyez plus généreux, respectez plus Madame.  
Je ne m'attendais pas, quand je vous allatai,  
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

L E M A R Q U I S.

Vous m'ennuyez.

M<sup>me</sup> A U B O N N E, *pleurant.*

L'ingrat !

G U I L L O T, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,  
Les mains aussi.

B A B E T.

Toujours il nous fait quelque injure.  
Vous n'aimez pas le roi ! vous, méchant !

L E M A R Q U I S.

Eh si fait.

B A B E T.

Non, vous ne l'aimez pas.

L E M A R Q U I S.

Si, te dis - je, Babet.

Je l'aime... comme il m'aime... assez peu, c'est l'usage.  
Mais je t'aime bien plus.

L' I N T E N D A N T , *écrivant.*

Et l'argent davantage.

L E M A R Q U I S .

( *à Guillot qui est dans un coin.* )

Donnez-m'en donc bien vite... Ah, ah, je t'aperçois ;  
Attends - moi , malheureux !

### S C E N E I V .

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

L A C O M T E S S E .

**E**H ! qu'est-ce que je vois !

Je le cherche par-tout : que ses mœurs sont rustiques !

Je le trouve toujours parmi des domestiques.

Il se plaît avec eux ; il m'abandonne.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Hélas !

Nous l'envoyons à vous , mais il n'écoute pas.

Il me traite bien mal.

L A C O M T E S S E .

Consolez-vous, nourrice,

Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,

Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

L A C O M T E S S E .

Je fais qu'en son berceau, dans une maladie,

Etant cru mort long-temps , vous sauvâtes sa vie :

Il en doit à jamais garder le souvenir.  
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?  
Laissez-moi lui parler.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Dieu veuille que Madame  
Par ses soins maternels amollisse son ame !

L E M A R Q U I S.

Que de contrainte !

L A C O M T E S S E à l'Intendant.

Et vous, tout est-il préparé ?  
Vous savez de vos soins combien je vous fais gré.

L' I N T E N D A N T.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte ;  
Cela pourra monter tout au moins... à...

L A C O M T E S S E.

Qu'importe ?

Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter,  
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.

( à ses gens. )

Laissez-moi, je vous prie.

( ils sortent. )

S C E N E V.

L A C O M T E S S E, L E M A R Q U I S.

L A C O M T E S S E.

I L est temps qu'une mère,  
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,  
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,  
Parle à votre raison et fonde votre cœur.

Je veux bien oublier que depuis votre enfance  
 Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;  
 Que vos maîtres divers et votre précepteur ,  
 Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur ,  
 Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre ;  
 Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre ,  
 Le fils de la nourrice à qui vous insultiez ,  
 Apprenait aisément ce que vous négligiez ;  
 Et que Charlot toujours prompt à me satisfaire ,  
 Fefait assidument ce que vous deviez faire.

L E M A R Q U I S.

Vous l'oubliez, Madame, et m'en parlez souvent.  
 Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.  
 Je consens pleinement que Charlot étudie,  
 Que Guillot aille aussi dans quelque académie ;  
 La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.  
 Je hais fort le latin ; il déroge à mon nom ;  
 Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire ,  
 De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

L A C O M T E S S E.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en feraient meilleurs.  
 J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs ,  
 Des beaux arts avec fruit ont fait un noble usage.  
 Un esprit cultivé ne nuit point au courage.  
 Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir  
 Un officier ajoute un triste et vain savoir ;  
 Mais fachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime ,  
 A l'esprit très-orné.

L E M A R Q U I S.

Je ne suis pas de même.

L A

A C T E P R E M I E R. 241

L A C O M T E S S E.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

L E M A R Q U I S.

Oui, j'y songe.

L A C O M T E S S E.

Il faudra que dans cet heureux jour  
De sa royale main sa bonté ratifie  
Le contrat qui vous doit engager à Julie.  
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,  
Aimable, jeune, riche.

L E M A R Q U I S.

Elle est riche? tant mieux;  
Marions-nous bientôt.

L A C O M T E S S E.

Se peut-il à votre âge  
Que du seul intérêt vous parliez le langage!

L E M A R Q U I S.

Oh j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;  
Elle me plaît beaucoup : mais je ne lui plais pas.

L A C O M T E S S E.

Ah mon fils, apprenez du moins à vous connaître.  
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.  
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur;  
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

L E M A R Q U I S.

Je suis fort naturel.

L A C O M T E S S E.

Oui, mais soyez aimable.  
Cette pure nature est fort insupportable.

*Théâtre. Tome VIII.*

Q

Vos pareils sont polis ; pourquoi ? c'est qu'ils ont eu  
 Cette éducation qui tient lieu de vertu :  
 Leur ame en est empreinte ; et si cet avantage  
 N'est pas la vertu même , il est sa noble image.  
 Il faut plaire à sa femme , il faut plaire à son roi ,  
 S'oublier prudemment , n'être point tout à foi ,  
 Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.  
 Pour vivre heureux , mon fils , que faut-il ? savoir vivre.

L E M A R Q U I S.

Pour le roi , nous verrons comme je m'y prendrai :  
 Julie est autre chose , elle est fort à mon gré ;  
 Mais je ne puis souffrir , s'il faut que je le dise ,  
 Que le savant Charlot la suive et la courtise ;  
 Il lui fait des chansons.

L A C O M T E S S E.

Vous vous moquez de nous :  
 Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

L E M A R Q U I S.

Oui ; je ne cache point que je suis en colère  
 Contre tous ces gens - là qui cherchent tant à plaire.  
 Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

L A C O M T E S S E.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?  
 Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable  
 Peut-il par son mérite être envers vous coupable ?  
 Je dois tout à sa mère ; oui , je lui dois mon fils :  
 Aimez un peu le sien. Du même lait nourris ,  
 L'un doit protéger l'autre ; ayez de l'indulgence ,  
 Ayez de l'amitié , de la reconnaissance ;  
 Si vous étiez ingrat , que pourrais-je espérer ?  
 Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

L E M A R Q U I S.

Ah ! vous m'attendrifiez ; Madame , je vous jure  
De respecter toujours mon devoir , la nature ,  
Vos sentimens.

L A C O M T E S S E.

Mon fils , j'aurais voulu de vous ,  
Avec tant de respect , un mot encor plus doux.

L E M A R Q U I S.

Oui , le respect s'unit à l'amour qui me touche.

L A C O M T E S S E.

Dites-le donc du cœur ainfi que de la bouche.

S C E N E V I.

LA COMTESSE , LE MARQUIS , CHARLOT.

L A C O M T E S S E.

VENEZ , mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis  
Qu'il ferait désormais de vos meilleurs amis.

L E M A R Q U I S , *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

L A C O M T E S S E.

Ce grand jour d'allégresse  
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.  
Où donc est votre mère ?

C H A R L O T.

Elle pleure toujours ;  
Et j'implore pour moi votre puissant secours ,  
Votre protection , vos bontés toujours chères ,  
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.



Madame, vous savez qu'à Monsieur votre fils,  
 Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.  
 Vivre à vos pieds, Madame, est ma plus forte envie.  
 Le héros des Français, l'appui de sa patrie,  
 Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs  
 A par tant de vertus confondu les fureurs;  
 Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;  
 Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes  
 Mon ame en gémissant se pourrait arracher.  
 La fortune n'est pas ce que je veux chercher.  
 Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.  
 On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,  
 Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui  
 A ces heureux Français qui combattent sous lui.  
 Je ne veux point agir en soldat mercenaire;  
 Je veux auprès du roi servir en volontaire,  
 Hasarder tout mon sang; sûr que je trouverai  
 Auprès de vous, Madame, un asile assuré.  
 Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

L A C O M T E S S E .

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.  
 Mon fils, sans doute, aura pour servir sous sa loi  
 Autant d'empressement et de zèle que toi.

L E M A R Q U I S .

Eh, mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare  
 A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre.

L A C O M T E S S E .

Aimez-le, mon cher fils ; que tout soit oublié.  
 Ça, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

L E M A R Q U I S .

Eh bien, la voilà... mais...

A C T E P R E M I E R. 245

L A C O M T E S S E.

Point de mais.

C H A R L O T *prend la main du Marquis, et la baise.*

Je révère,

J'ose chérir en vous Madame votre mère.

Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;

Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

L E M A R Q U I S.

Va... je suis très-content.

L A C O M T E S S E.

Son bon cœur se déclare ;

Le mien s'épanouit... Quel bruit, quel tintamarre !

S C E N E V I I.

Les Acteurs précédens. *Plusieurs domestiques en livrée et d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, LA NOURRICE *dans le fond ; elles arrivent plus lentement.* LA COMTESSE DE GIVRY *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS *et* CHARLOT.

G U I L L O T, *accourant.*

**L**E roi vient.

P L U S I E U R S D O M E S T I Q U E S.

C'est le roi.

G U I L L O T.

C'est le roi, c'est le roi.

B A B E T.

C'est le roi ; je l'ai vu tout comme je vous voi.

Q 3

Il était encor loin , mais qu'il a bonne mine !

G U I L L O T.

Donne-t-il des foufflets ?

L A C O M T E S S E.

A peine j'imagine  
Qu'il arrive fitôt; c'est ce soir qu'on l'attend;  
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.  
Allons tous.

J U L I E.

Je vous suis . . . je rougis ; ma toilette  
M'a trop long-temps tenue , et n'est pas encor faite.  
Est-ce bien déjà lui ?

G U I L L O T.

Ne le voyez-vous pas  
Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

B A B E T.

Il est très-beau . . . C'est lui. Les filles du village  
Trottent toutes en foule , et font sur son passage.  
J'y vais aussi , j'y vole.

L A C O M T E S S E.

Oh je n'entends plus rien.

J U L I E.

Ce n'est pas lui.

B A B E T, *allant et venant.*

C'est lui.

G U I L L O T.

Je m'y connais fort bien,  
Tout le monde m'a dit *c'est lui*, la chose est claire.  
L' I N T E N D A N T, *arrivant à pas comptés.*  
Ils se font tous trompés selon leur ordinaire.  
Madame, un postillon que j'avais fait partir  
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir ,

Vous ramenait en hâte une troupe altérée,  
 Moitié déguenillée, et moitié surdorée,  
 D'excellens pâtiffiers, d'acteurs italiens,  
 Et des danseurs de corde, et des musiciens,  
 Des flûtes, des hautbois, des cors et des trompettes,  
 Des feseurs d'acrostiche, et des marionnettes.  
 Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins ;  
 On le crie au village et chez tous les voisins ;  
 Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire ;  
 Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

G U I L L O T.

Nous voilà tous bien fots !

L A C O M T E S S E.

Mais quand vient-il ?

L' I N T E N D A N T.

Ce soir.

L A C O M T E S S E.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.  
 Mon fils, donnez la main à la belle Julie.  
 Bon soir, Charlot.

L E M A R Q U I S.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuie !

( *ils sortent : la comtesse reste avec la nourrice.* )

L A C O M T E S S E.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.  
 A bien placer ton fils mes vœux sont résolus :  
 Il servira le roi ; je ferai sa fortune ;  
 Je veux que cette joie à nous deux soit commune.  
 Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,  
 Vous rendre tous heureux ; c'est-là ce qui soutient,

C'est - là ce qui console et qui charme la vie.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Vous me rendez confuse , et mon ame attendrie  
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

L A C O M T E S S E.

Qui donc en est plus digne ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E , *tristement.*

Ah !

L A C O M T E S S E.

Nos félicités

S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Ce beau jour , il est vrai , doit bannir la tristesse.

L A C O M T E S S E.

Va , fais danser nos gens avec les violons.

Ton fils nous aidera.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Mon fils ! ... Madame... allons.

*Fin du premier acte.*

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

JULIE, M<sup>me</sup> AUBONNE, CHARLOT.

J U L I E.

**E**NFIN, je le verrai ce charmant Henri quatre,  
Ce roi brave et clément qui fait plaie et combattre,  
Qui conquiert à la fois son royaume et nos cœurs,  
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,  
Et qui fait triompher, si j'en crois les nouvelles,  
Des ligueurs, des Romains, des héros et des belles.

C H A R L O T, *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme ; elle est tout comme moi.

J U L I E.

Lifette à me parer a réussi, je croi.  
Comment me trouvez-vous ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Très-belle et très-bien mise.

Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,  
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux  
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

J U L I E.

Oui, ses yeux seulement... il a le cœur fort tendre :  
On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre ;  
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet...  
Eh mon Dieu ! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

C H A R L O T.

Un bouquet ! allons vite.

*( il sort. )*M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Eh bien , belle Julie ,

Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie ;  
 Il signera du moins le contrat projeté ,  
 Qui fera par Madame avec vous présenté.  
 Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence ,  
 Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

J U L I E.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché ,  
 Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?  
 Par la digne Comtesse en ces murs élevée ,  
 Conduite par vos soins , à son fils réservée ,  
 Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour  
 Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour ;  
 Il n'a jamais montré ces douces complaisances ,  
 Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.  
 Il est sombre , il est dur , il me doit alarmer ;  
 Il ose être jaloux , et ne fait point aimer.  
 J'aime avec passion sa vertueuse mère :  
 Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !  
 Ses airs , et son ton brusque , et sa grossièreté ,  
 Affligent vivement ma sensibilité.  
 D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.  
 La nature me fit une ame honnête et tendre.  
 J'aurais voulu chérir mon mari.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Parlez net :

Développez un cœur qui se cache à regret.  
 Le marquis est haï ?

J U L I E.

Tout autant qu'haïssable ;  
 C'est une aversion qui n'est pas surmontable.  
 A sa mère après tout je ne puis l'avouer.  
 De quinze ans de bontés je dois trop me louer ;  
 Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle ;  
 Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.  
 Voilà mes sentimens , mes chagrins et mes vœux.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Ce mariage - là fera des malheureux.  
 Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

J U L I E.

Et moi que devenir ? comment faire , nourrice ?  
 Tu ne me réponds point , tu rêves tristement ,  
 Ma chère Aubonne !

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Hélas !

J U L I E.

Pourrais-tu prudemment  
 Engager la Comtesse à différer la chose ?  
 Tu fais la gouverner , ton avis en impose ;  
 Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener  
 A me laisser le temps de me déterminer. . . .  
 Mais réponds donc.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Hélas ! . . . oui , ma belle Julie. . .

( *en pleurant.* )

Votre demande est juste . . . elle fera remplies.



## S C E N E I I.

JULIE, M<sup>me</sup> AUBONNE, CHARLOT.

C H A R L O T.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

J U L I E.

Ce n'est point là le mien ; le vôtre est bien mieux fait ,  
 Mieux choisi, plus brillant. . . Que votre fils , ma Bonne,  
 Est galant et poli ! . . . Tous les jours il m'étonne.  
 Est-il vrai qu'il nous quitte ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Il veut servir le roi.

J U L I E.

Nous le regretterons.

C H A R L O T.

Je fais ce que je doi. ( a )

Oui , mon père est soldat du plus grand des monarques :  
 Il fut blessé , Madame , à la bataille d'Arques.  
 Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.  
 Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour ;  
 Oui , je voudrais servir Henri quatre et Madame.

J U L I E à Aubonne.

La Bonne , vous pleurez !

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

J'en ai sujet : mon ame

Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

J U L I E.

Quoi ! pouvez-vous sans joie et sans vous attendrir

Voir un fils si bien né, si rempli de courage  
 Au - dessus de son rang , au - dessus de son âge ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Il paraît en effet digne de vos bontés ;  
 Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

J U L I E.

Votre amour est bien juste; il est touchant , ma Bonne.  
 Mais , il faut l'avouer , votre douleur m'étonne.  
 Quel est votre chagrin? . . . çà , dites-moi , Charlot. . .  
 Non... Monsieur... mon ami... ma mère... que ce mot...  
 De Charlot. . . convient mal . . . à toute sa personne !

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Oh les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

J U L I E.

Charlot. . . ma Bonne ! . . .

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Eh quoi ?

J U L I E.

D'où vient que votre fils

Est différent en tout de monsieur le Marquis ?  
 L'art n'a rien pu sur l'un , dans l'autre la nature  
 Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Vous le flattez beaucoup.

J U L I E.

Le roi vient aujourd'hui ;

Je dois avoir l'honneur de danser avec lui. . .  
 Je voudrais répéter. . . Vous dansez comme un ange.

C H A R L O T.

Je ne mérite pas. . .

J U L I E.

Cela n'est point étrange :

Vous avez réussi dans les jeux , dans les arts  
 Qui de nos courtifans attirent les regards ;  
 Les armes , le deffein , la danfe , la mufique ,  
 Enfin dans toute étude où votre efprit s'applique ;  
 Et c'est pour votre mère un plaifir bien parfait . . .  
 Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet . . .  
 Et je danferai mieux vous ayant pour modèle.

C H A R L O T.

Ah ! vous feule en fervez . . . mais le refpect , le zèle  
 Me forcent d'obéir. Il faut un violon ,  
 Je cours en chercher un , s'il vous plaît.

J U L I E.

Mon Dieu non . . .

Vous chantez à merveille ; et votre voix , je penfe ,  
 Bien mieux qu'un violon marquera la cadence ;  
 Affez - vous , ma mère , et voyez votre fils.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point furpris.

( elle s'affied , ils dansent , et Charlot chante. )

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois ,

A fon choix.

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois.

Qui pourrait l'approcher ,

Sans chercher

Le danger ?

On meurt à fes yeux fans espoir ,

On meurt de ne les plus voir.

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois.

J U L I E , *après avoir dansé un seul couplet.*  
Vous êtes donc l'auteur de la chanson !

C H A R L O T .

Madame ,

C'est un faible portrait d'une timide flamme.  
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.  
Par votre goût sans doute ils feront rejetés.

J U L I E .

Ils n'offensent personne... ils ne peuvent déplaire ;  
Ils ne peuvent surtout exciter ma colère :  
Ils ne font pas pour moi.

C H A R L O T .

Pour vous !... je n'oserais  
Perdre ainsi le respect , profaner vos attraits.

J U L I E .

Une seconde fois je puis donc les entendre...  
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.  
Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

J U L I E *recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des lois

Aux bergers , aux rois , &c.

*Majeur.*

Vous seule ornez ces lieux.

Des rois et des dieux

Le maître est dans vos yeux.

Ah ! si de votre cœur

Il était vainqueur ,

Quel bonheur !

C H A R L O T.

Tout parle en ce beau jour  
D'amour.

Un roi brave et galant ,  
Charmant ;

Partage avec vous  
L'heureux pouvoir de régner sur nous.  
Elle donne des lois , &c.  
On meurt à ses yeux sans espoir ,  
On meurt de ne les plus voir.

## S C E N E I I I.

LE MARQUIS *entre, et les voit danser, pendant que*  
M<sup>me</sup> AUBONNE *est assise et s'occupe à coudre.*

L E M A R Q U I S.

**M**EURT de ne les plus voir ! . . . Notre belle héritière,  
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.  
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis.

C H A R L O T.

Pourquoi non ?

J U L I E.

Mais je crois qu'il m'est assez permis  
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,  
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

L E M A R Q U I S.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.  
Profitez-vous beaucoup ? et les payez-vous cher ?

J U L I E.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance.  
Si vous êtes fâché de cette préférence,

Si

Si mon petit mennet vous donne quelque ennui,  
Que n'avez-vous appris... à danser comme lui?

L E M A R Q U I S.

Ouais!

C H A R L O T.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère.  
Vous aviez assuré votre adorable mère  
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :  
Mon cœur le méritait ; il l'osaït espérer.

( en montrant Julie.)

Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,  
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême :  
Ses ordres sont sacrés ; chacun doit les remplir.  
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

C'est très-bien riposté ; Charlot doit le confondre.

L E M A R Q U I S.

Quand ce drôle a parlé, je ne fais que répondre.  
Ecoute, mon garçon ; je te défends... à toi,

( Charlot le regarde fixement. )

De montrer quand j'y suis de l'esprit plus que moi.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Quelle idée!

J U L I E.

Eh, comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

L E M A R Q U I S.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.  
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,  
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

J U L I E.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée!  
Allez, votre colère est trop prématurée.

Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;  
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.  
Vous vous faites haïr. . . Monsieur, prenez-y garde.  
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect :  
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,  
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse ;  
Mais. . .

L E M A R Q U I S.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !  
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

J U L I E.

Mais, Monsieur. . .

L E M A R Q U I S, *menaçant Charlot.*

Si. . .

C H A R L O T.

Quoi, fi ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E, *se mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix ;

Eh mon Dieu ! je crains tout.

L E M A R Q U I S.

Sors d'ici tout à l'heure.

Je te l'ordonne.

J U L I E.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

C H A R L O T.

A tous les deux, Monsieur, je fais ce que je doi ;

( *en regardant Julie.* )

Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

L E M A R Q U I S.

Ah! c'en est trop, faquin.

C H A R L O T.

C'en est trop, je l'avoue;  
 Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.  
 Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri  
 Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.  
 De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.  
 A mon côté, Monsieur, si j'avais une épée,  
 Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,  
 Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

L E M A R Q U I S.

Quoi! misérable...

J U L I E.

Encore!

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Allez, mon fils, de grâce,  
 Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place;  
 Tout ira bien, cédez, quoique très-offensé.

C H A R L O T.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.  
 (*il sort.*)

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

J U L I E.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

L E M A R Q U I S.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,  
 Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.  
 Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire  
 De combattre à la fois deux femmes en colère.



## S C E N E I V.

J U L I E , M<sup>me</sup> A U B O N N E .M<sup>me</sup> A U B O N N E .

N O N , vous n'aurez jamais ce brutal de marquis ;  
Qu'ai-je fait ! non , ces nœuds sont trop mal assortis.

J U L I E .

Quoi ! tu me serviras ?

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Je réponds que sa mère  
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...  
M'y voilà résolue.

J U L I E .

Ah ! que je te devrai !

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !  
Du public cependant respectons l'allégresse.  
Trop de monde à présent entoure la comtesse.  
Comment parler , comment , par un trouble cruel ,  
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel ?

J U L I E .

Je le fais , et je crains que mon refus la blesse :  
Pour ce fils que je hais , je connais sa tendresse.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler...  
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

J U L I E.

La nature , il est vrai , parle beaucoup en elle.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Elle peut s'aveugler.

J U L I E.

Je compte sur ton zèle ,  
Sur tes conseils prudens , sur ta tendre amitié.  
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Hélas ! tout dès long-temps trompa mes espérances.

J U L I E.

Tu gémis.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Oui , je suis dans de terribles tranfes...  
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir :  
Je ferai juste.

J U L I E.

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

S C E N E V.

J U L I E , M<sup>me</sup> A U B O N N E , B A B E T.

B A B E T , *accourant avec empressement.*

A L L E Z , votre marquis est un vrai trouble-fête.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Je ne le fais que trop.

B A B E T.

Vous savez qu'on apprête  
Cette longue feuillée , où Charlot de ses mains  
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.

Il a dans cent endroits disposé cent lumières,  
 Où du nom de Henri les brillans caractères  
 Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.  
 Ce spectacle admirable attirait les passans :  
 Les filles l'entouraient ; toute notre sequelle  
 Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,  
 Dans un lesté pourpoint faisant tous ces apprêts ;  
 Mais Monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,  
 A voulu tout changer ; et Charlot au contraire  
 A dit que tout est bien. Le marquis en colère  
 A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit.  
 Ce silence au marquis a causé du dépit ;  
 Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire  
 Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

J U L I E.

Ah ! Charlot est blessé.

B A B E T.

Non, il s'est lestement  
 Relevé d'un seul faut. . . Il s'est fâché vraiment :  
 Il a dit de gros mots.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

De cette bagatelle  
 Il peut naître aisément une grande querelle.  
 Je crains beaucoup.

J U L I E.

Je tremble.

S C E N E V I.

JULIE , M<sup>me</sup> AUBONNE , BABET , GUILLOT.

G U I L L O T , *en criant.*

A H mon Dieu ! quel malheur !

J U L I E .

Quoi !

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Qu'est-il arrivé ?

G U I L L O T .

Notre jeune seigneur. . .

J U L I E .

A - t - il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

G U I L L O T .

Il ne donnera plus des soufflets , je vous jure ,

A moins qu'il n'en revienne.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Ah mon Dieu ! que dis-tu ?

G U I L L O T .

Babet l'aura pu voir.

B A B E T .

J'ai dit ce que j'ai vu ,

Pas grand'chose.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Eh , butor , dis donc vite de grâce

Ce qui s'est pu passer , et tout ce qui se passe.

G U I L L O T .

Hélas ! tout est passé. Le marquis là dehors

Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Ah, malheureuse!

J U L I E.

Hélas, vous répandez des larmes !

Mais ce n'est pas Charlot; Charlot n'avait point d'armes.

G U I L L O T.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent  
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement.

L'autre, qui fagement se battait en retraite,

Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.

Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien

D'attendre Monseigneur, il ne ménage rien.

J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :

Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à son maître.

Mais Charlot lui difait, Monsieur, n'approchez pas ;

Il s'est trop approché, voilà le mal.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Hélas !

Allons le secourir, s'il en est temps encore.

## S C E N E V I I.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L' I N T E N D A N T.

N O N, il n'en est plus temps.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Juste Ciel que j'implore !

L' I N T E N D A N T.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.

Cachons bien à sa mère un si triste accident.

M<sup>me</sup> A U B O N N E, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L' I N T E N D A N T.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire  
Sous mes yeux s'est passée, et presque au même instant,  
Pour préparer Madame à cet événement,  
J'empêche si je puis qu'on n'entre et qu'on ne sorte :  
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.  
Madame heureusement se retire en secret,  
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet  
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.  
Ne bleffons point un cœur si sensible et si tendre ;  
Epargnons une mère.

J U L I E.

Hélas ! à quel état

Sera-t-elle réduite après cet attentat ?

Je plains son fils . . . le temps l'aurait changé peut-être.

L' I N T E N D A N T.

Il était bien méchant ; mais il était mon maître.

M<sup>me</sup> A U B O N N E.

Quelle mort ! et par qui !

L' I N T E N D A N T.

Dans quel temps, juste Ciel !

Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,

Quand le roi vient chez nous !

J U L I E.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,

Que deviendra Charlot ?

L' I N T E N D A N T.

Peut-être sa personne

Aux mains de la justice est livrée à présent.

J U L I E .

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant :  
La justice est injuste.

L' I N T E N D A N T .

Ah ! les lois font bien dures.

B A B E T à *Guillot*.

Charlot ferait perdu !

G U I L L O T .

Ce sont des aventures

Qui font bien de la peine , et qu'on ne peut prévoir.  
On est gai le matin , on est pendu le soir.

B A B E T .

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort ?

L' I N T E N D A N T .

Sans doute ;

Le médecin l'a dit.

J U L I E .

Plus de ressource ?

G U I L L O T à *Babet*.

Ecoute ,

Il en difait de moi l'an passé tout autant ;  
Il croyait m'enterrer ; et me voilà pourtant.

L' I N T E N D A N T .

Non , vous dis-je , il est mort , il n'est plus d'espérance.  
Mes enfans , au logis gardez bien le silence.

G U I L L O T .

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

J'en mourrai . . . mais allons , le dessein en est pris.

( *elle sort.* )

A C T E S E C O N D. 267

B A B E T.

Ah ! j'entends bien du bruit et des cris chez Madame !

G U I L L O T.

On n'a jamais gardé le silence.

J U L I E.

Mon ame

D'une si bonne mère éprouve les douleurs.

Courons , allons mêler mes larmes à ses pleurs.

*Fin du second acte.*



## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes  
de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

C H A R L O T.

J'AURAIS pu fuir fans doute, et ne l'ai pas voulu.  
Je défire la mort, et j'y suis résolu.

L' I N T E N D A N T.

La justice est ici. Madame la comtesse  
Sait la mort de son fils ; la douleur qui la presse  
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.  
Quel malheur !

G U I L L O T.

Il devait en user comme moi,  
Ne se point revancher, imiter ma sagesse ;  
Je l'avais averti.

C H A R L O T.

J'ai tort, je le confesse.

B A B E T.

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux  
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux.

G U I L L O T.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

C H A R L O T.

J'espère  
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.

Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi? ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,  
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.  
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!  
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse  
De Monsieur le marquis; et mes funestes coups  
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.  
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,  
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(à l'Intendant.)

Vous, Monsieur, si jamais dans leur triste maison  
Après cet attentat vous prononcez mon nom,  
J'ose vous conjurer de bien dire à Madame  
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,  
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,  
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:  
Daignez en dire autant à la noble Julie.  
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie  
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.  
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,  
Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle...  
Adieu... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,

Que ce jour malheureux doit bien se déplorer !

G U I L L O T.

Tout pleure , je ne fais s'il faut aussi pleurer.

Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plaît , quoi qu'il fasse.

On n'en ferait pas tant pour moi.

B A B E T à ceux qui emmènent Charlot.

Messieurs , de grâce ,

Ne l'enlevez donc pas . . . suivons-le au moins des yeux.

G U I L L O T.

Allons , suivons aussi , car on est curieux.

### S C E N E I I.

J U L I E , L' I N T E N D A N T.

J U L I E.

A H ! je respire enfin . . . Madame évanouie  
 Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie ;  
 Ses femmes à l'envi , les miennes tour à tour  
 Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.  
 Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle ,  
 Devant la secourir , ne soit pas auprès d'elle !  
 Vainement je la cherche , on ne la trouve pas.

L' I N T E N D A N T.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras :  
 Par une fausse porte elle s'est éclipsee.  
 Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.  
 Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

J U L I E.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?

Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grâce ,  
Son grand cœur doit la faire.

L' I N T E N D A N T.

On peut punir l'audace  
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :  
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur ,  
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles  
Vit tous les droits sans force , et les lois inutiles.  
A peine nous sortons de ces temps orageux.  
Henri qui fait sur nous briller des jours heureux  
Veut que la loi gouverne , et non pas qu'on la brave.

J U L I E.

Non , le brave Henri ne peut punir un brave.  
Je suis la cause , hélas ! de cet affreux malheur ;  
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur ,  
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.  
Ce malheureux marquis dans sa fotte colère ,  
Se croyant tout permis , a forcé cet enfant  
A tuer son seigneur , et fort innocemment.  
Je saurai recourir à la clémence auguste ,  
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.  
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;  
Il y fera sensible , il fera notre appui.

L' I N T E N D A N T.

Dieu le veuille !

## S C E N E I I I .

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

B A B E T .

**A**U secours ! ah mon Dieu , la misère !  
 Protégez-nous , Madame , en cette horrible affaire.  
 Les filles ont recours à vous dans la maison.

J U L I E .

Quoi , Babet ?

B A B E T .

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

J U L I E .

O Ciel !

B A B E T .

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête  
 L'ont fait conduire , hélas ! d'un air bien mal-honnête.  
 Pour comble de malheur , le roi dans le logis  
 Ne viendra point , dit-on , comme il l'avait promis.  
 On ne dansera point , plus de fête . . . Ah Madame !  
 Que de maux à la fois ! . . . Tout cela perce l'ame.

J U L I E .

Charlot est en prison !

L' I N T E N D A N T .

Cela doit aller loin.

B A B E T .

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin.  
 Chacun vous aidera ; tout le château vous prie.  
 Les morts ont toujours tort , et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

JULIE.

Madame fort déjà de ses appartemens.

Dans quel accablement elle est ensevelie !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE *soutenue*  
*par deux suivantes.*

LA COMTESSE.

**M**ES filles, laissez-moi ; que je parle à Julie.  
Dans ma chambre avec moi je ne faurais rester.

L'INTENDANT à *Babet.*

Elle veut être seule , il faut nous écarter.

*(ils sortent.)*

LA COMTESSE, *se jetant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie , en ma douleur profonde ,  
Ne m'abandonnez pas. . . je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère , et mon cœur  
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille voilà donc quel est votre hymenée ;  
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort . . . et je fais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.

Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,  
 J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!  
 Ah Julie!

J U L I E.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,  
 Comment de la maison faire au roi les honneurs?

L A C O M T E S S E.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;  
 Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte;  
 Il aura des égards; il ne mêlera pas  
 L'appareil des festins à celui du trépas.  
 Le roi ne viendra point . . . tout a changé de face.

J U L I E.

Ainsi . . . le meurtrier . . . n'aura donc point sa grâce?

L A C O M T E S S E.

Il est bien criminel.

J U L I E.

Il s'est vu bien pressé.

A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

L A C O M T E S S E, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

J U L I E.

Votre fils en colère . . . . .

L A C O M T E S S E, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.  
 Le fils de sa nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!  
 Cette femme, après tout, dont les soins infinis  
 Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,  
 En ne paraissant point le condamne elle-même.

ACTE TROISIEME. 275

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LACOMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon sort est plus affreux,  
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse ?

LACOMTESSE.

Quoi ? deux morts au lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourrice

Ferait donc la troisième.

LACOMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.

Elle est mère . . . et je fais ce qu'il en doit coûter.

Hélas ! ne parlons point de vengeance et de peine ;

Ma douleur me suffit.

*(on entend du bruit.)*

JULIE.

Quelle rumeur soudaine ?

*(le peuple derrière le théâtre.)*

Vive le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! le roi ! *(b)*

SCENE V.

Les Personnages précédens, M<sup>me</sup> AUBONNE.

M<sup>me</sup> AUBONNE.

Ce n'est pas lui, Madame, hélas ! ce n'est que moi.  
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,  
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue,

S 2



J'avais pris des chevaux ; et je viens à genoux  
 Révéler votre sort et mon crime envers vous.  
 Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.  
 Je ne mérite pas que vous me fassiez grâce.

L A C O M T E S S E .

Quoi ! malheureuse ! as-tu paru devant le roi !

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi :  
 Ce monarque adoré ne rebute personne ;  
 Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne,  
 J'ai tout dit.

L A C O M T E S S E .

Qu'as-tu dit ? quels étranges discours  
 Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours !  
 Laisse-moi.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Non, fachez cet important mystère,  
 Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

L A C O M T E S S E .

Où suis-je, juste Dieu ! pourrais-je m'en flatter ?  
 Ah ! Julie, entends-tu ?

J U L I E .

J'aime à n'en point douter.

M<sup>me</sup> A U B O N N E .

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage  
 Du comte de Givry voir la parfaite image.  
 Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi  
 Où la ligue accablait les partisans du roi,  
 Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière  
 Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière ;  
 Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras,  
 Ce malheureux enfant touchait à son trépas ;

Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée  
 De la fatale erreur où vous fûtes jetée.  
 Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.  
 Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,  
 Vos soins vous attachaient à cette créature,  
 Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.  
 Mon mari que le roi vient de faire appeler,  
 Interrogé par lui, vient de tout révéler.  
 C'est un brave soldat que ce grand prince estime.  
 Tout est prouvé.

L A C O M T E S S E .

Julie, heureux jour, heureux crime !

J U L I E .

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

*S C E N E V I et dernière.*

Les Personnages précédens, LE ROI et toute sa cour,  
 CHARLOT.

L E R O I .

**J**E viens mettre en vos bras le comte de Givry,  
 Le fils de mon ami, qui le fera lui-même.  
 Je rends grâces au ciel dont la bonté suprême  
 Par le coup inoui d'un étrange moyen  
 A fait votre bonheur, et préparé le mien.  
 Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère;  
 Il me suivra demain dans la noble carrière  
 Où de tout temps, Madame, ont couru vos aïeux.  
 Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;

278 CHARLOT. ACTE III.

Je cours de ce château dans le champ de la gloire ;  
Mon fort est de chercher la mort ou la victoire.  
Votre fils combattra, Madame, à mes côtés.  
Mais, délivrés tous deux de nos adverstés,  
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

L A C O M T E S S E .

Adorons des Français le vainqueur et le père.

*Fin du troisième et dernier acte.*

V A R I A N T E S  
D E C H A R L O T

O U L A C O M T E S S E D E G I V R Y .

(a) J E fais ce que je doi.  
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie  
A servir dignement la divine Julie.  
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,  
Entre un héros et vous pourrait se partager !  
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance  
A permis de nourrir cette noble espérance !  
Pour moi qu'aux derniers rangs le fort veut captiver,  
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,  
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,  
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,  
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir  
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

J U L I E .

Ah ! je me souviendrai de vous toute ma vie.  
Elevée avec vous, moi ! que je vous oublie !  
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.  
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits,  
Une très-bonne mère, et, s'il le faut, moi-même,  
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.  
Ma Bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

M<sup>me</sup> A U R O N N E , *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

C H A R L O T .

Ah ! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence,  
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance ;  
Faites-moi mieux parler que je ne puis,

J U L I E .

Charlot...

.....

L A C O M T E S S E .

Dans l'état où je suis, ô Ciel ! il vient chez moi !

## S C E N E V.

LE COURRIER *en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

J U L I E.  
C H A R L O T fera fauvé.

L E C O U R R I E R.  
Le duc de Bellegarde  
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.  
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

J U L I E.  
Le roi ne viendra point ?

L E C O U R R I E R.  
Je n'en ai rien appris.  
Il est à la distance à peu-près d'une lieue,  
Dans un petit village avec sa garde bleue.

J U L I E.  
Il viendra, j'en suis sûre.

## S C E N E V I.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.*

L A C O M T E S S E, *allant au-devant de lui.*

A H ! Monsieur, vous venez  
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

L E D U C.  
Je l'espère, Madame ; ici le roi m'envoie :  
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.  
( à Julie qui veut sortir. )  
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi ;  
Votre aimable présence est nécessaire ici.

Sur le destin d'un fils, Madame, et sur le vôtre  
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.

( *il s'assied entre elles.* )

Une madame Aubonne, accourant vers le roi,  
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :  
Le roi vous le savez ne rebute personne.

L A C O M T E S S E.

Ce prince daigne être homme.

J U L I E.

Ah, l'ame grande et bonne !

L E D U C.

Cette femme à mon maître a dit de point en point  
Ce que je vais conter... ne vous affligez point,  
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique.  
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :  
On le crut mort long-temps ; vous n'aviez jamais vu  
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu ?

L A C O M T E S S E.

Il est trop vrai.

L E D U C.

C'était au temps même où la guerre,  
Ainsi que tout l'Etat, défolait votre terre.  
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :  
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs ;  
Et sans doute en secret elle fut trop flattée  
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.  
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

L A C O M T E S S E.

Ah ! tout mon cœur s'échappe : ah grand Dieu !

J U L I E.

Tout le mien

Est saisi, transporté.

L A C O M T E S S E.

Quel bonheur !

J U L I E.

Quelle joie !

L A C O M T E S S E.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voye.

Mais.... serait-il bien vrai?....

L E D U C.

Rien n'est plus avéré.

L A C O M T E S S E.

Ah ! si j'avais rempli ce devoir si sacré  
De ne pas confier au lait d'une étrangère  
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,  
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

L E D U C.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

L A C O M T E S S E.

Cependant

Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?

L E D U C.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.  
Votre fils réchappa ; mais l'échange était fait.  
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.  
Vos soins vous attachaient à cette créature,  
Et l'habitude en vous passait pour la nature.  
La nourrice voulut dissiper votre erreur ;  
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur,  
Craignant en disant vrai de passer pour menteuse ;  
Et la vérité même était trop dangereuse.  
Dans un billet secret avec soie cacheté,  
Son mari vieux soldat mit cette vérité.  
Le billet déposé dans les mains d'un notaire,  
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.  
Le soldat même, à part interrogé long-temps,  
Menacé de la mort, menacé des tourmens,  
D'un air simple et naïf a conté l'aventure.  
Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture :  
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.  
Il a tout confirmé : des témoins entendus  
Sur le lieu, sur le temps, sur chaque circonstance,  
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.  
On ne le trompe point ; il fait sonder les cœurs :  
Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.  
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme  
Que pour aimable et brave ici chacun renomme.

De votre père, hélas ! c'est le portrait vivant ;  
 Votre père mourut quand vous étiez enfant,  
 Massacré près de moi dans l'horrible journée  
 Qui fera de l'Europe à jamais condamnée.  
 C'est lui-même, vous dis-je : oui, c'est lui ; je l'ai vu :  
 Frappé de son aspect, j'en suis encore ému ;  
 J'en pleure en vous parlant.

L A C O M T E S S E.

Vous ravissez mon ame.

J U L I E.

Que je sens vos bienfaits !

L E D U C.

Agréez donc, Madame,

Que la triste nourrice, appuyant mes récits,  
 Puisse ici retrouver son véritable fils.  
 Il était expirant ; mais on espère encore  
 Qu'il pourra réchapper : sa mère vous implore ;  
 Elle vient ; la voici qui tombe à vos genoux.

(b) S C E N E V I et dernière.

Les Acteurs précédens : M<sup>me</sup> AUBONNE, CHARLOT.

M<sup>me</sup> AUBONNE, *se jetant aux pieds de la Comtesse.*

J'AI mérité la mort.

L A C O M T E S S E.

C'est assez, levez-vous :

Je dois vous pardonner puisque je suis heureuse.  
 Tu m'as rendu mon sang.

(*la porte s'ouvre : Charlot paraît avec tous les domestiques.*)

CHARLOT dans l'enfoncement, avançant quelques pas.

O destinée affreuse !

Où me conduirez-vous ?

L A C O M T E S S E, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils !



284 VARIANTES DE CHARLOT.

CHARLOT.

Vous ! ma mère !

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O Ciel, je te bénis.

LA COMTESSE, *le tenant embrassé.*

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'est toi que j'embrasse ;  
Tu fauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi  
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, marquis.

Je ne fais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais

Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français...

Mon fils !

CHARLOT, marquis.

J'en ferai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaitre.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*tout le monde crie.*)

Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

*Fin des Variantes.*

L E

DEPOSITAIRE,

*COMEDIE DE SOCIÉTÉ.*

Jouée à la campagne en 1767.



## P R E F A C E.

L'ABBÉ de *Châteauneuf*, auteur du dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante.

„ *Molière* nous cita M<sup>lle</sup> *Ninon de l'Enclos*,  
„ comme la personne qu'il connaissait sur qui  
„ le ridicule faisait une plus prompte impres-  
„ sion, et nous apprit qu'ayant été la veille  
„ lui lire son *Tartufe* (selon sa coutume de  
„ la consulter sur tout ce qu'il faisait), elle  
„ l'avait payé en même monnaie par le récit  
„ d'une aventure qui lui était arrivée avec un  
„ scélérat à peu-près de cette espèce, dont elle  
„ lui fit le portrait avec des couleurs si vives  
„ et si naturelles que si sa pièce n'eût pas été  
„ faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais  
„ entreprise, tant il se ferait cru incapable de  
„ rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que  
„ le *Tartufe* de M<sup>lle</sup> *l'Enclos*. „

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi, je ne fais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du *Tartufe*, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de *Ninon* de quoi construire son inimitable pièce, le

chef-d'œuvre du bon comique , de la saine morale , et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs , il y a , comme on fait , une prodigieuse différence entre raconter plaisamment , et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte , sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier , je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs ; il me répondit que non , mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait , et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie , et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui ; il courut après moi sur l'escalier , et me dit , en faisant le signe de la croix , que si je pouvais l'affurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant , il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois , retint les intérêts par devers lui , et au bout des  
fix

fix mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite histoire. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'*Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde sait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévoit, le dévoit garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'*Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui ayant été volé par des hypocrites avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à

quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral ; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrogne : c'est une mode qui était trop commune du temps de *Ninon*. On fait que *Chapelle* s'enivrait presque tous les jours. *Boileau* même dans ses premières satires, le sobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers, ce qui ferait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf*, page 121.

» Comme le premier usage qu'elle a fait de  
 » sa raison a été de s'affranchir des erreurs  
 » vulgaires, elle a compris de bonne heure  
 » qu'il ne peut y avoir qu'une même morale  
 » pour les hommes et pour les femmes. Suivant  
 » cette maxime, qui a toujours fait la règle de sa  
 » conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui  
 » pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'in-  
 » discrétion, la malignité, l'envie, et tous les  
 » autres défauts, qui, pour être ordinaires aux

» femmes , ne blessent pas moins les premiers  
» devoirs de la société.

» Mais ce principe , qui lui fait ainsi juger des  
» passions selon ce qu'elles font en elles - mêmes ,  
» l'engage aussi , par une suite nécessaire , à ne  
» les pas condamner plus sévèrement dans l'un  
» que dans l'autre sexe. C'est pour cela , par  
» exemple , qu'elle n'a jamais pu respecter l'au-  
» torité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les  
» hommes de tirer vanité de la même passion  
» à laquelle ils attachent la honte des femmes ,  
» jusqu'à en faire leur plus grand , ou plutôt  
» leur unique crime , de la même manière qu'on  
» réduit aussi leurs vertus à une seule , et que  
» la probité , qui comprend toutes les autres , est  
» une qualification aussi inusitée à leur égard ,  
» que si elles n'avaient aucun droit d'y pré-  
» tendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce , et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature , et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la *Ninon* de vingt ans , mais la *Ninon* de quarante.



## P E R S O N N A G E S.

**NINON**, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise ; grand caractère du haut comique.

**GOURVILLE** l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

**GOURVILLE** le jeune, petit-maître du bon ton.

**M. GARANT**, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'avocat **PLACE T**, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

**M. AGNANT**, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.

**M<sup>me</sup> AGNANT**, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

**LISETTE**, } valets de comédie dans l'ancien  
**PICARD**, } goût.

*La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.*





Mon Dieu ! finissez donc ; vous me tournez la tête .

*Le Dépositaire acte 2. Scène 5<sup>e</sup>.*

*J. M. Moreau del. inv.*

1785

*Lemire Sculp.*

LE  
DEPOSITAIRE,  
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie  
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.  
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.  
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.  
Le fils de mon ami vivement m'intéresse ;  
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps  
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.  
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,  
Je fuis pour le conseil ; voilà tout ce que j'aime ;  
Mais la sévérité ne me va point du tout.  
Hélas ! on fait assez que ce n'est point mon goût.  
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;  
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.

T 3

294      L E   D E P O S I T A I R E .

Eh bien , vous aimez donc cette petite Agnant ?

Le jeune G O U R V I L L E .

Oui , ma belle Ninon.

N I N O N .

C'est une aimable enfant.

Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.

J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre frédaine ;

Mais est-ce un simple goût , une inclination ?

Le jeune G O U R V I L L E .

Du moins pour le présent c'est une passion.

Un certain avocat pour mari se propose ;

Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

N I N O N .

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

Le jeune G O U R V I L L E .

Je suis assez heureux pour la persuader.

N I N O N .

Sans doute vous flattez et le père et la mère ,

Et jusqu'à l'avocat : c'est le grand art de plaire.

Le jeune G O U R V I L L E .

J'y mets , comme je puis , tous mes petits talens.

Le père aime le vin.

N I N O N .

C'est un vice du temps ,

La mode en passera . Ces buveurs me déplaisent ,

Leur gaieté m'assourdit , leurs vains discours me pèsent ;

J'aime peu leurs chansons , et je hais leur fracas ;

La bonne compagnie en fait très-peu de cas .

Le jeune G O U R V I L L E .

La mère Agnant est brusque , emportée et revêche ,

Sotte , un oison bridé devenu pie-grièche ;

Bonne diableffe au fond .

N I N O N.

Oui, voilà trait pour trait  
De nos très-fots voisins le fidelle portrait.  
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde ;  
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,  
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,  
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux esprits :  
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'effuie.  
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mais Sophie est charmante et ne m'ennuiera pas.

N I N O N.

Ah! je vous avoûrai qu'elle est pleine d'appas.  
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille  
A vos goûts, quels qu'ils soient, fera toujours facile.  
A la droite raison dans le reste soumis,  
Changez de voluptés, ne changez point d'amis ;  
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,  
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.  
Quoi qu'en disent l'Astrée et Clélie et Cyrus,  
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus ;  
L'amour n'exige point de raison, de mérite. (a)  
J'ai vu des fots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.  
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,  
Infidelle en amour, fidelle en amitié.  
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.  
Votre père n'eut pas de plus constante amie :  
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien ;  
Je dois tout à ses soins ; sans lui je n'aurais rien.

(a) Ce sont les propres paroles de *Ninon*, dans le petit livre de l'abbé de *Châteauneuf*.



Vous savez à quel point j'avais sa confiance :  
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance ;  
Elle occupe le cœur ; je n'ai point de parens,  
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune G O U R V I L L E.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.  
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

N I N O N.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.  
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Pas trop.

N I N O N.

Voici le temps où de votre fortune  
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,  
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.  
Il est si compassé, si grave, si sévère !  
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.  
Il me fait trop sentir que par un fort fâcheux  
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

N I N O N.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.  
Gourville votre père eut la publique estime ;  
Il eut mille vertus, mais il eut, entre nous,  
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.  
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)  
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.  
Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant,  
Son banquier autrefois, et son correspondant,

Pour deux cents mille francs étant son légataire,  
 N'en est, vous le savez, que le dépositaire.  
 Il fera son devoir; il l'a dit devant moi;  
 L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.  
 Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :  
 Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,  
 Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer,  
 Il prétend que je suis une tête légère,  
 Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,  
 Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :  
 Oui, je suis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs;  
 Je ne dois rien, je suis fidelle à mes promesses;  
 Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;  
 Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;  
 Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.  
 Tout marguillier qu'il est, ma foi je le défie  
 De mener dans Paris une meilleure vie.

N I N O N.

Il est un temps pour tout.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon sieur mon frère aîné,

Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.  
 Il est sage et profond, sa conduite est austère;  
 Il lit les vieux auteurs et ne les entend guère;  
 Il méprise le monde : eh bien, qu'il soit un jour  
 Pour prix de ses vertus marguillier à son tour;  
 Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,  
 Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,  
 C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;  
 Je suis assez content d'un honnête entretien.



L'avarice est un monstre; et pourvu que je puisse  
Supplanter l'avocat, mon fort est trop propice.

N I N O N.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.  
Pour Monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:  
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,  
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,  
De sombres visions tourmenta son esprit,  
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.  
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.  
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage.  
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,  
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.  
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,  
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.  
Je ris, lorsque je vois que votre frère a fait  
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune G O U R V I L L E.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

N I N O N.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige:  
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;  
Et je crains les fripons qui gouvernent les fots.

Le jeune G O U R V I L L E.

Voilà le marguillier.

S C E N E I I.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT  
*en manteau noir , grand rabat , gants blancs , large perruque.*

M. GARANT.

JE me suis fait attendre.  
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.  
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le fais.

M. GARANT.

Bien pefans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans ,

Sans mon activité. . . .

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence ,

Sans mon crédit. . . .

NINON.

Encor !

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense ,  
Souffrir un grand déchet ; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle, et vous en fait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres font d'ailleurs si pauvres ! leurs souffrances  
Me percent tant le cœur que de leurs doléances  
Je m'afflige toujours.

N I N O N.

Il faut les secourir ;  
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir !

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous régissez si bien leur petite finance  
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

N I N O N.

Çà, Monsieur l'aumônier, vous savez que céans  
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens ;  
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.  
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré  
Des extrêmes bontés dont je fus honoré  
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,  
Si bon pour ses amis . . . qui fut toujours utile  
A tous ceux qu'il aima . . . qui fut si bon pour moi,  
Si généreux ! . . . je fais tout ce que je lui doi.  
L'honneur, la probité, l'équité, la justice  
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse  
Ce qu'un ami voulait,

N I N O N.

Ah! que c'est parler bien!

Le jeune G O U R V I L L E.

Il est fort éloquent.

M. G A R A N T.

Que dites-vous là?

Le jeune G O U R V I L L E.

Rien.

N I N O N, *le contrefaisant.*

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,  
Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée  
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs  
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. G A R A N T.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;  
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;  
L'honneur, la probité, le sens et la raison  
Demandent qu'on s'applique avec attention  
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,  
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,  
A bien considérer si le droit est lésé,  
Si tout est bien en ordre.

N I N O N.

Eh, rien n'est plus aisé. . . .

Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. G A R A N T.

Oh oui : son testament le fait assez connaître.  
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

N I N O N.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune G O U R V I L L E.

Le compte est clair et net.

M. G A R A N T.

Oui, cette arithmétique  
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique ;  
Egales portions.

N I N O N.

Par cette égalité  
Vous assurez la paix de leur société.

M. G A R A N T.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,  
Quand j'aurai tout réglé.

N I N O N.

Quelle idée est la vôtre !  
Tout est réglé, Monsieur. . . .

M. G A R A N T.

Il faudra mûrement  
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,  
Quelque bon procureur, quelque habile notaire  
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.  
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers  
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon père n'en a point.

M. G A R A N T.

Hélas ! dès qu'on enterre  
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre  
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.  
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,  
Si jamais il fallait que par quelque artifice  
J'éludasse les lois de la sainte justice !

L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout. . .

N I N O N.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,  
Mais il fait écarter ces craintes ridicules.  
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. G A R A N T.

J'en suis persuadé, Madame, je le crois ;  
C'est mon opinion . . . mais la rigueur des lois,  
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,  
Et les prétentions avec les procédures. . .

N I N O N.

Ayez des procédés ; je réponds du succès.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. G A R A N T.

Vous ne connaissez pas, Madame, les affaires,  
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

N I N O N.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant  
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.  
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lifette  
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.  
Elle fait ce que c'est.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'y cours.

S C E N E I I I.

N I N O N , M. G A R A N T.

M. G A R A N T.

A V E C chagrin  
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,  
De mauvais sentimens . . . . une allure mauvaise.  
Je crains que s'il était un jour trop à son aise . . .  
Il ne se confirmât dans le mal . . . .

N I N O N.

Mais vraiment ,  
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. G A R A N T.

Il est fort libertin : une trop grande aisance . . .  
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence . . .  
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

N I N O N.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté  
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :  
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse ;  
Point d'excès , mais son bien lui doit appartenir.

M. G A R A N T.

D'accord , c'est à cela que je veux parvenir.

N I N O N.

Et son frère ?

M. G A R A N T.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires ,  
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

N I N O N.

N I N O N.

Comment donc?...

M. G A R A N T.

Vous avez acheté sous son nom,  
Quand son père vivait, votre propre maison.

N I N O N.

Oui...

M. G A R A N T.

Vous avez mal fait.

N I N O N.

C'était un avantage

Que son père lui fit.

M. G A R A N T.

Mais cela n'est pas sage:  
Nous y remédions; je vous en parlerai:  
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confirmerai...  
Vous êtes belle encore.

N I N O N.

Ah!

M. G A R A N T.

Vous savez, le monde...

N I N O N.

Ah Monsieur!

M. G A R A N T.

Vous avez la science profonde  
Des secrètes façons dont on peut se pousser,  
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer;  
Vous êtes éclairée, avisée et discrète.

N I N O N.

Et surtout patiente.



S C E N E I V.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE,  
LISETTE, un laquais.

L I S E T T E.

AH! la lourde cassette!  
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?  
Picard la traîne à peine.

N I N O N.

Allons vite, ouvrons-la.

L I S E T T E.

C'est un vrai coffre-fort.

N I N O N.

C'est le très-faible reste  
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,  
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa;  
Long-temps à son retour dans ce coffre il puifa.  
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure  
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure:  
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.  
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.  
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,  
Attendant que Monsieur fasse un plus grand partage.

*(on remporte le coffre.)*

L I S E T T E.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune G O U R V I L L E.

L'adorable Ninon!

N I N O N à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon ;  
Vous le voyez , Monsieur.

M. G A R A N T.

Cela n'est pas dans l'ordre ,  
Dans l'exacte équité; la justice y peut mordre.  
Cette caisse au défunt appartient autrefois ;  
Et les collatéraux réclameront leurs droits :  
Il faut pour préalable en faire un inventaire.  
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien , exécutez les généreux desseins  
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. G A R A N T.

Allez ; j'en suis chargé ; n'en foyez point en peine.

N I N O N.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine  
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés ?  
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés ?

M. G A R A N T.

Bientôt. L'œuvre m'attend et les pauvres gémissent :  
Lorsque je suis absent , tous les secours languissent.  
Adieu. . .

*(il fait deux pas et revient.)*

Vous devriez employer prudemment  
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

N I N O N.

Eh , si donc!

308 LE DEPOSITAIRE.

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute espèce,  
A la perdition conduira sa jeunesse.  
Il dissipera tout; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.  
Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,  
Avec discrétion je m'explique à Madame..

(*bas à Ninon.*)

Il est très-inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà féduit notre voisine Agnant:  
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon Dieu! le méchant!  
Courtiser une fille! ô Ciel est-il possible!

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT à *Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;

C'est mauvais signe...

NINON à *M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublierai pas.

S C E N E V.

N I N O N , le jeune G O U R V I L L E .

Le jeune G O U R V I L L E .

Q U E vous difait - il donc ?

N I N O N .

Il voulait , ce me femble ,

Par pure probité nous mettre mal enemble.

Le jeune G O U R V I L L E .

Entre nous , je commence à penfer à la fin

Que cet original eft un maître Gonin.

N I N O N .

Vous pouvez , croyez-moi , le penfer fans fcrupule :

On peut être à la fois fripon et ridicule.

Avec fon verbiage et les fades propos ,

Ce fat dans le quartier féduit les idiots.

Sous un amas confus de paroles oifeufes

Il penfe déguifer fes trames ténébreufes.

J'aime fort la vertu , mais pour les gens fenfés :

Quiconque en parle trop n'en eut jamais affez.

Plus il veut fe cacher , plus on lit dans fon ame :

Et que ceci foit dit et pour homme et pour femme.

Enfin je ne veux point par un zèle imprudent

Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune G O U R V I L L E .

Ma foi , ni moi non plus.

S C E N E V I.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

N I N O N.

E H bien, chère Lifette ,  
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?  
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent ?

L I S E T T E.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

N I N O N.

Est-il bien fatigé ?

L I S E T T E.

Point du tout, je vous jure.

N I N O N.

Comment ?

L I S E T T E.

Oh ! les favans font d'étrange nature.  
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec !  
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec ;  
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,  
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure ;  
Dans un tas de papiers il était enterré ;  
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.  
De lui dire deux mots je me suis hasardée ;  
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

( en élevant la voix. )

*J'apporte de l'argent, Monsieur, qui vous est dû ;  
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu,  
Il a continué de feuilleter, d'écrire.  
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :*

Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus ,  
 Monsieur , que ma maîtresse avait pour vous reçus.*  
 Hem ! qui , quoi , m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;  
 Je n'ai jamais , ma bonne , entendu les affaires :  
 Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.  
*Monsieur , ils sont à vous , prenez-les , les voilà.*  
 Il a repris soudain papier , plume , écritoire.  
 Picard l'interrompant a demandé pour boire.  
 Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'est si vilain  
 Que de s'accoutumer à boire si matin ?  
 Enfin , il a compris ce qu'il devait entendre ;  
 Voilà les sacs , dit-il , et vous pouvez y prendre  
 Tout ce qu'il vous plaira pour la commission :  
 Nous avons pris , Madame , avec discrétion.  
 Il n'a pas un moment daigné tourner la tête ,  
 Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;  
 Et nous sommes partis avec étonnement ,  
 Sans recevoir pour vous le moindre compliment.  
 Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

N I N O N.

Il en faut convenir , son caractère est rare.  
 La nature a conçu des desseins différens ,  
 Alors que son caprice a formé ces enfans.  
 Un contraste parfait est dans leurs caractères ;  
 Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

L I S E T T E.

Moi de tout mon pouvoir , je l'aime aussi , Monsieur ,  
 J'ai toujours remarqué , sans trop oser le dire ,  
 Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

N I N O N.

Je ne ris point de lui , Lifette , je le plains ;  
 Il a le cœur très-bon , je le fais ; mais je crains  
 Que cette aversion des plaisirs et du monde ,  
 Des usages , des mœurs l'ignorance profonde ;  
 Ce goût pour la retraite et cette austérité  
 Ne produisent bientôt quelque calamité.  
 Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance  
 Alarme ma tendresse , accroît ma défiance :  
 Souvent un esprit gauche en sa simplicité ,  
 Croyant faire le bien , fait le mal par bonté.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée :  
 De sa fotte raison la mienne est étonnée ;  
 Je lui parlerai net , et je veux à la fin ,  
 Pour le débarbouiller , en faire un libertin.

N I N O N.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables ;  
 Mais le monde aime mieux des erreurs agréables ,  
 Et d'un esprit trop vif la piquante gâité ,  
 Qu'un précoce Caton , de sagesse hébété ,  
 Occupé tristement de mystiques systèmes ,  
 Inutile aux humains et dupe des fots mêmes.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion  
 Dans mes amours nouveaux je me fers de son nom ,  
 Afin que si la mère a jamais connaissance  
 Des mystères secrets de notre intelligence ,  
 Aux mots de funderèse et de componction ,  
 La lettre lui paraisse une exhortation ,  
 Un essai de morale envoyé par mon frère.  
 Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;

En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets,  
En son nom prudemment les messages sont faits:  
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

N I N O N.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.  
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez:  
Vos discours de vertu feront peu mesurés;  
Tout sera reconnu.

Le jeune G O U R V I L L E.

Le tour est assez drôle.

N I N O N.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison;  
A la mère toujours je dis qu'elle a raison;  
Je bois avec le père, et chante avec la fille;  
Je deviens nécessaire à toute la famille.  
Vous ne me blâmez pas?

N I N O N.

Pour ce dernier point, non.

L I S E T T E.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

*Fin du premier acte.*



## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE l'aîné, *tenant un livre*, le jeune GOURVILLE; *tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge  
De vouloir devenir un grave personnage ?  
Tu forces ton instinct par pure vanité,  
Pour parvenir un jour à la stupidité.  
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?  
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.  
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains  
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,  
De peur d'en favoriser le parfum délectable ?  
Le ciel a formé l'homme animal sociable.  
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout ?  
Être sans amitié, sans plaisirs et sans goût,  
C'est être un homme mort. Oh la plaisante gloire  
Que de gâter son vin de crainte de trop boire.  
Comme te voilà fait ! le teint jaune et l'œil creux,  
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?  
Au monde en attendant fois très-sûr de déplaire.  
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,

Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,  
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison :  
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence  
Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?  
Allons, imite-moi, songe à te réjouir ;  
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

G O U R V I L L E l'ainé.

De si vilains propos, une telle conduite  
Me font pitié, Monsieur; j'en prévois trop la suite.  
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.  
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.  
De cette maison-ci je connais les scandales,  
Il en peut arriver des choses bien fatales :  
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.  
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

Le jeune G O U R V I L L E.

Son accès le reprend.

G O U R V I L L E l'ainé.

Monsieur Garant, mon frère,

Que vous calomniez, est d'un tel caractère  
De probité, d'honneur... de vertu... de...

Le jeune G O U R V I L L E.

Je voi

Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

G O U R V I L L E l'ainé.

Il met discrètement la paix dans les familles ;  
Il garde la vertu des garçons et des filles ;  
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter :  
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter ;  
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante  
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;

316 LE DEPOSITAIRE.

Moquez-vous plaifamment des hommes vertueux ;  
Nagez dans les plaifirs , dans ces plaifirs honteux ,  
Ces plaifirs dans lefquels tout le jour fe confume ,  
Et la douceur defquels produit tant d'amertume.

Le jeune G O U R V I L L E .

Pas tant.

G O U R V I L L E l'ainé.

Allez , je fais tout ce qu'il faut favoir.

J'ai bien lu.

Le jeune G O U R V I L L E .

Va , lis moins , mais apprend à mieux voir.  
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.  
Mais dis-moi , mon pauvre homme , avec qui peux-tu vivre ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Avec perfonne.

Le jeune G O U R V I L L E .

Quoi , tout feul dans un défert ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Oh ! je fréquenterai fouvent madame Aubert.

Le jeune G O U R V I L L E , *en riant*.

Madame Aubert !

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh oui , madame Aubert.

Le jeune G O U R V I L L E .

Parente

Du marguillier Garant ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui , pieufe et favante ,

D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune G O U R V I L L E.

La connais-tu?

G O U R V I L L E l'ainé.

Non, mais son logis est rempli

Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.

Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques ;

Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,

Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame Aubert t'attend ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui ; mon tuteur fidelle,

Monfieur Garant, me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune G O U R V I L L E.

Chez sa cousine ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Eh oui.

Le jeune G O U R V I L L E.

Cette femme de bien ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Elle-même, et je veux, après cet entretien,

Ne hanter désormais que de tels caractères,

Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.

Je ne veux plus vous voir, et je préfère un trou,

Un hermitage, un antre. . . .

Le jeune G O U R V I L L E, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

S C E N E I I.

G O U R V I L L E l'aîné *seul.*

**J**E pleure sur son sort ; le voilà qui s'abyme ;  
Il va de femme en fille , il court de crime en crime.

*( il s'assied et ouvre un livre. )*

Que Garaffe a raison ! qu'il peint bien à mon sens  
Les travers odieux de tous nos jeunes gens !  
Qu'il enflamme mon cœur et qu'il le fortifie  
Contre les passions qui tourmentent la vie !

*( il lit encore. )*

C'est bien dit ; oui , voilà le plan que je suivrai.  
Du sentier des méchans je me retirerai.  
J'éviterai le jeu , la table , les querelles ,  
Les vains amusemens , les spectacles , les belles.

*( il se lève. )*

Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs !  
De se dire en secret , me voilà sans désirs ;  
Je suis maître de moi , juste , insensible , sage ,  
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage !  
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis  
Ces conversations , ces soupers , ces amis.  
Je fouris de pitié de voir qu'on me préfère  
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.  
Il plaît à tout le monde , il est tout fait pour lui.  
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.  
Je conserve à Nipon de la reconnaissance ;  
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance ;

Et malgré ses écarts , elle a des sentimens  
Qu'on eût pris pour vertu , peut-être en d'autres temps.  
Mais . . .

*(il se mord le doigt et fait une grimace effroyable.)*

S C E N E I I I.

G O U R V I L L E l'ainé , M. G A R A N T.

M. G A R A N T.

**E**H bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,  
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

G O U R V I L L E l'ainé.

J'y suis très-résolu.

M. G A R A N T.

Ce logis infecté

N'était point convenable à votre piété.

Sortez-en promptement . . . mais que voulez-vous faire  
De ces deux mille écus de Monsieur votre père ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

M. G A R A N T.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés  
D'un vrai détachement des vanités du monde ;  
Et votre indifférence en ce point est profonde :  
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,  
Pour les pauvres s'entend . . . vous aurez le pouvoir  
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,  
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

320 LE DEPOSITAIRE.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais  
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. G A R A N T.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.  
Hé ! hé ! . . .

G O U R V I L L E l'ainé.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laisse ;  
Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M. G A R A N T.

Je mettrai tout ensemble.

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. G A R A N T.

Or çà, votre dessein de chercher domicile  
Est très-juste et très-bon ; mais il est inutile ;  
La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir ,  
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.  
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,  
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,  
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

G O U R V I L L E l'ainé.

Cet honneur me ferait bien utile et bien doux ;  
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte  
Pour chasser une femme et la mettre à la porte.  
C'est un acte pieux ; mais l'honneur a ses droits ;  
Et vous savez, Monsieur, tout ce que je lui dois.  
Pourrais-je sans rougir dire à ma bienfaitrice  
Sortez de la maison, et rendez-vous justice ?  
Cela n'est-il pas dur ?

M. G A R A N T.

M. G A R A N T.

Un tel ménage

Est bien louable en vous , et m'émeut puissamment.  
 Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;  
 Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.  
 Le désordre est trop grand. Votre propre danger  
 A la faire fortir devrait vous engager.  
 Sachez que votre frère entretient avec elle  
 Une intrigue odieuse , indigne , criminelle ,  
 Un scandaleux commerce . . . un . . . je n'ose parler  
 De tout ce qui s'est fait . . . tant je m'en sens troubler.

G O U R V I L L E l'ainé.

Voilà donc la raison de cette préférence  
 Qu'on lui donnait sur moi !

M. G A R A N T.

Sentez la conséquence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.  
 Les vilains ! . . . Grâce au ciel , je n'en suis point jaloux.  
 Je n'imaginai pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. G A R A N T.

Les fous plaisent parfois.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! j'en suis en colère

Pour l'honneur du Marais.

M. G A R A N T.

Il faut premièrement

Détourner loin de nous ce scandale impudent ;  
 Mais avec l'air honnête , avec toute décence ,  
 Avec tous les dehors que veut la bienséance.  
 Nous avons concerté que de cette maison  
 Vous feriez pour un tiers une donation ,



322 LE DEPOSITAIRE.

Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.  
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.  
Je ne m'emparerai que de votre logis ;  
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui, l'idée est profonde, oui, les dévots, les sages  
Sur le reste du monde ont de grands avantages.  
Je fignerai demain.

M. G A R A N T.

Ce soir, votre cadet  
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.  
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante ;  
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

G O U R V I L L E l'ainé.

La vertu!

M. G A R A N T.

Vraiment oui. Toujours un marguillier  
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.  
Venez, l'acte est dresse. Cet honnête artifice  
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.  
Signez sur mon genou.

(il lève son genou.)

G O U R V I L L E l'ainé, en signant.

Je signe aveuglément,  
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. G A R A N T.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

G O U R V I L L E l'ainé.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. G A R A N T.

Vous pouvez du logis fortir dès à présent.

G O U R V I L L E l'ainé.

Oui!

M. G A R A N T.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

G O U R V I L L E l'ainé.

La voilà.

M. G A R A N T.

Tout est bien ; et puis chez ma cousine,  
Chez la savante Aubert notre illustre voisine...  
Nous irons faire ensemble un dîner familial.

G O U R V I L L E l'ainé.

Vous m'enchantez.

M. G A R A N T.

Elle est la perle du quartier :

Il est dans sa maison de doctes assemblées,  
Des conversations utiles et réglées ;  
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,  
Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,  
Avec quelques abbés, gens de l'académie,  
Tous pétris du vrai fuc de la philosophie.

G O U R V I L L E l'ainé.

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait ;  
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.  
Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate,  
Je suis Alcibiade. Ah! que cela me flatte!  
Me voilà dans mon centre.

M. G A R A N T.

On n'est jamais heureux  
Qu'avec des gens de bien, savans et vertueux.

324 LE DEPOSITAIRE.

Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre.  
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

G O U R V I L L E l'ainé.

J'y vais.

S C E N E I V.

NINON, Monsieur GARANT, GOURVILLE l'ainé.

N I N O N à *Gourville l'ainé.*

AH! ah! Monsieur, vous fortiez donc enfin!  
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin  
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.  
Le plaisir sied très-bien à la philosophie :  
La solitude accable, et cause trop d'ennui.  
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Avec des gens de bien, Madame.

N I N O N.

Et mais!... j'espère...

Que ce n'est pas avec des fripons.

G O U R V I L L E l'ainé.

Au contraire.

N I N O N.

Et vos convives font ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Des docteurs très-savans.

N I N O N.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,

Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

G O U R V I L L E l'ainé.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

N I N O N.

Allez : c'est fort bien fait.

S C E N E V.

N I N O N , M. G A R A N T.

N I N O N.

**Q**UELLE mauvaise humeur !  
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur ;  
En savez-vous la cause ?

M. G A R A N T.

Eh oui, je suis sincère,  
La cause est en effet son méchant caractère.

N I N O N.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,  
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. G A R A N T.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre  
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

N I N O N.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent  
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement.  
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre ;  
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

M. G A R A N T.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,  
Endurci, gangrené, méchant . . . au mal porté ;

Faux... avec fausseté. Ses allures secrètes,  
Sombres....

N I N O N , *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. G A R A N T.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager  
A vendre sa maison pour vous en déloger...  
Vous en riez.

N I N O N.

La chose est-elle bien certaine?

M. G A R A N T.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;  
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :  
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.  
Quel homme !

N I N O N.

Ce n'est rien, n'en foyez point en peine ;  
Cela s'ajustera.

M. G A R A N T.

Craignez tout de sa haine.

N I N O N.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. G A R A N T.

De cette ingratitude il faut bien le punir :  
Qu'il forte de chez vous.

N I N O N.

Peut-être il le mérite.

M. G A R A N T.

Pour moi je l'abandonne, et je le déshérite :  
De ses cent mille francs il n'aura ma foi rien.

N I N O N.

S'ils dépendent de vous, Monsieur, je le crois bien.

M. G A R A N T.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse  
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse :  
L'un est un garnement, turbulent, effronté,  
A la perdition par le vice emporté ;  
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,  
Dur, méchant. . . . De tous deux il nous faudra défaire.

N I N O N.

Me le conseillez-vous ?

M. G A R A N T.

Ce doit être l'avis

De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.  
Prenez un parti sage. . . . Ecoutez. . . . Cette caisse  
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse  
Etait-elle bien pleine autrefois ?

N I N O N.

Jusqu'au bord.

De notre ami défunt c'était le coffre-fort :  
Vous le savez assez.

M. G A R A N T.

Selon que je calcule,  
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,  
Un bien considérable, une fortune ?

N I N O N.

Non,

Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. G A R A N T.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,  
Madame Esther, vous garde une amitié constante ;  
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour  
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

N I N O N.

A la cour ! moi ! Monsieur , que le ciel m'en préserve.  
 Si j'ai quelques amis , il faut avec réserve  
 Ménager leurs bontés , craindre d'importuner ,  
 Ne les inviter point à nous abandonner.  
 Pour garder son crédit , Monsieur , n'en ufons guères.

M. G A R A N T.

Il le faut réserver pour les grandes affaires ,  
 Pour les grands coups , Madame , oui , vous avez raison ;  
 Et votre sentiment est ici ma leçon.

*( il s'approche un peu d'elle , et après un moment de silence. )*

Je dois avec candeur vous faire une ouverture ,  
 Pleine de confiance , et d'une amitié pure.  
 Je suis riche , il est vrai , mais avec plus d'argent  
 Je ferais plus de bien.

N I N O N.

Je le crois bonnement.

M. G A R A N T.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge ,  
 Je suis aussi du vôtre.

N I N O N.

Oh oui.

M. G A R A N T.

Quel bon ménage

Se formerait bientôt de nos biens rassemblés ,  
 Loin de ces deux marmots du logis exilés !  
 Les deux cents mille francs , croissant notre fortune ,  
 Entreraient de plein faut dans la masse commune.  
 Vous pourriez employer votre art persuasif  
 A nous faire obtenir un poste lucratif.

Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.  
 Il faut que le crédit augmente votre aifance ;  
 Que des prudes surtout la noble faction ,  
 Célébrant de vos mœurs la réputation ,  
 Et s'énorgueillissant d'une telle conquête ,  
 A vous bien épauler se tienne toujours prête.  
 Avec un pot de vin , j'aurais par ce canal  
 Un fortuné brevet de fermier général.  
 Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,  
 Placer à cent pour cent ma petite fortune :  
 Et votre rare esprit tout bas se moquerait  
 De tout le genre-humain qui vous respecterait.  
 Vous ne répondez rien ?

N I N O N.

C'est que je considère  
 Avec maturité cette sublime affaire...  
 Vous voulez m'épouser ?

M. G A R A N T.

Sans doute, je voudrais  
 Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits :  
 C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère  
 De deux cents mille francs me nomma légataire.

N I N O N.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. G A R A N T.

J'ai combattu long-temps  
 Les inspirations de ces désirs puissans ;  
 Mais en les combinant avec justesse extrême ,  
 En m'examinant bien , comptant avec moi-même ,  
 Calculant , rabattant , j'ai vu pour résultat  
 Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état ;



Que nous nous convenons , et qu'un amour sincère ,  
Soutenu par le bien , ne doit pas vous déplaire.

N I N O N .

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.  
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.  
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance :  
Son joug effarouchait ma libre indépendance :  
C'est un frein respectable : et si je l'avais pris ,  
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.  
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère :  
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. G A R A N T .

Madame , croyez-moi , tout ce qui s'est passé  
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.  
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :  
Je vais droit à mon but , et je pense au solide.

N I N O N .

Eh bien , j'y pense aussi : vos offres à mes yeux  
Présentent des objets qui sont bien précieux.  
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie  
Je ne fais quoi d'injuste , et quelque hypocrisie.

M. G A R A N T .

Eh mon Dieu , c'est par-là qu'on réussit toujours.

N I N O N .

Oui , la monnaie est fautive ; elle a pourtant du cours.  
Que me font , après tout , les enfans de Gourville ?  
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. G A R A N T .

Il faut l'être à nous seuls , et songer en effet  
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

N I N O N.

J'admire vos raifons , et j'en fuis pénétrée.

M. G A R A N T.

Ah ! je me doutais bien que votre ame éclairée  
En sentirait la force et le vrai fondement ,  
Le poids. . . .

N I N O N.

Oui , tout cela me pèse infiniment.

M. G A R A N T.

Vous vous rendez.

N I N O N.

Ce foir vous aurez ma réponse ;  
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. G A R A N T.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord  
Que de vos intérêts qui me touchent si fort ;  
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes ,  
Vos beaux yeux , votre esprit ! . . . quelles puissantes armes  
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté ,  
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

N I N O N.

Mon Dieu , finissez donc ; vous me tournez la tête :  
Sortez . . . n'abusez point de ma faible conquête . . .  
Mais revenez bientôt.

M. G A R A N T.

Vous n'en pouvez douter.

N I N O N.

J'y compte.

M. G A R A N T.

Sur mon cœur daignez toujours compter.

332 LE DEPOSITAIRE.

Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,  
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

N I N O N.

Par contrat ! et mais oui . . . vos desseins concertés  
Ne sauraient à mon sens être trop constatés.

M. G A R A N T.

Nos faits font convenus ?

N I N O N.

Oui-dà.

M. G A R A N T.

Notre fortune

Sera par la coutume entre nous deux commune.

N I N O N.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. G A R A N T.

A ce soir, ma Ninon.

N I N O N, *le contrefaisant.*

Ce soir, mon marguillier.

S C E N E V I.

N I N O N *seule.*

QUEL indigne animal, et quelle ame de boue !  
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue ;  
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,  
Il n'en peut discerner le ridicule affreux :  
J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles  
Pour avoir quelque temps trompé des imbécilles,

A C T E   S E C O N D.      333

Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :  
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.  
On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute :  
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.  
Vouloir toujours tromper c'est un malheureux lot :  
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

*Fin du second acte.*

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

L I S E T T E , P I C A R D.

L I S E T T E.

**E**H bien, Picard, fais-tu la plaifante nouvelle?

P I C A R D.

Je n'ai jamais rien fu le premier : quelle est-elle ?

L I S E T T E.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

P I C A R D.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

Ah, c'est donc pour cela que madame est partie !

C'est pour se marier ?... J'ai souvent même envie,

Tu le fais, et je crois que nous devons tous deux

Suivre un si digne exemple.

L I S E T T E.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds

Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence ;

Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aifance ;

Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.

Le mari de madame aujourd'hui m'a promis

De faire ma fortune.

P I C A R D.

Est-il bien vrai, Lifette ?

L I S E T T E.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

P I C A R D.

Bon, attendons-nous-y ! quand le bien te viendra,  
D'autres amans viendront ; tu me planteras là.  
Des filles de Paris je connais trop l'allure :  
Elles n'épousent point Picard.

L I S E T T E.

Va, je te jure  
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs,  
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

P I C A R D.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.  
Et quel est ce monsieur que madame va prendre ?

L I S E T T E.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant ;  
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent ;  
Sur son large visage on voit tout son mérite,  
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite  
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.  
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talens ;  
Il est le directeur de plus de vingt familles :  
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.  
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

P I C A R D.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

L I S E T T E.

Eh bien, que fait cela ? cette friponnerie  
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.  
Il m'a promis beaucoup.

P I C A R D.

Plus qu'il ne te tiendra...

Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui Madame épousera ?

336 LE DEPOSITAIRE.

L I S E T T E.

Rien n'est plus vrai, Picard.

P I C A R D.

C'est lui que madame aime ?

L I S E T T E.

Je n'en saurais douter.

P I C A R D.

Qui te l'a dit ?

L I S E T T E.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;  
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.  
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;  
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

P I C A R D.

Mon Dieu, comme en amour on va vite à présent !  
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent  
Entendu ma maîtresse avec un beau langage,  
Se moquer en riant des lois du mariage.

L I S E T T E.

Tout change avec le temps ; on ne rit pas toujours ;  
On devient férieux au déclin des beaux jours.  
La femme est un roseau que le moindre vent plie ;  
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

P I C A R D.

Quand t'appuierai-je donc ?

L I S E T T E.

Va, nous attendrons bien

Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

Mais

P I C A R D.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

L I S E T T E.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;  
L'autre fera, je crois, cornette ou lieutenant.  
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

P I C A R D.

Je ne fais, mon instinct me dit que ces affaires  
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

L I S E T T E.

Pourquoi ? pour en douter quelles raisons as-tu ?

P I C A R D.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu  
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,  
On se trompe toujours ; je n'en fais point la cause.  
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas  
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas.

L I S E T T E.

Quoi, maroufle, insolent.

P I C A R D.

A ton tour, ma mignonne,  
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne ?

L I S E T T E.

Hem !

P I C A R D.

Ne te fâche point ; allons, rendons bien net  
De notre cher savant le sale cabinet.  
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

L I S E T T E.

Bon, ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.



P I C A R D.

Diable ! il est donc déjà maître de la maison.  
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon ?

L I S E T T E.

Ne te l'ai-je pas dit ? Madame , avec mystère ,  
A dit à son cocher.... cocher , chez le notaire :  
Ils font allés signer.

P I C A R D.

Oui , je comprends très-bien  
Que l'affaire est conclue , et je n'en savais rien.

L I S E T T E.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête,  
Ce soir , de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;  
Les amis du logis y font tous invités.

P I C A R D.

Tant mieux ; nous danferons : plaisirs de tous côtés.  
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?  
Il était si posé , si sage , si tranquille ,  
Lui-même se servant , n'exigeant rien de nous ,  
Fort dévot , cependant d'un naturel très-doux.  
Où donc est-il allé ?

L I S E T T E.

C'est chez notre voisine ,  
Comme lui très-pieuse , et de Garant cousine ;  
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

P I C A R D.

Oh ! c'est un grand savant ; il lit tous les auteurs.

SCENE II.

LISSETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISSETTE.

LE voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISSETTE.

Ah, comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître

Qu'il est bien affligé.

LISSETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O Ciel! ô juste Ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISSETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(*Gourville s'avance.*)

LISSETTE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

P I C A R D.

Vous avez l'œil poché,  
Bosse au front, nez fanglant, et l'habit tout taché.

L I S E T T E.

Etes-vous ici près, Monsieur, tombé par terre ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Que son fein m'engloutisse !

P I C A R D.

Eh quoi donc ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Qu'on m'enterre ;  
Je ne mérite pas de voir le jour.

P I C A R D.

Monsieur !

L I S E T T E.

Qu'est-il donc arrivé ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Je me meurs de douleur,  
De honte, de dépit.

P I C A R D.

Et de vos meurtrissures.

L I S E T T E.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques bleffures ?

G O U R V I L L E l'ainé *s'assied.*

Je ne puis me tenir : ah ! Lifette, écoutez  
Mes fautes, mes malheurs et mes indignités.

P I C A R D.

Écoutons bien.

*(ils se mettent à ses côtés et alongent le cou.)*

L I S E T T E.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

G O U R V I L L E l'ainé.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne  
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

P I C A R D.

C'est une brave dame.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah! diableffe d'enfer!

Il y devait venir de savans personnages,  
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages,  
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.  
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,  
Me propose un trictrac en attendant la table :  
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;  
Et cependant je joue.

L I S E T T E.

Eh bien, jusqu'à présent

La chose est très-commune, et le mal n'est pas grand.

G O U R V I L L E l'ainé.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie  
Je ne vois point venir la docte compagnie.  
Le jeu se continue ; enfin le fort fait tant  
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,  
Je redois mille écus encor sur ma parole.

L I S E T T E.

De ces petits chagrins un sage se console.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin  
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,  
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.  
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente ;

Il fort, je reste seul ; je n'osais demeurer ;  
 Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.  
 Madame Aubert paraît avec un air modeste,  
 Bien coiffée en cheveux, un déshabillé lesté,  
 Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.  
 On a diné par-tout, me dit-elle, il est tard :  
 Je vous proposerais de dîner tête à tête ;  
 Mais je vous ennuîrais.... j'accepte cette fête.  
 Le repas était propre, et très-bien ordonné.  
 Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

L I S E T T E.

Vous avez oublié votre théologie !

G O U R V I L L E l'ainé.

Hélas oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.  
 Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,  
 Que j'ai rarement vu chez nos plus vieux auteurs.  
 Je l'entendais parler, je la voyais sourire,  
 Avec cet agrément que Sapho fut décrire.  
 Vous connaissez Sapho ?

P I C A R D.

Non.

G O U R V I L L E l'ainé.

Le plus doux poison  
 Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.  
 Nous nous attendrissions : monsieur Aubert arrive,  
 Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,  
 En criant que je suis un homme dangereux,

L I S E T T E.

Vous, dangereux, Monsieur ?

G O U R V I L L E l'ainé.

L'époux est très-fâcheux.

Il m'applique un soufflet : je suis assez colère ;  
 J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre ;  
 L'un sur l'autre acharnés , je frappais , il frappait ,  
 Et j'entendais de loin Madame qui riait. . . .  
 Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

P I C A R D.

Je n'ai jamais rien lu.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ni toi non plus , Lifette ?

L I S E T T E.

Très-peu.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi qu'il en soit ; meurtrifans et meurtris ,  
 Nous heurtions de nos fronts les carreaux , les lambris ;  
 Des oififs du quartier une foule accourue  
 Remplissait la maison , l'escalier et la rue.  
 On crie , on nous sépare : un procureur du coin  
 D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.  
 Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte ,  
 Pour prévenir , dit-il , une amende plus forte ,  
 Pour payer le scandale avec les coups reçus ,  
 Je lui signe un billet encor de mille écus.  
 Ah Lifette ! ah Picard ! le sage est peu de chose !

P I C A R D.

Oui , je le croirais bien.

L I S E T T E.

Quelle métamorphose !

G O U R V I L L E l'ainé.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer ,  
 Comment revoir jamais monsieur le marguillier ?  
 Comment revoir Madame ?

P I C A R D.

Oh , Madame est très-bonne.

L I S E T T E.

Toujours aux jeunes gens , Monsieur , elle pardonne.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment revoir mon frère , après l'avoir traité

Avec tant de hauteur et de sévérité ?

S C E N E I I I.

GOURVILLE l'ainé , GOURVILLE le jeune ,  
LISSETTE , PICARD.

Le jeune G O U R V I L L E tout essoufflé.

AH , mon frère ! ah , Lifette !

L I S E T T E.

Eh bien ?

Le jeune G O U R V I L L E à Lifette , à part.

Ma chère amie ,

Dans ce danger terrible aide-moi , je te prie.

G O U R V I L L E l'ainé.

Mon frère , je rougis et je pleure à vos yeux.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon frère , pardonnez ce petit tour joyeux.

( prenant Lifette à part. )

Lifette , prends bien garde au moins qu'on ne la voie ,

Pour la faire sortir nous aurons une voie.

G O U R V I L L E l'ainé.

O Ciel ! Madame Aubert ferait dans la maison ?

Elle a donc pris pour moi bien de la passion !

Ah! de grâce , oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune G O U R V I L L E .

Ah! passez-moi ma faute , elle est très-excusable.

( *allant à Lisette.* )

Lisette , à mon secours.

P I C A R D .

Eh mon Dieu! ces gens-ci

Sont tous devenus fous ; qu'a-t-on donc fait ici ?

( *Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.* )

G O U R V I L L E l'aîné, *sur le devant.*

Est-ce une illusion ? est-ce un tour qu'on me joue ?

Quels docteurs j'ai trouvés ! je me tâte et j'avoue

Que je suis confondu , que je n'y comprends rien.

Le jeune G O U R V I L L E .

( *à Lisette, il lui parle à l'oreille* )

Picard , garde la porte . . . Et toi . . . tu m'entends bien.

L I S E T T E .

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune G O U R V I L L E à *Lisette.*

Par ton seul *favoir-faire*

Tu sauras amuser et le père et la mère.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quoi ? son père et sa mère ont l'obstination

De me poursuivre ici pour réparation ?

Le jeune G O U R V I L L E .

Hélas ! j'en suis honteux.

G O U R V I L L E l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune G O U R V I L L E .

Sophie échappera par une fuite prompte ;



Et Lifette fera la mettre en fureté.

*(revenant à Gourville l'aîné.)*

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté  
Que de lui pardonner ce petit artifice.

G O U R V I L L E l'aîné.

Quel galimatias!

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'était pas malice ;

C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

G O U R V I L L E l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Laiçons madame Aubert ; mon frère, je vous jure  
Que nul dans ce quartier n'a fu cette aventure.

G O U R V I L L E l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Toujours tendre et fidelle

Je cours la consoler, et je vous répons d'elle.

*(il sort.)*

G O U R V I L L E l'aîné.

Mon frère est un bon cœur ; il oublie aisément :  
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.  
Quel est cet homme en robe ?

S C E N E I V.

GOURVILLE l'ainé, M. l'avocat PLACET,  
*en robe.*

L'avocat PLACET, *toujours d'un ton empesté, et se rengorgeant.*

ON m'a dit par la ville  
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,  
Des Gourvilles l'ainé.

G O U R V I L L E l'ainé.  
Très-humble serviteur.

L'avocat P L A C E T.  
Tout prêt à vous servir.

G O U R V I L L E l'ainé.  
C'est fans doute un docteur  
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat P L A C E T.  
Je suis docteur en droit.

G O U R V I L L E l'ainé.  
J'en ai bien de la joie ;  
Je les révère tous.

L'avocat P L A C E T.  
Au barreau du palais  
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

G O U R V I L L E l'ainé.  
Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,  
Et vengez-moi, Monsieur, de sa friponnerie.

L'avocat P L A C E T.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet  
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

G O U R V I L L E l'ainé.

Si vous voulez, Monsieur, vous charger de ma cause...

L'avocat P L A C E T.

Vous devez être instruit. . . .

G O U R V I L L E l'ainé.

En deux mots je l'expose.

L'avocat P L A C E T.

J'ai dès long-temps en vue un établissement ;  
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.  
Pour elle, vous savez, Monsieur, quelle est ma flamme.

G O U R V I L L E l'ainé.

Non ; mais un avocat fait bien de prendre femme  
Pour se défennuyer quand il a travaillé.

L'avocat P L A C E T.

Vous me privez d'icelle ; et vous m'avez baillé  
Par vos productions bien de la tablature.

G O U R V I L L E l'ainé.

Qui, moi, Monsieur ?

L'avocat P L A C E T.

Vous-même : et votre procédure

Par Madame sa mère est remise en mes mains.  
On a surpris, Monsieur, vos papiers clandestins,  
Vos missives d'amour et tous vos beaux mystères,  
Colorés d'un vernis de maximes austères.  
A nos yeux clair-voyans le poison s'est montré.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je veux être pendu, je veux être enterré,  
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,  
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat P L A C E T.

On renia toujours, Monsieur, les vilains cas :  
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas ;  
Elle a tout avoué.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi ?

L'avocat P L A C E T.

Que votre éloquence  
Avait voulu tromper sa timide innocence.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! c'est une coquine ; et je ferai ferment  
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Les sermens coûtent peu, Monsieur, aux hypocrites ;  
Et chez madame Aubert vos infames visites,  
Le viol dont par-tout vous êtes accusé,  
Un mari trop benin par vous de coups brisé,  
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Juste Ciel !

L'avocat P L A C E T.

Poursuivons.... vous connaissez la mère ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Qui donc ?

L'avocat P L A C E T.

Madame Agnant.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je fais qu'en ce logis

On la souffre par fois ; mais je vous avertis  
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie  
D'elle ni de sa fille ; et très-peu me soucie  
De la famille Agnant.

L'avocat P L A C E T.

Vous savez sur l'honneur  
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'en fais rien du tout.

L'avocat P L A C E T.

Pour venger son injure,  
Sa main de deux soufflets a doué ma future  
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat P L A C E T.

D'une telle leçon ma future excédée  
Du logis maternel soudain s'est évadée.  
On fait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien.  
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.  
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,  
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.  
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux;  
Que tout ceci se passe en secret entre nous;  
Et ne me forcez point d'aller à l'audience  
Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

G O U R V I L L E l'ainé.

Le diable vous emporte et vous et vos billets :  
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais  
Une si détestable et si lourde imposture.

L'avocat P L A C E T.

Vous êtes donc, Monsieur, ravisseur et parjure ?

G O U R V I L L E l'ainé.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat P L A C E T.

J'avais l'attention

De ménager céans la réputation  
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche :  
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,  
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,  
Adieu, Monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;  
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie ;  
Les lois sauront punir ces excès d'infamie ;  
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas  
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

( il sort. )

S C E N E V.

G O U R V I L L E l'aîné, *seul.*

Q U E voilà pour m'instruire une bonne journée !  
J'étais charmé de moi ; ma sagesse obstinée  
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu  
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.  
Je joue et je perds tout. Certaine Aubert maudite  
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite.  
Je bois, on m'assassine : en tout point confondu,  
Je paye encor l'amende ayant été battu.  
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,  
Veut me persuader que j'ai pris sa future,  
Et me vient menacer d'un procès criminel.  
Garant peut me tirer de cet état cruel ;  
Garant ne paraît point, il me laisse ; il emporte  
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,  
N'osant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.  
O sagesse ! à quel fort as-tu pu me livrer !

Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.  
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde ,  
Je ne me verrais pas au point où je me voi :  
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

S C E N E   V I .

G O U R V I L L E l'ainé , P I C A R D .

G O U R V I L L E l'ainé.

Q U I frappe à coups pressés ? quel bruit , quel tintamarre ?  
Que fait-on donc là-bas ? est-ce une autre bagarre ?  
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler  
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler ?

P I C A R D *accourant.*

Ah ! cachez-vous.

G O U R V I L L E l'ainé.

Quoi donc ?

P I C A R D .

Une mère affligée

Qui vient redemander une fille outragée.

G O U R V I L L E l'ainé.

Madame Aubert la mère ?

P I C A R D .

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

G O U R V I L L E l'ainé.

Monfieur Aubert lui-même ?

P I C A R D .

Et qui veut qu'on lui rende

Sa belle et chère enfant que sa femme demande.

Tout

Tout retentit des cris de la dame en fureur ;  
 Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur :  
 Et pour son premier mot elle m'a fait entendre  
 Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

P I C A R D.

Quelques bonnets carrés,  
 Pour y mieux parvenir, font avec elle entrés.  
 Déjà l'on verbalife.

G O U R V I L L E l'aîné.

Eh bien, que faut-il faire ?

Où fuir ? où me fourrer ?

P I C A R D.

Venez, j'ai votre affaire ;  
 Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! j'y cours me jeter de la fenêtre en-bas.

P I C A R D.

Oui, oui, dépêchez-vous.

G O U R V I L L E l'aîné.

Allons, si j'en réchappe,  
 Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.  
 Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,  
 Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,  
 Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie.  
 Je renonce à jamais à la théologie :  
 Je vois que j'en étais sottement entiché,  
 Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

*Fin du troisième acte.*



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

Le jeune G O U R V I L L E , L I S E T T E .

Le jeune G O U R V I L L E .

J'y fonge, j'y refonge, et tout cela, Lisette,  
Me paraît impossible.

L I S E T T E .

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune G O U R V I L L E .

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,  
Ta maîtresse à ce point ne perd point la raison.

L I S E T T E .

Bon ! je la perds bien moi, Monsieur, moi qui raisonne,  
Pour ce petit Picard.

Le jeune G O U R V I L L E .

Picard passe, ma bonne ;  
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,  
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

L I S E T T E .

Ah la femme est si faible !

Le jeune G O U R V I L L E .

Il est très-vrai, ma reine,  
Vous passez volontiers de l'amour à la haine :  
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;  
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières :  
 J'en fais autant que vous sur ces grandes matières.  
 Un abbé grand ami de madame Ninon ,  
 Qui dans mon jeune temps fréquentait la maison ,  
 Et qui même , entre nous , eut du goût pour Lifette ,  
 Me disait que la femme est comme la girouette :  
 Quand elle est neuve encore , à toute heure on l'entend ,  
 Elle brille aux regards , elle tourne à tout vent ;  
 Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune G O U R V I L L E.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée ;  
 Fixe-toi pour Picard , rouille-toi , mon enfant :  
 Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

L I S E T T E.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Ouais ! Ninon marguillière !

L I S E T T E.

Croyez-le.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je le crois , et je ne le crois guère :  
 Mais on voit des marchés non moins extravagans ,  
 Et Paris est rempli de ces événemens.  
 Aujourd'hui l'on en rit , demain on les oublie ;  
 Tout passe et tout renaît : chaque jour sa folie.  
 Mais quel train , quel fracas , quel trouble elle verra  
 Dans sa propre maison , lorsqu'elle y reviendra !  
 Comment sauver Agnant , cette fille si chère !  
 Que ferons-nous-ici de mon benêt de frère ?

356 LE DEPOSITAIRE.

De l'avocat Placet et de madame Agnant?

L I S E T T E.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,  
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie  
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;  
Mais il faut bien un peu décaffer un pédant.  
Ce font-là des leçons pour un grand philosophe.

L I S E T T E.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe :  
Elle est à craindre ici.

Le jeune G O U R V I L L E.

Bon ; tout s'apaisera ;

Car enfin tout s'apaise : un quartaut suffira  
Pour faire oublier tout au bon homme de père ;  
Et plus en ce moment la femme est en colère,  
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

### S C E N E I I.

GOURVILLE l'aîné *poursuivi par madame AGNANT*,  
M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOUR-  
VILLE, LISETTE, PICARD.

G O U R V I L L E l'aîné, *courant*.

**A**u secours !

M<sup>me</sup> A G N A N T, *courant après lui*.

Au méchant !

M. A G N A N T, *courant après M<sup>me</sup> Agnant*.

Qu'on l'arrête !

L'avocat P L A C E T, *courant après M. Agnant*.

Au voleur !

A C T E   Q U A T R I E M E.   357

(ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

G O U R V I L L E l'aîné.

Ah ! j'ai le nez cassé !

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Je suis morte !

M. A G N A N T.

Ah ! ma femme !

Es-tu morte en effet ?

M<sup>me</sup> A G N A N T à *Gourville l'aîné.*

Non... Séducteur infame,

Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,

Et de la mère encor tu viens casser le cou.

G O U R V I L L E l'aîné.

Eh, Madame, pardon !

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Détestable hypocrite !

L'avocat P L A C E T.

Race de débauché.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Cœur faux ! plume maudite !

Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

G O U R V I L L E l'aîné.

Hélas ! je la rendrai fitôt que je l'aurai.

M<sup>me</sup> A G N A N T. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encore !... Et toi qui fus si sage,

Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. A G N A N T.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant, toi ;

Je t'ai toujours aimé.

Le jeune G O U R V I L L E.

Rassurez-vous, mon frère ;  
 Vous, monsieur l'avocat, éclaircissions l'affaire ;  
 Entendons-nous.

M. A G N A N T.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;  
 Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

Le jeune G O U R V I L L E.

Picard, apportez-nous ici sur cette table  
 De ce bon vin muscat.

M. A G N A N T.

Il est fort agréable.  
 J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà ;  
 Asseyons-nous, ma femme, et peçons tout cela.  
*( il s'assied auprès de la table. )*

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Je n'ai rien à pefer : il faut que l'on commence  
 Par me rendre ma fille.

L'avocat P L A C E T.

Oui, c'est la conséquence.  
*( ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis. )*

G O U R V I L L E l'aîné.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez ;  
 Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,  
 L'effronté dissolu !

Le jeune G O U R V I L L E, à part à son frère.

Mon frère, je vous prie,  
 Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

G O U R V I L L E l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant M<sup>me</sup> Agnant à part.*  
Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. A G N A N T.

Il n'est point frelaté.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je ne saurais vous taire  
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet  
Eut avec votre fille un commerce secret.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune G O U R V I L L E *à son frère.*

Paix donc; c'est un commerce honnête,  
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,  
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,  
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. A G N A N T.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaisant visage!

M<sup>me</sup> A G N A N T.

C'est un impertinent.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je vous dis...

Le jeune G O U R V I L L E, *faisant signe à son frère.*

Chut!

G O U R V I L L E l'ainé.

J'enrage!

L'avocat P L A C E T.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;  
Mais Monsieur votre aîné n'est pas moins criminel.  
Tenez, Monsieur, voilà ses missives infames,  
Et ses instructions pour diriger les âmes.

(il tire des lettres de dessous sa robe.)

Le jeune GOURVILLE, *prenant les lettres.*  
Prêtez-moi.

L'avocat PLACE T.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.  
D'un esprit attentif  
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'avocat PLACE T.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire  
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.  
*(il met les lettres dans sa poche, M<sup>me</sup> Agnant se jette dessus  
et en prend une.)*

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

M<sup>me</sup> AGNANT à Gourville l'aîné.

Fripon,

Niras-tu tes écrits ! tiens, voici tout du long  
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe ;  
Les voici.

L'avocat PLACE T.

Nous devons les déposer au greffe.

M<sup>me</sup> AGNANT, *prenant des lunettes.*

Ecoute... *La vertu que je veux vous montrer  
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.  
Votre vertu m'enchanté et la mienne me guide....*  
Ah ! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

ACTE QUATRIÈME. 361

Le jeune GOURVILLE, *versant à boire à M. Agnant.*

Voisin.

M. A G N A N T.

De la vertu!

Le jeune G O U R V I L L E.

Voyons celle de ce bon vin.

(à M<sup>me</sup> Agnant.)

Madame, goûtez-en.

M<sup>me</sup> A G N A N T, *ayant bu.*

Peste! il est admirable!

Le jeune G O U R V I L L E à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table:

On vous porte un quartaut dont vous ferez content.

M. A G N A N T.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune G O U R V I L L E à l'avocat Placet.

Et vous?

L'avocat P L A C E T *boit un coup.*

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire

Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

Le jeune G O U R V I L L E *en présente à son frère.*

Vous, mon frère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux.

Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux.

Après tant de chagrins et de tracasserie,

C'est une cruauté que la plaisanterie :

Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,

S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(à M<sup>me</sup> Agnant.)

Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite

Que si votre Sophie est par malheur en fuite



Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour :  
Ni vos yeux ni les fiens ne m'ont donné d'amour.

M<sup>me</sup> A G N A N T .

Mes yeux , méchant !

G O U R V I L L E l'ainé.

Vos yeux. C'est une calomnie,  
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.  
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant ?  
Nous l'attendons ici de moment en moment.  
Il connaît assez bien quelle est mon écriture ;  
Et dans sa poche même il a ma signature.  
Il a jusqu'à la clef de mon appartement ,  
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.  
Il me rendra justice.

M<sup>me</sup> A G N A N T .

Oh ! c'est un honnête homme !

L'avocat P L A C E T .

Un grand homme de bien.

Le jeune G O U R V I L L E .

Chacun ainsi le nomme.

M<sup>me</sup> A G N A N T .

Un homme franc , tout rond.

M. A G N A N T .

L'oracle du quartier.

Le jeune G O U R V I L L E .

Madame , entre nous tous , je veux vous confier  
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. A G N A N T , *en buvant et le regardant ensuite fixement.*

Oui , confie.

Le jeune G O U R V I L L E .

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie

A couru se cacher pour fuir votre courroux,  
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.  
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,  
Très-charitablement, des filles et des mères.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mademoiselle Agnant

A du cœur; elle pense, et n'est plus une enfant;  
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie  
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. A G N A N T *toujours assis, et le verre à la main.*

C'est votre faute aussi, ma femme; et franchement,  
Vous deviez avec elle agir moins durement:  
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause  
De tout notre malheur.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mon Dieu, c'est peu de chose.

Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant,  
Il revient, parlez-lui, mon frère, et promptement.  
Sur tous les marguilliers on fait votre influence.  
Déployez avec lui votre rare éloquence.

G O U R V I L L E l'aîné.

Que lui dire?

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous seul pouvez persuader.

G O U R V I L L E l'aîné.

Persuader! Eh quoi?

Le jeune G O U R V I L L E.

Tout va s'accommoder.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous seul pouvez manier cette affaire,  
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

G O U R V I L L E l'ainé.

Moi ?

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'entends rien....

Le jeune G O U R V I L L E.

D'un mot vous en viendrez à bout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Allons donc.

( *il sort.* )

Le jeune G O U R V I L L E.

Vous mettez la paix dans le ménage.

M. A G N A N T, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

### S C E N E I I I.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE *prenant par la main M. et M<sup>me</sup> AGNANT, et se mettant entre eux.*

Le jeune G O U R V I L L E.

P U I S Q U ' I L n'est plus ici, je puis avec candeur,  
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.  
J'ai traité devant lui cette importante affaire  
Comme peu dangereuse; et j'excusais mon frère;

Mais je dois avec vous faire réflexion  
 Que nous hasardons tous la réputation  
 D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,  
 Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :  
 Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant ;  
 Ceci fera du bruit , le monde est médisant.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune G O U R V I L L E.

Une fille enlevée,  
 Avec procès-verbal chez un homme trouvée :  
 Vous sentez bien , Madame, et vous comprenez bien  
 Que de tout le Marais ce fera l'entretien ,  
 Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. A G N A N T.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune G O U R V I L L E.

J'ai fort à cœur aussi , dans ce fâcheux éclat ,  
 Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.  
 Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère  
 Qui prend, sans respecter son grave caractère ,  
 Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui ,  
 Dont un autre est aimé?... fi! j'en rougis pour lui.

L'avocat P L A C E T.

Mais , Monsieur , c'est moi seul que cette affaire touche.  
 On me donne une dot qui doit fermer la bouche  
 Aux malins envieux , prêts à tout censurer.  
 Dix mille écus comptans font à considérer.

M. AGNANT *toujours bien fixe et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens ?

L'avocat P L A C E T.

Oui, j'ai mon éloquence,  
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument  
Qu'on devait respecter un tel engagement.  
Mon frère a fait sans doute une grande sottise  
D'enlever la future à ce futur promise.  
Il n'en peut résulter qu'une triste union,  
Pleine de jalousie et de dissention.  
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

J'en ai peur en effet.

M. A G N A N T.

Il parle comme un livre,  
Il a toujours raison.

Le jeune G O U R V I L L E.

Par un destin fatal,  
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.  
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.  
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.  
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir ;  
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. A G N A N T.

Parbleu, je le voudrais.

ACTE QUATRIÈME. 367

L'avocat P L A C E T.

Moi, non.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Quelle folie!

Tu n'as rien : un cadet de basse Normandie  
Est plus riche que toi.

Le jeune G O U R V I L L E.

D'aujourd'hui seulement  
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement  
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père ;  
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Cent mille francs ! grand Dieu !

M. A G N A N T.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune G O U R V I L L E.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,  
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,  
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat P L A C E T.

J'en doute fortement.

M<sup>me</sup> A G N A N T à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher !

M. A G N A N T.

Cent mille francs, ma femme !

Ah ! ça me plaît.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.

Cent mille francs, mon fils !

Le jeune G O U R V I L L E.

J'ai quelque chose avec.

M. A G N A N T.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'avocat P L A C E T.

Mais songez, s'il vous plaît....

M. A G N A N T.

Tais-toi ; je vais le prendre

Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat P L A C E T.

Comment, Madame, après des articles conclus !

Stipulés par vous-même !

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Ils ne le feront plus.

(elle le pousse.)

Cent mille francs.... Allez.

M. A G N A N T, *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vite.

M<sup>me</sup> A G N A N T, *lui faisant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. A G N A N T, *lui faisant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs !

L'avocat

L'avocat P L A C E T.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune G O U R V I L L E , *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. A G N A N T.

Bonsoir.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Allons , arrangeons-nous.

(*l'avocat Placet sort.*)

S C E N E I V.

Le jeune G O U R V I L L E , M. A G N A N T ,

M<sup>me</sup> A G N A N T.

M. A G N A N T.

**M**AIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire ?  
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère ?

Le jeune G O U R V I L L E.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré.

Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré

Était entre ses mains.

M. A G N A N T.

C'est comme dans les tiennes.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Tout de même : et ma fille ? afin que tu la tiennes

Il faut que je la trouve.

Le jeune G O U R V I L L E.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. A G N A N T.

Elle ne revient point , donc elle reviendra.



370 LE DEPOSITAIRE.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie ;  
Cela cabre un esprit.

M. A G N A N T.

Ça peut l'avoir aigrie.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Ça n'arrivera plus.... c'est chez l'ami Garant  
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement :

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,  
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

*(il fait un pas pour sortir.)*

M<sup>me</sup> A G N A N T, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. A G N A N T.

Oui, j'en veux faire autant.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

M<sup>me</sup> A G N A N T, *l'arrêtant encore.*

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre ;  
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !  
Je ne puis te quitter.... va, mon fils.... sois certain  
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

ACTE QUATRIÈME. 371

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Tu réponds d'elle ?

G O U R V I L L E, *en s'en allant.*

Oh oui, tout comme de moi-même.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime !

S C E N E V.

M. A G N A N T, M<sup>me</sup> A G N A N T.

M. A G N A N T.

**P**AR ma foi notre gendre est un charmant garçon.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon  
Vous a formé cela ! c'est une dégourdie,  
Qui fait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,  
Un grand esprit.

M. A G N A N T.

Ah, ah !

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Je voudrais l'égaliser,  
Mais fitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

M. A G N A N T.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires.  
Une bonne caboche !

M<sup>me</sup> A G N A N T.

On dit que les deux frères

A a 2

Lui doivent ce qu'ils font : comment cent mille francs !  
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans ;  
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. A G N A N T.

Un pédant imbécille,  
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

S C E N E V I.

M. AGNANT, M<sup>me</sup> AGNANT, M. GARANT.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

E H bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. G A R A N T.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Quel bonheur !

M. G A R A N T.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite  
Glosé bien fortement ; mais l'hymen par la fuite  
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

L'escapade, Monsieur, que nous lui reprochons,  
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. G A R A N T.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,  
Ainsi que les cheveux : et puis considérons  
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons ;  
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,  
Elle pourra me faire une grande fortune.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Une fortune, à vous !

M. A G N A N T.

Je suis tout interdit.

Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit ?  
Quels discours !

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Il est vrai qu'elle est assez gentille,

Mais du crédit !

M. G A R A N T.

Qui parle ici de votre fille ?

M<sup>me</sup> A G N A N T.

De qui donc parlez-vous ?

M. G A R A N T.

De la belle Ninon

Que j'épouse ce soir, ici, dans la maison :

Je vous prie à la nocé, et vous devez en être.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. A G N A N T.

Mon maître,

Est-il bien vrai ?

M. G A R A N T.

Très-vrai.

M. A G N A N T.

J'en suis parbleu touché.

Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Et moi je vous difais que je donne Sophie

A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blotie

Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va fortir

Pour ferrer ces doux nœuds que je viens d'affortir,

A a 3

Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendresse  
Cent mille francs comptans que vous avez en caisse.

M. A G N A N T.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;  
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. G A R A N T.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire  
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire  
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui  
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Je le tiens de sa bouche.

M. A G N A N T.

Il nous l'a dit lui-même.

M. G A R A N T.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;  
Il séduit tour à tour les filles du Marais;  
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits;  
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères  
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.  
Il n'en est pas un mot: et je ne lui dois rien.  
Monfieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,  
Et tous deux au logis cesseront de paraître  
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. G A R A N T.

Pas un denier.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. A G N A N T, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

ACTE QUATRIEME. 375

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Ma fille, à mes bras enlevée,  
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée ?

M. G A R A N T.

Il n'en est pas un mot.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Les deux frères, je voi,  
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. A G N A N T.

Les fripons que voilà !

M. G A R A N T.

Toujours de ces deux frères  
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raison ;  
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. G A R A N T.

La maison m'appartient, gardez-vous en, ma bonne.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus personne,  
Allons, courons bien vite après notre avocat ;  
Il vaudra mieux que rien.

M. A G N A N T, *avec le geste d'un homme ivre.*

Ma femme, il est bien plat.

*Fin du quatrième acte.*

A C T E V.

S C È N E P R E M I È R E.

N I N O N , L I S E T T E .

L I S E T T E .

AH, Madame, quel train ! quel bruit dans votre absence !  
Quel tumulte effroyable et quelle extravagance !

N I N O N .

Je fais ce qu'on a fait ; je prétends calmer tout ;  
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

L I S E T T E .

Madame , contre moi ne soyez point fâchée  
Que la petite Agnant se soit ici cachée :  
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant ,  
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.  
Comment ! battre sa fille ! ah ! c'est une infamie.

N I N O N .

Oui , ce trait ne sent pas la bonne compagnie.  
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

L I S E T T E .

Il l'adore en effet.

N I N O N .

Lifette , que veux-tu ,  
Il faut pour la jeuneffe être un peu complaisante :  
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.  
La jeune Agnant me touche.

L I S E T T E.

A peine je conçois  
 Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,  
 Ont trouvé le secret de nous faire une fille  
 Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

N I N O N.

Dès la première fois, son maintien me surprit,  
 Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.  
 Des femmes quelquefois assez extravagantes,  
 Ayant des fots maris, font des filles charmantes.  
 Il fallut bien souffrir de ses très-fots parens  
 La visite importune et les plats complimens.  
 Sa mère m'excéda par droit de voisinage;  
 Sa fille était tout autre : elle obtint mon suffrage.  
 Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,  
 N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.  
 On respecte beaucoup sa chère belle-mère,  
 On la voit rarement ; encor moins le beau-père.  
 Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur :  
 Point de coquetterie, elle aime avec candeur.  
 Je veux aux deux amans faire des avantages.

L I S E T T E.

Vous allez donc ce soir bacler trois mariages,  
 Celui de ces enfans, le vôtre et puis le mien.  
 Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien ;  
 Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,  
 Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième :  
 Le mariage forme et dégourdit les gens.

N I N O N.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.  
 Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,  
 Il ne lui manqua rien que d'être supportable :



Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir  
 Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :  
 Pour toi ton tour approche, et ton affaire est prête.  
 Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête  
 De t'engager, Lifette, à me parler pour lui.  
 Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

L I S E T T E.

Madame, oui.

N I N O N.

Un peu de différence est entre sa personne  
 Et la mienne peut-être; il promet et je donne.  
 Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais  
 De ton nouveau ménage.

## S C E N E I I.

N I N O N , L I S E T T E , P I C A R D .

L I S E T T E.

**A**H! Picard, quels bienfaits!  
 (*en montrant la bourse.*)

Vois-tu cela?

P I C A R D.

Madame, il faut d'abord vous dire  
 Que mon bonheur est grand.... et que je ne désire  
 Rien plus.... sinon qu'il dure.... et que Lifette et moi  
 Nous sommes obligés.... mais aide-moi donc, toi,  
 Je ne fais point parler.

N I N O N.

J'aime ton éloquence,  
 Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

P I C A R D.

Ah ! Madame , à vos pieds ici nous devons tous . . .

N I N O N.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.  
 Pour ceux qui sont trop loin , ce n'est pas notre affaire.  
 Ça , notre ami Picard , il faut ne me rien taire  
 De ce qu'on fait chez moi , tandis qu'en liberté  
 J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

P I C A R D.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule  
 Avec monsieur Garant ; et les mots de scrupule ,  
 De probité , d'honneur , de raisons , de devoirs ,  
 M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.  
 L'un dicte , l'autre écrit , disant qu'il instrumente  
 Pour le faire bien riche , et vous rendre contente ,  
 Et qu'il fait un contrat.

N I N O N.

Oui , c'est l'intention  
 De ce monsieur Garant si plein d'affection.

P I C A R D.

C'est un digne homme !

N I N O N.

Oh oui . . . mais dis-moi , je te prie ,  
 Que fait madame Agnant ?

P I C A R D.

Mais , Madame , elle crie ,  
 Elle gronde vos gens , messieurs Gourville et moi ,  
 Son mari , tout le monde , et dit qu'on est sans foi ;  
 Et dit qu'on l'a trompée et que sa fille est prise ;  
 Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise :

Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort ;  
Puis dit qu'elle a raison , et crie encor plus fort.

N I N O N.

Et monsieur son époux ?

P I C A R D.

En véritable sage ,  
Il voit sans fourciller tout ce remu-ménage ;  
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper ,  
Il s'amufait à boire , attendant le souper.

N I N O N.

Que fait notre Gourville ?

P I C A R D.

En son humeur plaifante  
Il les amufe tous , et boit , et rit , et chante.

N I N O N.

Et l'autre frère ?

P I C A R D.

Il pleure.

N I N O N.

Ah ! j'aime à voir les gens  
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.  
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être  
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.  
Malgré sa modestie on le découvre assez . . .  
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baiffés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *vêtu plus régulièrement,  
mieux coiffé, et l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges crises,  
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :  
Je ne mérite pas votre excès de bonté,  
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.  
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,  
Et dans les visions de ma sombre folie,  
Me séparer de vous et donner la maison,  
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

N I N O N.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,  
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !  
J'étais coupable et sot.

N I N O N.

Ah ! vos yeux font ouverts.

Vous démêlez enfin ces esprits de travers,  
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes  
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;  
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,  
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;  
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigottes  
Sans foi, sans probité, plus méchantes que fottes.

Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,  
D'honneur et de vertu, comme plus d'agrémens.

G O U R V I L L E l'ainé.

Vous en êtes la preuve.

N I N O N.

Ainsi la politesse

Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.

Je vous vois dans le train de la conversion.

Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.

Mais comment trouvez-vous ce grave personnage

Que mon bizarre fort me donne en mariage?

G O U R V I L L E l'ainé.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment :

Tout ce que vous ferez fera fait prudemment.

N I N O N.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

G O U R V I L L E l'ainé.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère

Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,

Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,

Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

N I N O N.

Oh ! c'était par vertu : dans le fond Garant m'aime,

Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :

Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.

Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

G O U R V I L L E l'ainé.

Ah ! que ces prudes-là font de grandes coquines !

Quel antre de voleurs ! et cependant enfin

Vous allez donc, Madame, épouser le cousin !

N I N O N.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire ;  
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire  
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien :  
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

G O U R V I L L E l'ainé.

Comment ?

N I N O N.

Vous apprendrez par des faits admirables  
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables ;  
Vous ferez convaincu bientôt, comme je croi,  
Que ces hommes de bien sont différens de moi ;  
Vous y renoncerez pour toute votre vie,  
Et vous préférerez la bonne compagnie.

G O U R V I L L E l'ainé.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré  
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,  
Je vous fais de mon fort la souveraine arbitre ;  
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

S C E N E I V.

NINON, GOURVILLE l'ainé, GOURVILLE le  
jeune, *amenant M. et M<sup>me</sup> AGNANT, LISETTE,*  
PICARD.

Le jeune G O U R V I L L E.

**A**DORABLE Ninon, daignez tranquilliser  
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. A G N A N T.

Elle a tort.

384 LE DEPOSITAIRE.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,  
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh mon Dieu, je me tue  
De vous dire cent fois qu'elle est en fureté.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Est-ce donc ce benêt... ou toi, jeune éventé,  
Qui m'as pris ma Sophie?

G O U R V I L L E l'ainé.

Hélas ! foyez très-sûre  
Que je n'y prétends rien.

Le jeune G O U R V I L L E.

Eh bien, moi, je vous jure  
Que j'y prétends beaucoup.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Va, tu n'es qu'un vaurien,  
Un fort mauvais plaifant, fans un écu de bien.  
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;  
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente  
Contre toi pour ma fille ; et tes cent mille francs  
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.  
Ni vous non plus, Madame.

N I N O N.

Ecoutez-moi, de grâce,  
Souffrez fans vous fâcher que je vous fatisfasse.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Ah ! souffrez que je crie ; et quand j'aurai crié,  
Je veux crier encore.

M. A G N A N T.

Eh, tais-toi, ma moitié.

Madame

Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

N I N O N .

Mes bons , mes chers voisins , daignez d'abord m'instruire  
Si c'est votre intérêt et votre volonté  
De donner votre fille et sa propriété  
A mon jeune Gourville , en cas que par mon compte  
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

M. A G N A N T .

Oui parbleu , ma voisine.

N I N O N .

Eh bien , je vous promets  
Qu'il aura cette somme.

M<sup>me</sup> A G N A N T .

Ah ! cela va bien.... Mais  
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve ,  
Pour marier Sophie , il faut qu'on la retrouve ;  
On ne peut rien sans elle.

N I N O N .

Eh bien , je veux encor  
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. et M<sup>me</sup> A G N A N T .

Ah !

N I N O N .

Mais auparavant , je me flatte , j'espère  
Que vous me laisserez finir ma grande affaire  
Avec le vertueux , le bon monsieur Garant.

M<sup>me</sup> A G N A N T .

Oui passe , et puis la mienne ira pareillement.



P I C A R D.

Et puis la mienne aussi.

M. A G N A N T.

C'est une comédie ;  
Personne ne s'entend et chacun se marie.

(à Gourville l'aîné.)

Soupera-t-on bientôt ? allons, mon grand flandrin,  
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

G O U R V I L L E l'aîné.

(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encore . . . A tout ce grand mystère  
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire ?

N I N O N.

Vraiment oui ; demeurez : vous verrez avec nous  
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous :  
Et nous aurons besoin de votre signature.

L I S E T T E.

Je fais signer aussi.

N I N O N.

Nous allons tout conclure.

M. A G N A N T.

Eh bien, tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,  
Que madame Ninon avec son grand esprit  
Saurait arranger tout.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Je ne vois rien paraître.

N I N O N.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCÈNE V et dernière.

Les Personnages précédens, M. GARANT,  
*après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté,  
tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre, les  
domestiques derrière.*

M. GARANT, *en serrant la main de Ninon.*

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.  
Voici notre acte en forme et dressé congrument,  
Avec mesure et poids, d'une manière sage,  
Selon toutes les lois, la coutume et l'usage.

(à Mme Agnant.)

(à M. Agnant.)

Madame, permettez... un moment, mon voisin.

N I N O N.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira ; mais avant d'y soucrire  
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

N I N O N.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins  
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins :  
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,  
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.  
Nous souperons ensemble : ils feront enchantés  
De votre prud'hommie et de vos loyautés.  
Sans doute ce contrat porte en gros caractères  
Les deux cents mille francs qui font pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet ,  
Et cela n'entre point dans l'état mis au net  
Des stipulations entre nous énoncées.  
Ce font, vous le savez, des affaires passées ;  
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment ?

M<sup>me</sup> AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus.  
Ma fille aussi ! fortons de ce franc coupe-gorge ,  
( *montrant le jeune Gourville.* )  
Où chacun me trompait , où ce traître m'égorge.  
( *à Gourville l'aîné.* )  
Et c'est vous , grand nigaud , dont les séductions  
M'ont valu mes chagrins , m'ont causé tant d'affronts :  
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE , *arrêtant M. et M<sup>me</sup> Agnant ,  
et les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu , ne sortez point ; restez , mon cher Agnant :  
Quoi qu'il puisse arriver , tout finira gaîment.

NINON *à M. Garant dans un coin du théâtre , tandis  
que le reste des acteurs est de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui , qui ne disent rien , là . . . . des raisons frivoles  
Qu'on croit valoir beaucoup.

N I N O N.

Laissez-moi m'expliquer :

Et si dans mes propos un mot peut vous choquer ,  
N'en faites pas semblant.

M. G A R A N T.

Ah vraiment, je n'ai garde.

M<sup>me</sup> A G N A N T, à M. Agnant.

Que disent-ils de nous ?

N I N O N, à M. Garant.

Et si je me hasarde

De vous interroger, alors vous répondrez.

Madame, et vous Gourville, enfin vous apprendrez

Quels sont mes sentimens, et quelles sont mes vues.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

N I N O N à M<sup>me</sup> Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant ?

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Oui, mais rien ne nous vient.

N I N O N.

Il faut premièrement

Vous mettre tous au fait. . . . Feu monsieur de Gourville

Me confia ses fils, et je leur fus utile :

Il ne put leur laisser rien par son testament ;

Vous en savez la cause.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Oui.

N I N O N.

Mais par supplément,

Il voulut faire choix d'un fameux personnage,

Justement honoré dans tout le voisinage,

Et bien recommandé par des gens vertueux  
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux :  
Et cet homme de bien nommé son légataire,  
Cet homme honnête et franc, c'est Monsieur.

M. GARANT, *fesant la révérence à la compagnie.*

C'est me faire

Mille fois trop d'honneur.

N I N O N.

C'est à lui qu'on légua

Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.  
Des esprits prévenus eurent la fausse idée  
Qu'une somme si forte et par lui possédée  
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient,  
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.  
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent,  
C'est un crime effroyable et que les lois punissent.

(à M. Garant.)

N'est-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

N I N O N.

Et ces graves délits,

Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

N I N O N.

Et pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme  
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

ACTE CINQUIÈME. 391

Le jeune G O U R V I L L E.

Ah ! fort bien.

M. A G N A N T.

Et Monsieur a juré

Qu'il gardera le tout ?

M. G A R A N T.

Oui, je le garderai.

M<sup>me</sup> A G N A N T *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.

J'enrage. Ah ! c'en est trop.

N I N O N.

Soyez moins effrayée,

Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

G O U R V I L L E l'ainé.

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout ;

Et je me fens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune G O U R V I L L E.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

N I N O N.

Poursuivons... Toujours prêt de me favoriser,

Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,

Afin que nous puissions dans des emplois utiles

Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. G A R A N T.

Mais il ne fallait pas dire cela.

N I N O N.

Si fait,

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

( *aux autres personnages.* )

Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville

Eut fait son testament, un ami difficile,

B b 4

Un esprit de travers eut l'injuste soupçon  
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

N I N O N.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.

Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;  
Et peut-être trompé , mais sain d'entendement ,  
Il fait , sans en rien dire , un second testament :  
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires  
Pour y faire apposer les formes nécessaires ,  
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus ;  
Et si j'avais tardé , les miens étaient perdus :  
Monfieur gardait l'argent pour son beau mariage.  
Tenez : voilà , je pense , un testament fort sage.  
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien ,  
J'en ai le cœur percé ; monfieur Garant n'a rien.

M. A G N A N T.

Quel tour !

M<sup>me</sup> A G N A N T.

La brave femme !

N I N O N , *en montrant les deux Gourvilles.*

Entre eux deux je partage ,

Ainsi que je le dois , le petit héritage.  
Je souhaite à Monfieur d'autres engagements ,  
Une plus digne épouse et d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

N I N O N.

Lisez , vous savez lire.

Le jeune G O U R V I L L E.

Il médite beaucoup , car il ne peut rien dire.

ACTE CINQUIÈME. 393

NINON à *M<sup>me</sup> Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

*M<sup>me</sup> A G N A N T.*

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. A G N A N T, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. G A R A N T, *se débarrassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui faisant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien.

G O U R V I L L E l'aîné.

Laiçons-là ce maraud.

Le jeune G O U R V I L L E à *Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

*M<sup>me</sup> A G N A N T.*

Nous y devons tous être.

G O U R V I L L E l'aîné.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!



394 LE DEPOSITAIRE. ACTE V.

M<sup>me</sup> A G N A N T.

Et ma fille ?

N I N O N.

Ah croyez que dès qu'elle fera  
Qu'on va la marier elle reparaitra.

L I S E T T E à *Picard.*

Ne t'avais-je pas dit , Picard , que ma maîtresse  
A plus d'esprit qu'eux tous , d'honneur et de sagesse ?

*Fin du cinquième et dernier acte.*

S O C R A T E ,

*OUVRAGE DRAMATIQUE.*

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON  
par feu M. FATEMA, comme on fait.



# P R E F A C E

De M. FATEMA, traducteur.

ON a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre-humain ; elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompson*. Le célèbre *Addisson* avait balancé long-temps entre ce sujet et celui de *Caton*. *Addisson* pensait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-dessus. Il disait que la vertu de *Socrate* avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton*. Ce sage grec, disait-il, ne crut pas, comme le romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin *Addisson* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, et *Socrate* comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier *Richard Steele* lui persuada que le sujet de *Caton* était plus théâtral que l'autre, et surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet, la Mort de *Socrate* aurait fait peu d'impression, peut-être, dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la

population et les richesses , ainsi que dans la Hollande ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler* qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. Le succès de *Caton* ayant enhardi *Addisson* , il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la Mort de *Socrate* , en trois actes. La place de secrétaire d'Etat , qu'il occupa quelque temps après , lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à *M. Thompson* son élève ; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna *Sophonisbe* , *Coriolan* , *Tancrede* , &c. , et finit sa carrière par la Mort de *Socrate* , qu'il écrivit en prose scène par scène , et qu'il confia à ses illustres amis *M. Dodington* et *M. Littleton* , comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes , toujours consultés par lui , voulurent qu'il renouvelât la méthode de *Shakespeare* , d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie , de peindre *Xantippe* , femme de *Socrate* , telle qu'elle était en effet , une bourgeoise acariâtre , grondant son mari et l'aimant ; de mettre sur la scène tout l'aréopage , et de faire , en un mot , de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine ,

un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : et quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyssée, et l'autre à l'Iliade. M. *Littleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* ressembloit trop à celui du sergent de loi *Catbrée* dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompson*, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux, et aussi impertinent que M. *Catbrée*. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter ; je le traduis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

*A Amsterdam, 1755.*

Depuis ce temps on a représenté la Mort de Socrate à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. *Thompson*.

*NB.* Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. *Fatema* n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

### P E R S O N N A G E S.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MELITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de *Socrate*.

AGLAË, jeune athénienne élevée par *Socrate*.

SOPHRONIME, jeune athénien élevé par *Socrate*.

DRIXA, marchande, } attachés à *Anitus*.  
 TERPANDRE et ACROS, }

JUGES.

DISCIPLES de *Socrate*.

Pédans protégés par *Anitus*, au nombre de trois.

SOCRATE,







Il est beau d'être la victime de la Divinité.

*Socrate, Acte 3. Scène 3<sup>e</sup>.*

*J. M. Moreau le jeune, Del.*

*1785.*

*Ducloux, Sculpteur.*

# S O C R A T E,

## D R A M E.

### A C T E P R E M I E R.

#### S C E N E P R E M I E R E.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

A N I T U S.

**M**A chère confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérés. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

D R I X A.

Oui sans doute, Monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

A N I T U S.

Il me faudra, madame Drixia, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, et à vous, une demi-douzaine de robes de soie, brochées d'or.

T E R P A N D R E.

Cela est un peu fort : mais, Monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

A N I T U S.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup et vous recevrez beaucoup ; et surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux , et qui ne présentent point assez d'offrandes.

A C R O S.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais ; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidelles.

A N I T U S.

Allez , mes chers amis ; les dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux et si justes ! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans.

T E R P A N D R E.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

## S C E N E I I.

A N I T U S , D R I X A.

A N I T U S.

**E**H bien , ma chère madame Drixa , je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé ; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

D R I X A.

Oh , Monseigneur , je ne suis point jalouse ; et pourvu que le commerce aille bien , je suis fort contente.

Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime ; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe fera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

A N I T U S.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérés. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens ; Aglaé est adorable ; j'idolâtre Aglaé ; il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

D R I X A.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aye mon jeune homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères ?

A N I T U S.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces fobres et férieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et

d'une autre patrie ; un de nos ennemis jurés , qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité , secouru l'humanité , cultivé l'amitié , et étudié la philosophie ; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf ; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles , ou passent la nuit avec elles , selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui , c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

D R I X A.

Diable ! voilà qui est sérieux cela.

A N I T U S.

En attendant que je l'étrangle , je vais lui parler sous ces portiques , et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

D R I X A.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laisse , et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

A N I T U S.

Les dieux vous conduisent , ma chère Drixa ; servez-les toujours , gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu , et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.



S C E N E I I I.

A N I T U S, S O C R A T E.

A N I T U S.

E H, bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois ; et je respecte en vous la nature humaine.

S O C R A T E.

Je suis un homme simple, dépourvu de science et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

A N I T U S.

Vous supporter ! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible : et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

S O C R A T E.

Il est vrai que son père Agaton qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

A N I T U S.

Avec des richesses considérables ? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

S O C R A T E.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement ; son père, ce tendre ami dont les volontés

me font sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

A N I T U S.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion sont dignes de votre belle ame. Mais on fait assez qu'Agaton était un homme riche.

S O C R A T E.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

A N I T U S.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune ; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

S O C R A T E.

Je fais ce que je dois penser d'un homme comme vous : mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui fers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

A N I T U S.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme ; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé ; ainsi je regarde la chose comme faite.

S O C R A T E.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

S C E N E I V.

S O C R A T E , A N I T U S , A G L A É.

S O C R A T E.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(il sort.)

A G L A É.

Ah ! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

A N I T U S.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

A G L A É.

Je le dois : il me fert de père, et il forme mon ame.

A N I T U S.

Eh bien, s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cibèle, de Vénus ?

A G L A É.

Hélas ! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

A N I T U S.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?



A G L A É.

Non, l'un est fort différent de l'autre.

A N I T U S.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union ; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit ; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

A G L A É.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

A N I T U S.

Vous ne pouvez ! vous qui êtes libre ! Ah cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas ?

A G L A É.

Il est vrai, je ne le veux pas.

A N I T U S.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites ? Je vois trop que Socrate me trahit ; c'est lui qui dicte votre réponse ; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

A G L A É.

Sophronime n'est point impie, il lui est attaché dès l'enfance ; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée ; il ne tient qu'à moi d'être sa femme, mais je ne ferai pas plus à lui qu'à vous.

A C T E P R E M I E R. 409

A N I T U S.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi ! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime ?

A G L A É.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

A N I T U S.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main ?

A G L A É.

Rien n'est plus vrai encore.

A N I T U S.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui ?

A G L A É.

Non assurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

A N I T U S.

Vous craignez donc d'offenser les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels ?

A G L A É.

Point du tout ; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

A N I T U S.

L'Être suprême ! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler : vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentimens dangereux, et je fais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

A G L A É.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés, je le veux croire ; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

A N I T U S.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop ; mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

A G L A É.

Oui, j'y suis très-résolue ; et j'en suis très-fâchée.

A N I T U S.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez ; je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune ; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux ; que la jeunesse passe, et que la fortune reste ; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but ; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille ; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois ; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

A G L A É.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(*Anitus sort.*)

(*Aglaé seule.*)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne fais

pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

S C E N E V.

A G L A É , S O P H R O N I M E .

S O P H R O N I M E .

C H E R E Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérés, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

A G L A É .

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ? Je ne m'étonne plus de l'averfion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

S O P H R O N I M E .

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux ?

A G L A É .

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

S O P H R O N I M E .

Moi, grands Dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi j'aurais à me reprocher d'avoir

jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, et j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

A G L A É.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

S O P H R O N I M E.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

A G L A É.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée ; je jure que ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche et que je méprise ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

S O P H R O N I M E.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

S C E N E V I.

S O C R A T E , S O P H R O N I M E , A G L A É.

S O P H R O N I M E.

O Socrate mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire ; c'est vous qui m'avez appris la sagesse ; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé qui semblait le désirer me refuse ; et en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

S O C R A T E.

Aglaé est maîtresse de ses volontés : son père m'a fait son tuteur, et non pas son tyran ; je faisais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé ; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

S O P H R O N I M E.

Elles ne peuvent être justes.

A G L A É.

Elles le sont du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux Socrate,

vous me dites qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que la vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

## S O P H R O N I M E.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; et par-là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

S O C R A T E.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrette de vous avoir montré ce testament : mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

A G L A É.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère ; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai foutenir la pauvreté. Je fais travailler de mes mains ; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut ; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

S O P H R O N I M E.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate ; une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône : mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

S O C R A T E.

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent ; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés ; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore ?

A G L A É.

Non, Socrate, il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.



S O C R A T E.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout à l'heure.

## S C E N E V I I.

S O C R A T E , X A N T I P P E , A G L A É ,  
S O P H R O N I M E.

X A N T I P P E.

**A**LLONS, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari ; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise ; mais vous n'avez rien ; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit ; venez, suivez-moi ; il ne faut ni lenteur ni contradiction ; j'aime qu'on m'obéisse, et vite ; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, et suivez-moi.

S O P H R O N I M E.

Ah Ciel ! ah, chère Aglaé !

S O C R A T E.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

X A N T I P P E.

Comment, qu'on me laisse dire ? vraiment, je le prétends bien, et surtout, qu'on me laisse faire. C'est bien à vous avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaïses qui ne font bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires  
de

A C T E P R E M I E R. 417

de ce monde ; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire ; Drixa est votre fait ; vous me remercierez tous deux ; tout sera conclu dans la minute ; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

S O C R A T E.

Ne la cabrez pas, mes enfans ; marquez-lui toute sorte de déférences ; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

*Fin du premier acte.*

## A C T E I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

S O C R A T E , S O P H R O N I M E.

S O P H R O N I M E.

**D**IVIN Socrate , je ne puis croire mon bonheur ; comment se peut-il qu'Aglaé , dont le père est mort dans une pauvreté extrême , ait cependant une dot si considérable ?

S O C R A T E.

Je vous l'ai déjà dit ; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi je dois le secret aux morts comme aux vivans.

S O P H R O N I M E.

Je n'ai plus qu'une crainte , c'est que ce prêtre de Cérès , à qui vous m'avez préféré , ne venge sur vous les refus d'Aglaé : c'est un homme bien à craindre.

S O C R A T E.

Eh , que peut craindre celui qui fait son devoir ? je connais la rage de mes ennemis ; je fais toutes leurs calomnies ; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes , et qu'on n'offense point le ciel , on ne redoute rien , ni pendant la vie ni à la mort.

S O P H R O N I M E.

Rien n'est plus vrai ; mais je mourrais de douleur ,

fi la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en ufage votre héroïque confiance.

S C E N E I I.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

A G L A É.

**M**ON bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paye ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne ferons pas riches à ce prix: plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

S O P H R O N I M E.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis faisi comme elle; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

S O C R A T E.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendrissez trop. Ecoutez-moi; ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme

la moitié de moi-même , ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis ; je trahirais l'amitié et la confiance , si je faisais moins. J'ai accepté son testament , je l'exécute ; le peu que je vous donne est inutile à ma vieilleffe , qui est sans besoins. Enfin , si j'ai dû obéir à mon ami , vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui ; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous , j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

A G L A É.

Ah que vous nous ordonnez des choses cruelles !

### S C E N E I I I.

S O C R A T E , X A N T I P P E.

X A N T I P P E.

**V**RAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre ; par ma foi , mon cher mari , il faudrait vous interdire. Voyez , s'il vous plaît , que de sottises ! Je promets Aglaé au prêtre Anitus , qui a du crédit parmi les grands ; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa , qui a du crédit chez le peuple ; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole ; ce n'est pas assez , vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes ! justes dieux , vingt mille drachmes ! n'êtes-vous pas honteux ? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et

dix ans ? qui payera vos médecins , quand vous ferez malade ? vos avocats , quand vous aurez des procès ? Enfin , que ferai-je , quand ce fripon , ce col tors d'Anitus et son parti , que vous auriez eus pour vous , s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois ? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie , et ma sotte amitié pour vous ! Vous vous mêlez de conduire les autres , et il vous faudrait des livres : vous raisonnez sans cesse , et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde , vous feriez le plus ridicule et le plus insupportable. Ecoutez , il n'y a qu'un mot qui serve : rompez dans l'instant cet impertinent marché , et faites tout ce que veut votre femme.

S O C R A T E .

C'est très-bien parler , ma chère Xantippe , et avec modération ; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment , et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois ; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer , parce que je suis sôbre ; ni avocat , parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez , elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus , et vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(il sort.)

## S C E N E I V.

X A N T I P P E *seule.*

**L**E vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car , après tout , il y a je ne fais quoi de grand dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder , je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui , et quand j'ai bien crié , il m'en impose , et je suis toute contondue : est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

## S C E N E V.

X A N T I P P E , D R I X A.

D R I X A.

**E**H bien , madame Xantippe , voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! il me le payera , le traître.

X A N T I P P E.

Ma pauvre madame Drixa , ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécille , je le fais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse et avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs ,

il est têtue comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

D R I X A.

Je me vengerai , vous dis-je : j'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

X A N T I P P E.

Mon Dieu , je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car après tout , on ne peut s'empêcher de l'aimer.

S C E N E V I.

ANITUS , DRIXA , TERPANDRE , ACROS.

D R I X A.

Nos injures sont communes , respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce mal-honnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé , uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

A N I T U S.

C'est bien mon intention , le ciel y est intéressé ; cet homme méprise sans doute les dieux , puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler ; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection , à condition qu'il me cède Aglaé , et



qu'il vous rende votre beau Sophronime ; par là nous remplirons tous nos devoirs ; il fera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

D R I X A.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous, que faut-il faire ?

A N I T U S.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

D R I X A.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

A N I T U S.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate ; c'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'Aréopage contre moi ; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Ecoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

D R I X A.

Oui assurément, Monseigneur ; j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à personne.

A N I T U S.

Allez prendre quelques dévots du peuple avec vous, et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

T E R P A N D R E.

Y a-t-il quelque chose à gagner ? nous sommes prêts.

A C R O S.

Oui, mais quelle espèce d'impiété ?

A N I T U S.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

D R I X A.

Oh laissez-moi faire.

A N I T U S.

Vous ferez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques amener vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai : c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et surtout de vivre heureux sur la terre.

S C E N E V I I.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

A N I T U S.

**I**NFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?

N O N O T I.

J'ai travaillé, Monseigneur ; il ne s'en relèvera pas.

C H O M O S.

J'ai démontré la vérité contre lui ; il est confondu.

B E R T I O S.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal ; il est perdu.

A N I T U S.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

N O N O T I.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille ; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que par conséquent Socrate est un ennemi de l'Etat qu'il faut exterminer.

A N I T U S.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous ferez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

N O N O T I.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi. Je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation ; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

A N I T U S.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, savant Chomos, qu'avez-vous fait ?

C H O M O S.

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit ; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

A C T E S E C O N D. 427

A N I T U S.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios ?

B E R T I O S.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

A N I T U S.

Admirable ! Allez de ma part chez le septième juge, et dites lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus le chef des onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui ; nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

S C E N E V I I I.

A N I T U S , M E L I T U S.

A N I T U S.

**M**ONSIEUR le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

M E L I T U S.

Monfieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense ; unissons-nous sur ce point, nous n'en ferons pas moins brouillés sur le reste.

A N I T U S.

Je fais bien que nous nous haïssons tous deux ; mais en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la République.

M E L I T U S.

D'accord. Personne ne nous entend ici ; je fais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête homme ; je ne puis vous nuire , parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre , parce que je suis grand-juge ; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer vous et moi par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

A N I T U S à *part.*

On ne peut mieux parler. Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel , les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre , lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or , et consulter son foie tout à mon aise !

M E L I T U S à *part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendart de sacrificateur dans la geole , et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir ?

A N I T U S.

Or ça , mon cher ami , voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

M E L I T U S.

Fort bien , mon cher ami , comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment , mais rancune tenant toujours.

S C E N E I X.

ANITUS, MELITUS, quelques Juges d'Athènes qui passent sous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE et ACROS *ensemble.*

JUSTICE, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice.

A N I T U S.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous!

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Justice au nom du peuple.

M E L I T U S.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Contre Socrate.

M E L I T U S.

Ah ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

A C R O S.

Je n'en fais rien.

T E R P A N D R E.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

A C R O S.

Oui, il corrompt la jeunesse.

D R I X A.

C'est un impie ; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans le temple ; que les pauvres meurent de faim , et qu'il faut les soulager.

A C R O S.

Oui , il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois ; cela est vrai , c'est un impie.

D R I X A.

C'est un hérétique ; il nie la pluralité des dieux ; il est déiste ; il ne croit qu'un seul Dieu ; c'est un athée.

*Tous trois ensemble.*

Oui , il est hérétique , déiste , athée.

M E L I T U S.

Voilà des accusations très-graves , et très-vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

A N I T U S.

L'Etat est en danger , si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

D R I X A.

Oui , Minerve , sans doute ; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

M E L I T U S.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas d'avis , Messieurs , qu'on le mette en prison tout à l'heure ?

*LES JUGES ensemble.*

Oui , en prison , vite en prison.

M E L I T U S.

Huiffiers , amenez à l'instant Socrate en prison.

A C T E S E C O N D. 431

D R I X A.

Et qu'ensuite il soit brûlé fans avoir été entendu.

U N D E S J U G E S.

Ah ! il faut du moins l'entendre ; nous ne pouvons enfreindre la loi.

A N I T U S.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira ; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les Etats où nous apportions la concorde.

M E L I T U S.

En prison, en prison.

S C E N E X.

Les Acteurs précédens. XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAË, SOCRATE *enchaîné*, Valets de ville.

X A N T I P P E.

**E**H miséricorde ! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, Messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en est incapable ; hélas, il est plus bête que méchant. (a) Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante

(a) On prétend que la servante de *la Fontaine* en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de M. *Thompson* si *Xantippe* l'a dit avant cette servante. M. *Thompson* a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.



affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse !

S O P H R O N I M E.

Ah ! Messieurs, respectez sa vieilleffe et sa vertu ; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

A G L A É.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui ; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attendez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

M E L I T U S.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

S O C R A T E.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi, est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes ? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

M E L I T U S.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils font tous ; ils vous poussent des argumens jusque sous la potence.

A N I T U S.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter

flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

U N J U G E.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

S C E N E X I.

A N I T U S , S O C R A T E.

A N I T U S.

**V**ERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

S O C R A T E.

Vous avez donc un cœur ?

A N I T U S.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

S O C R A T E.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

A N I T U S.

Ecoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

S O C R A T E.

Il s'agit donc de peu de chose.

A N I T U S.

C'est peu pour votre ame intrépide et sublime ; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philosophie que votre

ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout ; votre réputation , qui doit vous être chère , fera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort , vous insultent , allumeront le bûcher si on vous brûle , ferreront la corde si on vous étrangle , broieront la ciguë si on vous empoisonne ; mais ils rendront votre mémoire exécration à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste ; je vous réponds de vous sauver la vie , et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes , ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé , avec la dot que vous lui donnez , s'entend ; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieille femme paisible et honorée , et les dieux et les déesses vous béniront.

S O C R A T E.

Huissiers , conduisez - moi en prison sans tarder davantage.

(on l'emmène.)

A N I T U S.

Cet homme est incorrigible , ce n'est pas ma faute ; j'ai fait mon devoir , je n'ai rien à me reprocher ; il faut l'abandonner à son sens réproché , et le laisser mourir impénitent.

*Fin du second acte.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

UN JUGE à *Anitus*.

Vous ne devriez pas siéger ici ; vous êtes prêtre de Cérés.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate, vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste et athée : répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples ; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile ; mais vous m'entendrez aisément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un dieu.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le scélérat!

S O C R A T E.

Il n'y a qu'un dieu , vous dis-je. Sa nature est d'être infini ; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes , tournez-les vers la terre et les mers , tout se correspond , tout est fait l'un pour l'autre ; chaque être est intimement lié avec les autres êtres ; tout est d'un même dessein ; il n'y a donc qu'un seul architecte , un seul maître , un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies , des démons , plus puissans et plus éclairés que les hommes , et s'ils existent , ce sont des créatures comme vous ; ce sont ses premiers sujets , et non pas des dieux ; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent , tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres : il n'a qu'à vouloir , et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu , si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables , qui élèvent et qui abaissent les mers , je vous dirais : Il vous est permis de révéler Neptune et Minerve , pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel , et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

A N I T U S.

Quel galimatias impie !

S O C R A T E.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu

suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis, avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que pour être un grand homme il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiades, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule, et Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu que de chercher à lui plaire, et d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

M E L I T U S.

Que de blasphèmes et d'insolences!

U N A U T R E J U G E.

Que d'absurdités! on ne fait ce qu'il veut dire.

M E L I T U S.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens; ce n'est pas là ce qu'il nous faut; répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

S O C R A T E.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits

dieux , et ils ne favent pas adorer le Dieu de tous les êtres , unique , incompréhensible , incommunicable , éternel et tout juste , comme tout puissant.

M E L I T U S.

Ah le blasphémateur ! ah le monstre ! il n'en a dit que trop : je conclus à la mort.

P L U S I E U R S J U G E S.

Et nous aussi.

U N J U G E.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis ; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes feraient plus justes et plus sages , s'ils pensaient comme lui ; et pour moi , loin de le condamner , je suis d'avis qu'on le récompense.

P L U S I E U R S J U G E S.

Nous pensons de même.

M E L I T U S.

Les opinions semblent se partager.

A N I T U S.

Messieurs de l'Aréopage , laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne , et que l'Aréopage soit de droit divin ?

S O C R A T E.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions ; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin , et vous et l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

A N I T U S.

Illustres et équitables Juges , faites sortir Socrate.  
(*Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu , auguste Aréopage institué par le ciel ; cet homme dangereux nie que le soleil tourne , et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent , plus de magistrats , et plus de soleil : vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve , vous n'êtes plus les maîtres de l'Etat , vous ne devez plus juger que suivant les lois ; et si vous dépendez des lois , vous êtes perdus. Punissez la rébellion , vengez le ciel et la terre. Je fors. Redoutez la colère des dieux , si Socrate reste en vie.

(*Anitus sort , et les Juges opinent.*)

U N J U G E.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus , c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux , encore passe.

U N J U G E à celui qui vient de parler.

Entre nous , Socrate a raison ; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui ; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal après tout d'empoisonner un philosophe , surtout quand il est laid et vieux ?

U N A U T R E J U G E.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate , c'est l'affaire d'Anitus , ce n'est pas la mienne ; je mets tout sur sa conscience ; d'ailleurs , il est tard , on perd son temps. A la mort , à la mort , et qu'on n'en parle plus.



U N A U T R E.

On dit qu'il est hérétique et athée ; à la mort , à la mort.

M E L I T U S.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enfuive.

S O C R A T E.

Nous sommes tous mortels ; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence ; je ne dois aux autres que ma pitié.

U N J U G E, *sortant.*

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'Etat au lieu d'un gobelet de ciguë.

U N A U T R E J U G E.

Cela est vrai ; mais aussi de quoi s'avifait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès ?

U N A U T R E J U G E.

Je suis bien aisé après tout de faire mourir un philosophe ; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

U N J U G E.

Messieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ?

Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

U N A U T R E J U G E.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session.  
Allons dîner. (*b*)

S C E N E I I.

S O C R A T E *seul.*

**D**EPUIS long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens et interrompre la douceur du recueillement de mon ame ; je ne dois m'occuper que de l'Être suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut se résigner à tout.

S C E N E I I I.

SOCRATE, XANTIPPE et les Disciples de Socrate.

X A N T I P P E.

**E**H bien, pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous absous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

(*b*) Au seizième siècle il se passa une scène à peu-près semblable, et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort, et allons dîner.*

S O C R A T E.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds ; ne foyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

C R I T O N *à la tête des disciples de Socrate.*

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste Ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état ?

S O C R A T E.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous faisons hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point, pourquoi l'ame périrait-elle ? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé ? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours : la pensée est l'être de l'homme ; cet être paraîtra devant un Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

X A N T I P P E.

C'est bien dit ; je n'y entends rien ; on pensera toujours parce qu'on a pensé. Est-ce qu'on se mouchera toujours parce qu'on s'est mouché ? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet ?

ACTE TROISIEME. 443

LE GEOLIER ou Valet des Onze, *apportant  
la tasse de ciguë.*

Tenez, Socrate ; voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi ! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévifègerai, monstre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme, elle a toujours grondé son mari ; elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

*(il prend le gobelet.)*

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont pros crit le sage ! Vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous ; et elle vous aimera à jamais.

*(il veut boire.)*

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

*(il se gratte un peu la jambe.)*

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous fouriez ?

S O C R A T E.

Je fouris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (c)

(il boit.)

C R I T O N.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

X A N T I P P E.

Hélas ! c'est pour je ne fais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah, ah ! mon cher mari, ah !

S O C R A T E.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

C R I T O N.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens ?

(c) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de *Socrate*. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler *Socrate* long-temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* : voilà la grande règle que *M. Thompson* a observée.

S O C R A T E.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu, et les ennemis de la superstition.

C R I T O N.

Hélas ! faut-il que vous soyez une de ses victimes ?

S O C R A T E.

Il est beau d'être la victime de la divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne sont.

C R I T O N.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

*S C E N E I V et dernière.*

Les Acteurs précédens. AGLAÉ, SOPHRONIME.

A G L A É.

**D**IVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, consolez-vous ; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

S O P H R O N I M E.

Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

A G L A É.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

S O P H R O N I M E.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple, on le poursuit lui et ses complices; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

X A N T I P P E.

Hélas! que de peines perdues!

U N D E S D I S C I P L E S.

O Ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

A G L A É.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

C R I T O N.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

X A N T I P P E.

Vous avez trop tardé.

A G L A É.

Comment? il n'est plus temps! juste Ciel!

S O P H R O N I M E.

Quoi! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée!

S O C R A T E.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison; j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette

injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, et songez que pour l'être il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines ; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

A G L A É.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

S O C R A T E.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

X A N T I P P E.

C'était un grand homme, quand j'y songe ! Ah ! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

S O P H R O N I M E.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

C R I T O N.

Puisse au moins la sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples.

*Fin du tome huitième.*



1243

---

